

Claude BOYER

Le Jeune Marius

TRAGÉDIE

1670

Édition critique établie par

Isabelle Gérard

Mémoire de maîtrise réalisé sous la direction de M. le Professeur

Georges FORESTIER

Université Paris-IV Sorbonne

1997

Commentaire critique

Avant-propos

La perspective de permettre au *Jeune Marius* de sortir de l'oubli dans lequel cette tragédie est restée depuis 1669 nous a donné l'envie d'en étudier de plus près le fonctionnement. Claude Boyer, dramaturge reconnu dans son temps est académicien depuis trois ans quand fin janvier 1669 le *Jeune Marius* est représenté sur la scène du théâtre de l'Hôtel de Bourgogne. C'est un homme d'âge mûr, expérimenté par 23 ans de carrière.

Subtilement construite, cette tragédie tirée d'un moment de l'Histoire romaine qui n'avait pas encore été utilisé par les dramaturges allie la fidélité à l'Histoire et l'apport du Moyen Âge et du XVI^e siècle. Elle met en scène le conflit historique entre Marius le Jeune et Sylla. À cette donnée historique, Boyer a ajouté la rivalité entre Marius et Pompée, tous deux amoureux de la fille de Sylla. Marius est prêt à sacrifier sa sécurité et celle de l'État qu'il représente en tant que consul pour obtenir la satisfaction de son amour, il est en cela semblable à Pyrrhus dans *Andromaque*. Comme *Andromaque*, cela reste une pièce galante et sanglante. Pourtant Cécilie et Pompée préfèrent renoncer à leur amour plutôt qu'à leur honneur, dans un comportement héroïque. Dans la même année 1669, Racine donne *Britannicus*, une tragédie historique où le traitement de l'enjeu amoureux est modifié par rapport à *Andromaque*. La tragédie du *Jeune Marius* en est proche aussi : Sylla s'impose au pouvoir grâce à sa cruauté et à ses crimes. Néanmoins, dans ce contexte, la tragédie de Claude Boyer garde sa spécificité.

Nous espérons permettre la découverte de ce texte riche par son style et par ses thématiques.

Biographie de Claude Boyer

Du Claude Boyer privé nous ne savons que bien peu de choses. Né à Albi en 1618, ce gascon monte à Paris en 1645. Entre temps, il acquiert par des études chez les Jésuites un solide bagage culturel : historiens et poètes de l'Antiquité, connaissance de la rhétorique et de l'art de l'éloquence surtout. Accompagné de son compatriote Michel Leclerc, il part chercher la gloire que seul Paris peut lui apporter. Son diplôme de bachelier en théologie en poche, ce prêtre de vingt-sept ans « n'a pas été assez heureux pour faire dormir personne en ses sermons, car il n'a pas trouvé de lieu pour prêcher » (Furetière, *Second Factum contre l'Académie*¹). Il n'a comme beaucoup d'autres sûrement jamais prêché.

Ses débuts se font sous les lustres du salon de Madame de Rambouillet. Sa *Porcie Romaine* y est présentée avant d'« enlever tout Paris » (l'Abbé Genest) avec les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne en 1646, comédiens qui joueront la plupart des futures pièces de Claude Boyer. Boyer s'est ainsi fait connaître du salon de Rambouillet, un des lieux de réflexion et de discussion littéraires, salon auquel participe fréquemment Chapelain, théoricien éminent, plus grande autorité littéraire du temps dont le jugement est reconnu par tous.

Chapelain est favorablement intéressé par Claude Boyer, et lorsqu'il conseille Colbert pour les gratifications de 1663, il souligne, dans *La Liste des gens de lettres vivants en 1662*² que Boyer « ne le cède qu'au seul Corneille ». Colbert lui octroie en 1663 une pension avec ce commentaire : « Au Sieur Boyer, excellent poète françois, 800 livres », pension qui précisons-le tout de suite subsistera jusqu'à la fin de sa vie (hormis quelques années de suspension).

L'épître du *Jeune Marius* témoigne de la reconnaissance de Boyer :

Je me suis dit sans cesse, qu'ayant esté choisi pour estre un des sujets desgratifications du Roy, je devois soustenir, ou plutôt justifier un choix si honorable.

Le même Chapelain ouvre à son ami les portes de l'Académie Française en 1666, Boyer, devenu immortel, reçoit l'un des plus grands honneurs qui puisse être fait à un écrivain. Reconnu par les salons, ses pairs de l'Académie, Boyer n'en oublie pas pour autant que le grand censeur des Arts et des Lettres loge à Versailles. En cette même

1. A. FURETIÈRE, *Second Factum pour Messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, contre quelques-uns des Messieurs de l'Académie Française (1686)*, [in] *Recueil des Factums d'Antoine Furetière*, éd. C. Asselineau, Paris, Paulet-Malassis et de Boise, 1858, Tome I, p. 172.

2. J. CHAPELAIN, *Liste de quelques gens de Lettres vivants en 1662*, [in] *Opuscules critiques*, éd. A. C. Hunter, Paris, Droz, 1936, p. 343.

année 1666, il dédie sa tragédie à machines *Jupiter et Sémélé* au Souverain, qui s'était déplacé au Théâtre du Marais pour venir l'applaudir. Il n'en est pas à sa première dédicace aux Grands : *Clotilde* avait été dédiée à Fouquet, *Le Jeune Marius* le sera à Colbert.

Boyer n'est donc pas un inconnu au XVII^e siècle mais une telle renommée, si honorable soit-elle pour un dramaturge, n'a pas que des conséquences favorables. Comme à tous ses contemporains, et même les plus grands, les louanges et les satires ne manquèrent pas à Claude Boyer. Elles furent cependant particulièrement cruelles pour notre auteur. À partir des années 1670-1680 surtout, ses relations avec le public ou avec ses pairs sont difficiles. Intéressons-nous d'abord à ses relations avec les spectateurs. Si les gazettes, et en particulier les articles de Loret et de Robinet avaient souligné le succès et l'accueil du public durant les décennies précédentes (on connaît l'accueil triomphal réservé à *Jupiter et Sémélé*), il semble qu'à la fin des années 1670 il ait été en butte à des difficultés, à tel point qu'il eut recours à un subterfuge : rappelons l'anecdote de l'*Agamemnon* en 1680.

En décembre 1673, le *Mercur Galant* (t. VI, p. 64) remarquait déjà à propos de *Démarate* :

Il faudroit que Monsieur Boyer, pour faire reüssir ses ouvrages prît le nom de quelqu'un de ces auteurs heureux, en faveur desquels on est si préoccupé qu'on ne croit pas qu'ils puissent mal faire. Cette préoccupation qu'on a pour eux fait qu'on en a une toute contraire à l'égard des autres Auteurs, et que l'on condamne leurs plus beaux ouvrages sans les avoir esté voir [...]

À en croire *L'Histoire de l'Académie Française* de d'Olivet (t. II, p. 344) :

Pour éprouver donc si la chute de ses ouvrages ne devait pas être imputée à la mauvaise humeur du parterre, le stratagème dont usa Boyer fut d'afficher son *Agamemnon* sous le nom de Pader d'Assézan.

Et le public apprécie et applaudit jusqu'au jour où il apprend le nom du véritable auteur. Boyer accrédite lui-même cette thèse dans la préface d'*Artaxerce* trois ans plus tard :

Le temps et la vérité ayant confondu l'imposture et l'envie [...]

Agamemnon est donc une pièce de Boyer jouée sous un nom d'emprunt pour tromper un public dont le rejet lui faisait siffler tout ce qui portait son nom. Cette anecdote met en relief les relations conflictuelles de Boyer et de son public. V. Fournel³ résume

3. V. FOURNEL, « Contemporains et successeurs de Racine. Les poètes décriés. Le Clerc, Boyer, Pradon, Campistron », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1894, p. 239.

bien cela remarquant que « peu à peu il était passé pour ainsi dire en tradition que toute pièce de Boyer devait tomber ».

Or si le public a un temps reçu négativement ses pièces, c'est peut-être bien sous l'influence de la critique parfois acerbe des contemporains. De fait, épigrammes et satires n'ont pas manqué. S'acharnent particulièrement le clan des raciniens puis Furetière. Déjà en 1669 Boyer commençait à s'en défendre accusant en retour dans son épître au *Jeune Marius* que « la fortune et la cabale se meslent aujourd'hui de faire le bon et le mauvais destin des ouvrages du Theatre ». Il révèle déjà un homme blessé, lui qui n'a que rarement répondu contrairement à ce qu'affirmera Furetière, comme par exemple dans les *Couches de l'Académie*⁴ (4^e chant) :

On reconnut LABOYER, condamné à un tourment qui avoit bien du rapport à celui de Sisyphe. [...] Sa rage lui faisoit continuellement grincer les gencives, parce qu'on lui avoit arraché les dents et les ongles dont il se servoit durant sa vie à mordre et à déchirer les plus belles pièces de ses heureux rivaux.

En cinquante et un ans, Boyer donna plus de vingt pièces :

- *La Porcie romaine*, tragédie, 1646.
- *La sœur généreuse*, tragi-comédie, 1647.
- *Porus ou la générosité d'Alexandre*, tragédie, 1648 (rebaptisée pour les éditions *Le Grand Alexandre, ou Porus, roy des Indes*, tragédie, en 1666).
- *Aristodème*, tragi-comédie, 1648.
- *Tyridate*, tragédie, 1649.
- *Ulysse dans l'isle de Circé, ou Euriloche foudroyé*, tragi-comédie représentée sur le théâtre des Machines du Marais, 1649.
- *Clotilde*, tragédie, 1659.
- *Fédéric*, tragi-comédie, 1660.
- *Tigrane*, tragédie, 1660.
- *La mort de Démétrius, ou le rétablissement d'Alexandre, roi d'Épire*, tragédie, 1661.
- *Policrite*, tragi-comédie, 1662.
- *Oropaste, ou le faux Tonaxare*, tragédie, 1663.
- *Les Amours de Jupiter et de Sémélé*, tragédie à machines, 1666.
- *La feste de Vénus*, comédie pastorale, 1669.

4. A. FURETIÈRE, *Les couches de l'Académie, poème allegorique et burlesque par Furetière*, [in] *op. cit.*, Tome II, p. 315-316. Après avoir été exclu de l'Académie Française, Furetière écrivit les *Factums contre l'Académie* en 1685-1688 puis les *Couches de l'Académie* en 1688. Il s'en prenait à ses anciens collègues académiciens dont entre autres Boyer ou La Fontaine son ancien ami.

- *Le Jeune Marius*, tragédie, 1669.
- *Policrate*, comédie héroïque, 1670.
- *Le fils supposé*, tragédie, 1672.
- *Lisimène, ou la jeune bergère*, pastorale, 1672.
- *Atalante*, tragédie, 1673.
- *Démarate*, tragédie, 1673.
- *Le Comte d'Essex*, tragédie, 1678.
- *Agamemnon*, tragédie, 1680 (sous le nom de Pader d'Assézan).
- *Artaxerce*, tragédie, 1683.
- *Antigone*, tragédie, 1686 (sous le nom de Pader d'Assézan).
- *Jephté*, tragédie, 1691.
- *Judith*, tragédie, 1695.
- *Méduse*, tragédie en musique représentée par l'Académie royale de musique, 1697.

Lui sont aussi attribuées *La Mort de Promédon, ou l'exil de Nérée*, tragi-comédie, Paris, 1645 et *La Mort des enfants de Brute*, tragédie, Paris, 1648.

Des tragédies certes, mais il sort aussi du cadre traditionnel de la tragédie. 1666 et 1669 sont les années de *Jupiter et Sémélé* et *les Fêtes de Vénus*, deux pièces plus légères. La première est une pièce à machines où alternent chants, danse, musique et jeu théâtral, la seconde une comédie pastorale. Enfin Boyer n'est pas seulement dramaturge. Tout au long de sa carrière dramatique Boyer écrit des poèmes, des sonnets de louanges au Souverain et des paraphrases de la Bible.

Bien évidemment les pièces de Boyer sont examinées par les critiques littéraires et sans détailler l'ensemble de ces remarques, voici quelques-unes des réflexions sur le style de l'Abbé Claude Boyer.

Somaize dans son *Dictionnaire des Précieuses*⁵ en 1661 loue Claude Boyer, sous le nom de Bavius, affirmant que « c'est un homme qui fait fort bien les vers et qui a du mérite ». Et en 1662, citons encore Chapelain qui dans la *Liste des gens de lettres français vivants en 1662* indique que Boyer « pense fortement dans le détail et s'exprime de même ». Quant à l'Abbé Genest, successeur de Claude Boyer à l'Académie Française, il en souligne dans son discours de réception le « feu de la poésie », même expression dans la réponse que lui fait l'abbé Boileau qui en signale le « feu modéré » et « le génie de son art sincère ».

5. SOMAIZE, *Dictionnaire des Précieuses par le sieur de Somaize* (1661), Paris, P. Jannet, 1866, t. I, p. 232.

Au contraire, c'est seulement à partir du XVIII^e siècle que nous trouvons les remarques les plus acerbes sur le style, comme celles des Frères Parfaict qui commentent sa poésie en ces termes (t. XII, p. 183) :

Sa poésie est dure, chevillée, pleine d'expressions froides ou basses, et jamais nulle image. Son dialogue n'exprime rien de ce qu'il doit dire, et c'est un perpétuel galimathias.

ou bien V. Fournel⁶, au XIX^e siècle :

Poète dramatique médiocre, Boyer est un écrivain plus médiocre encore : son vers est à la fois faible, dur, mou et enflé.

Il met fin à sa longue carrière en 1686, désireux de quitter la scène après quarante ans de travail. C'est le début d'une retraite qui le voit revenir à la foi : une retraite ébauchée qui n'est interrompue que par deux dernières pièces. C'est un homme de soixante-quatorze ans à qui Madame de Maintenon, dans le cadre de Saint-Cyr, fait appel en 1691. Rappelons les circonstances de cet appel : *Athalie* de Racine vient d'être jouée par les Demoiselles de Saint-Cyr et les représentations interrompues, Madame de Maintenon souhaite un autre texte. Et c'est vers Boyer qu'elle se tourne, remettant en compétition les deux adversaires de toujours. Or Boyer, après avoir produit *Antigone*, avait rangé la plume. Cela fait déjà cinq ans, un silence qui n'est pas sans rappeler celui de Racine ! La comparaison entre Boyer et Racine ne cesse pas là. Car *Jephté* puis *Judith* sont comme *Athalie* et *Esther* deux pièces religieuses, tirant leur sujet de la Bible, et écrites sur commande. Pourquoi ce retour à l'écriture dramatique ? Boyer lui-même nous renseigne :

L'attrait le plus engageant, ce fut de voir combien ce travail convenait à mon âge et à la situation où je me trouvais : je ne pouvais m'imaginer rien de plus heureux que de me faire une occupation qui pouvait rendre ma muse toute chrétienne (préface de *Jephté*).

Le succès est au rendez-vous de *Jephté*, Boyer poursuit avec *Judith* : cette pièce est jouée avec succès à Saint-Cyr puis allongée de deux actes pour la Comédie Française quelques jours plus tard (le 4 mars 1695). La gazette d'Amsterdam souligne le 21 mars 1695 que « la nouvelle tragédie qui est représentée depuis peu, intitulée *Judith* a été extrêmement applaudie ». Du lancement à l'interruption due aux fêtes de Pâques, le 18 mars, c'est-à-dire après 8 représentations, le succès ne cesse pas. Mais le rival Racine ne manque pas l'occasion d'une nouvelle épigramme :

A sa *Judith* BOYER par aventure
Estoît assis près d'un riche caissier

6. V. FOURNEL, *op. cit.*, p. 243.

Bien aise estoit, car le bon Financier
Applaudissoit et pleuroit sans mesure :
Bon gré vous say, luy dit le vieux rimeur,
Le beau vous touche, et ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne :
Lors le richard, en larmoyant luy dit
Je pleure hélas ! de ce pauvre Holoferne
Si méchamment mis à mort par Judith.

Puis profitant des fêtes, Boyer décide de faire paraître sa pièce en librairie (achevé d'imprimer du 23 avril). Après le retour sur scène et aux dernières représentations, « on hua, on siffla avec un acharnement inouï » (J. Rolland⁷).

Claude Boyer mourut le 22 juillet 1698 à Paris, il fut remplacé à l'Académie française par l'Abbé Genest. Sa longue carrière dramatique, les critiques qui l'ont atteint n'ont pas réussi à entamer son « aimable vivacité », laquelle selon d'Olivet « ne s'est pas démentie en lui jusques à l'âge de 80 ans » (*L'Histoire de l'Académie française*, t. II, p. 345).

7. J. ROLLAND, « Claude Boyer de l'Académie française et les coteries littéraires du Grand Siècle », dans *Histoire littéraire de la ville d'Albi*, Toulouse, 1879, ch. 10, p. 275.

Réception de la tragédie du Jeune Marius

S. W. Deierkauf-Holsboer⁸ commente :

Nous ne possédons que peu de données relatives à l'année 1669. La composition de la troupe royale est restée la même. [...] Robinet mentionne la représentation d'une tragédie de Boyer, *Le Jeune Marius*, à l'Hôtel de Bourgogne au mois de février 1669 [...] Les premières représentations de cette tragédie ont eu assez de succès ; rien ne permet de dire que la troupe a continué longtemps à donner des reprises de cette pièce.

Quelques dates : à la fin de janvier 1669, la troupe de l'Hôtel de Bourgogne monte le *Jeune Marius* dont Robinet rend compte avec éloges le 2 février⁹. Il semble que la tragédie du *Jeune Marius* ne soit pas restée longtemps seule à l'affiche, car Robinet rend compte de la représentation, le 2 mars, d'une comédie de Montfleury intitulée *La femme juge et partie*, créée à la fin 68 et qui reprend début mars après une probable interruption. Il peut y avoir eu dès lors alternance entre ces deux pièces.

En parallèle à Paris sont représentées au Marais *Les festes de Vénus*, une comédie pastorale de Boyer et au Palais Royal *Tartuffe* de Molière (à partir du 5 février), deux pièces qui connurent du succès, et dont Robinet rend compte (jusqu'à 3 fois pour *Tartuffe*, les 9 et 23 février et le 2 mars).

De par l'absence de registres pour le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, nous ne connaissons ni les recettes ni le nombre de spectateurs, ni n'avons aucune information précise sur la date de la dernière du *Jeune Marius*. Nous n'en savons pas plus que ce que la lettre de Robinet (témoignage des premiers jours) nous apprend.

Venons-en aux données essentielles de *La lettre en vers à Madame* du 2 février 1669 de Ch. Robinet¹⁰. Cette chronique élogieuse nous renseigne sur la distribution :

Que la FLEUR, lequel fait SYLLA [...]
Que FLORIDOR, de MARIUS,
Fait aussi le Rôle à merveille, [...]
Que HAUTE-ROCHE y représente,
De manière encor fort galante,
POMPEE, autre jeune Héros,
Et qu'enfin, avec un grand los,
DENNEBAUT, leur jeunette ACTRICE [...]
Fait son Personnage des mieux,

8 S.-W. DEIERKAUF-HOLSBOER, *Le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, 1635-1680*, t. 2, Paris, Nizet, 1970, p. 138.

9 C. ROBINET, *Lettres en vers à Madame, dans Les continuateurs de Loret*, t. 3 (janvier 1668-décembre 1669), publié par E. Picot, Paris, 1899.

10 *Id.*, *op. cit.*, p. 467-468. Nous la citons en intégralité en annexe.

Ou bien celui de CECILIE, [...]

La pièce est servie par les comédiens réputés les meilleurs dans la déclamation du vers tragique.

Si aucune épigramme ni satire n'a été écrite à propos du *Jeune Marius*, si aucun commentaire contemporain hormis Robinet ne nous est parvenu, les critiques des siècles suivants, eux, n'ont pas manqué de le commenter. Au XVIII^e siècle, Ménage dans les *Menagiana* (t. IV, p. 167) reconnaît du mérite à la pièce :

Monsieur Boyer était autrefois de mes amis. Ses tragédies, et surtout son *Jeune Marius*, ne sont pas si méchantes.

Les Frères Parfaict, eux, dans leur *Histoire du Théâtre français* (t. X, p. 376) considèrent que la composition de la tragédie est défectueuse :

Monsieur l'Abbé Boyer avoit une imagination bien singulière : il cherchoit des plans bizarrement compliqués, et s'en tiroit toujours très-mal.

Critique de prévention, car nous verrons au fil de notre étude que Boyer maîtrise parfaitement la technique de construction d'une tragédie. Autre point de défaut selon eux, les personnages :

Jamais on n'entend parler si fréquemment de la grandeur et de la vertu Romaine, et cependant on n'en aperçoit aucun exemple. Marius, que l'Auteur annonce comme le modèle des amans, tant par la délicatesse des sentimens que par la galanterie fine, n'est au fond qu'un benêt ; Sylla un furieux, et un lâche ; pour ce qui est de Cécilie et de Pompée : Ils jouent à la vérité les plus beaux rôles, mais ils ne sont généreux que par réflexion, et leurs soins ne peuvent sauver la vie au malheureux Marius (t. X, p 379-380).

Leurs remarques sont parfois justes mais restent trop réductrices. Négatifs quelle que soit la pièce de Boyer qu'ils commentent, ils demeurent peu fiables.

Sources et construction

Les sources

Le *Jeune Marius* de Claude Boyer met en scène les rivalités entre Sylla, Marius le Jeune et Pompée. Marius, fils du grand Marius, fut consul peu après la mort de son père et pour peu de temps jusqu'à sa mort à Préneste. Moins célèbre que son père, les principaux éléments de sa courte carrière sont relatés par Plutarque dans *Les Vies des hommes illustres*, par Appien d'Alexandrie dans *Les Guerres civiles à Rome*, par Tite Live dans les *Abrégés* des livres de *Ab Urbe condita*, par Orose dans les *Histoires* et par Velleius Paterculus dans son *Histoire romaine*. Tous racontent plus ou moins longuement la prise de Préneste par l'armée de Sylla, le siège et le suicide de Marius le jeune en 82 avant J.-C. Marius garda l'espoir tant que les Samnites (peuple conquis du sud de l'Italie dirigé par Télésinus) et son collègue au consulat, Carbon, pouvaient l'aider. Après leur défaite, il se suicida. Tite Live par exemple indique : « Marius tentait de s'échapper par un souterrain cerné par l'armée, il se donna la mort » (*Abrégé* du livre 87). Ce siège n'est qu'un épisode de la guerre civile qui opposait marianistes et syllaniens depuis six ans.

Nous retrouvons dans le *Jeune Marius* le siège (vers 3) et le suicide, c'est-à-dire les tenants et aboutissants, la situation initiale et le dénouement. Une seule phrase suffit : Marius fils assiégé dans Préneste, par les armées de Sylla, se suicide après la défaite de ses alliés. De cette matrice tragique, Boyer composa cinq actes et plus de 1700 vers.

De l'Histoire à la tragédie

Il pourrait sembler effectivement difficile de composer une intrigue à partir de ces quelques éléments. Or la lecture du *Jeune Marius* nous introduit dans une action menant au suicide certes, mais un suicide motivé par le désespoir et l'amour et non par la défaite inéluctable. L'Histoire romaine donnait à Claude Boyer les circonstances dans lesquels les personnages évoluent et des raisons du suicide. Historiquement, Sylla laisse la direction du siège à un lieutenant pour aller combattre à Rome, Pompée quant à lui combat contre Carbon, Marius est isolé. Or le théâtre étant exclusivement composé de dialogues, donc de confrontation, il fallait les réunir, ce qui supposait soit que Marius sorte de Préneste, soit que les deux autres y entrent. Pour les besoins de l'intrigue, Boyer ne pouvait respecter toutes les données historiques. Et la présence

dans les murs des trois personnages obligeait pour la cohérence de l'action à lier les principaux événements entre eux. Ainsi pour développer la matrice et assurer la cohérence, il fallait amener autrement le suicide, c'est-à-dire le dénouement. Afin de mieux comprendre cela, il nous suffira de suivre la structure telle qu'elle est présentée aux lecteurs : la structure linéaire.

Sans retracer ici un long résumé de la tragédie, nous en dégagerons les points essentiels acte par acte :

– Marius assiégé dans Préneste où Cécilie, qu'il aime, est sa prisonnière, après avoir combattu, vaincu Sylla et l'avoir épargné avec magnanimité, obtient la main de Cécilie (Actes 1 et 2).

– Sylla, ayant appris la victoire de Pompée, lui aussi amoureux de Cécilie et aimé d'elle, et la libération de Rome du danger des Samnites, décide de donner sa fille à Pompée et de prendre le nom de dictateur (Acte 3).

– Devant le refus de Cécilie et de Pompée de trahir Marius, malgré leur amour mutuel, Sylla menace de mort celui que Cécilie n'épousera pas et lui en laisse le choix : elle choisit, selon sa vertu, Marius. Mais celui-ci désespéré tente une action militaire contre Sylla et se suicide après l'échec (Actes 4 et 5).

Dans cette intrigue, le suicide de Marius a une cause principale : son amour pour Cécilie qui l'incite à tout faire au risque de sa vie, à combattre par deux fois le père de Cécilie. Mais de cet amour pour une jeune fille, fille de l'ennemi héréditaire du héros, nous n'avons aucune trace dans les historiens. Nous savons par contre qu'une tragédie classique ne fonctionne qu'à partir d'un enjeu amoureux lié étroitement à la politique. Sur cette base, une donnée historique utilisée comme dénouement, mais modifiée dans les causes mêmes de ce dénouement et un enjeu indispensable, nous pouvons dégager les principes de la construction de cette tragédie, non plus telle qu'elle est donnée aux lecteurs mais à travers le travail du dramaturge.

Principes de construction

Au vu de la structure linéaire que nous venons de retracer, hormis la matrice tragique et quelques éléments historiques de plus ou moins grande importance (la menace Télésinus, la dictature...) qui donnent à la pièce une épaisseur historique, le reste, en particulier l'amour entre les personnages, est de l'invention de l'auteur. Nous nous

sommes autorisés à suivre la méthode génétique proposée par G. Forestier¹¹. Il fallait à partir du dénouement construire à rebours une intrigue, c'est-à-dire inventer un enchaînement de causes et d'effets susceptibles de créer une intrigue étoffée et cohérente qui se lise en partant du début. Remontons du dénouement (point de départ pour Claude Boyer) à l'exposition par laquelle le lecteur entre dans l'intrigue.

Le suicide de Marius est justifié au vers 1736-1737 :

Abandonné des siens, mais malgré son malheur,
Plus honteux que troublé de les voir sans courage.

Marius se suicide après la défection de ses soldats au cours d'une marche sur le palais, acte désespéré dont les causes sont doubles : l'ultimatum donné par Sylla à sa fille de choisir entre ses deux amants condamnant à la mort l'un des deux et l'amour réciproque de Pompée et de Cécilie. Or cet ordre de Sylla est justifié par celui-ci comme une réponse au refus de Pompée et de Cécilie de trahir Marius à qui la jeune fille était promise :

L'ingrat ose braver, sans peur de nous déplaire,
Et l'amour de la fille, et la haine du pere (vers 1157-1158)

et il ajoute quelques vers plus loin :

Quand la raison d'Etat les condamne tous deux (vers 1232).

Et en fait, tous deux refusent un premier ordre de Sylla qui ayant décidé de marier sa fille à Pompée a demandé à celle-ci de le signifier à Marius :

Dispose Marius à ce grand changement (vers 834).

Sylla peut revenir sur sa décision et trahir le serment fait à Marius de lui donner sa fille grâce à un bouleversement de la situation militaire : Pompée vient de libérer Rome de la menace des Samnites. Or ce serment est la conséquence de la défaite de Sylla dans une bataille provoquée par Marius. Quant à cette bataille, Marius l'a provoquée pour obliger Sylla à lui donner la main de sa fille :

En deusse-je perir, pour avoir ce que j'aime,
Il faut vous arracher à vostre pere mesme,
Et le fer à la main forcer sa dureté
A me rendre l'espoir que vous m'avez osté (vers 243-246).

Ce dernier vers fournit une autre motivation : Marius déduit des hésitations de Cécilie qu'il a un rival et souhaite le combattre aussi. C'est finalement l'amour de Marius pour Cécilie qui est la cause de la bataille. On rejoint l'autre motivation du suicide. Pour

11. G. FORESTIER, *Essai de génétique théâtrale. Corneille à l'oeuvre*, Paris, Klincksieck, 1996.

créer son intrigue, Boyer a donc donné une justification sentimentale à un fait proprement politique et militaire.

Or, ce fait sentimental est entièrement une invention. Ce qui rejoint l'Histoire romaine par contre, c'est la volonté de Sylla de faire entrer Pompée, jeune lieutenant glorieux à son service, dans sa famille par le biais d'une liaison matrimoniale. Ce mariage n'a aucun lien avec la mort de Marius à Préneste : Boyer a utilisé ici une seconde phrase sans rapport avec les faits pour introduire une intrigue matrimoniale et amoureuse. À en croire Plutarque dans la *Vie de Pompée*, XIV :

Metella sa femme (de Sylla), étant bien de son avis, ils firent tant qu'ils persuadèrent Pompée de répudier sa femme Antistia, pour épouser Emilia, fille de Métella et de son premier mari, Emilius Scaurus, laquelle était aussi mariée à un autre et enceinte.

Et il l'a considérablement modifiée. Il l'a modifiée sur trois points :

- de belle-fille par alliance, c'est la fille de la femme de Sylla, issue d'un premier mariage, elle est devenue la fille de Sylla.
- Historiquement Pompée et elle sont déjà mariés, ce qu'ils ne sont pas dans la pièce.
- Boyer imagine en plus qu'ils s'aiment d'un amour réciproque.

Que ce soit la fille de Sylla qui devienne l'enjeu de l'hymen et de l'amour des deux jeunes héros renforce les liens et les antagonismes. Les quatre personnages principaux sont liés au sein d'une même famille. Nous sommes dans une intrigue constituée par « un surgissement des violences au sein des alliances » selon les termes d'Aristote dans *La Poétique*. Qu'ils ne soient pas mariés s'inscrit dans la tradition qui veut que l'amour des héros soit pur et unique. Leur amour réciproque auquel vient s'ajouter celui de Marius crée un enjeu amoureux et renforce l'antagonisme entre deux camps opposés. Car l'amour de Marius pour la fille de son ennemi forme un lien entre Sylla et Marius bien plus fort encore que la guerre civile. Cette tragédie où l'importance de l'enjeu amoureux est extrême repose sur des liens inventés entre des personnages que rien n'unit dans l'Histoire. Rappelons que rien n'indique que Cécilie ait jamais rencontré Marius.

Enfin le lien entre deux événements historiques, le siège dans la guerre civile et la volonté de Sylla de prendre le nom de dictateur, est aussi amplifié. Certes l'Histoire rapporte que la mort de Marius et de Carbon, les deux consuls, laissa le pouvoir vacant et que Sylla proposa de le prendre et changea les institutions. Mais pour cela, il attendit la mort de Marius. Et cette prise de pouvoir est sans aucun lien avec le mariage de sa belle-fille. Là aussi, ce fait politique est intégré à l'action principale au

prix d'une légère entorse à la chronologie. Et cela prend une importance lorsque l'on sait que Marius est l'unique obstacle à la volonté de pouvoir de Sylla. Cette dictature met en danger les institutions de la République, c'est-à-dire l'État lui-même, et la vie du consul. Ceci constitue un péril d'État.

L'enjeu amoureux, un épisode et le péril d'État, un « embellissement » (c'est-à-dire un renforcement de l'action principale permettant de raviver l'antagonisme politique qui aurait existé sans cela) s'ajoutant à la matrice tragique s'imbriquent dans l'action principale.

Épisode et « embellissement »

Corneille dans son *Discours du poème dramatique*¹² a défini les épisodes :

Ces épisodes sont de deux sortes, et peuvent être composés des actions particulières des principaux acteurs, dont toutefois l'action principale pourrait bien se passer, ou des intérêts des seconds amants qu'on introduit, et qu'on appelle communément des personnages épisodiques. Les uns et les autres doivent avoir leur fondement dans le premier acte, et être attachés à l'action principale ; c'est-à-dire, y servir de quelque chose, et particulièrement ces personnages épisodiques doivent s'embarasser si bien avec les premiers, qu'un seul intrigue brouille les uns et les autres.

Pour que l'action soit cohérente donc, les épisodes doivent s'emmêler avec l'action principale pour ne composer qu'une seule intrigue grâce à un enchaînement de causes et d'effets. Tout d'abord comment est assurée la cohérence de l'action ?

Tous les événements sont liés entre eux par un système de causes et de conséquences, l'ordre dans lequel ils interviennent est subordonné à ce système. La cohérence de l'action créée par le dramaturge dépend de la disposition de chacun. Encore faut-il que le public croie à tout ce qui est raconté, c'est-à-dire que tout soit vraisemblable. Or il est vraisemblable que deux jeunes gens soient amoureux d'une jeune fille et qu'ils demandent sa main à son père. Et la haine entre Sylla et Marius est aussi vraisemblable pour des spectateurs nourris de la culture de l'Antiquité qui connaissent la haine viscérale entre Sylla et le grand Marius. Quant à Pompée, il est entré dans les troupes de Sylla depuis peu, il est donc logique que Sylla haïsse Marius et lui préfère Pompée. Les faits eux mêmes, batailles, traité de paix... sont aussi dans le cadre de la vraisemblance. Examinons le cas du traité de paix (début de l'acte III) qui met fin à la bataille de l'entre actes I et II : la victoire de Marius et son geste généreux, sa

12. P. CORNEILLE, *Discours du poème dramatique*, dans *Œuvres Complètes*, éd. G. Couton, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987, t. III, p. 139.

demande en mariage motivent l'énonciation du traité et les serments censés en garantir l'exécution. Il est la conséquence des deux premiers actes. Parce qu'il est bafoué à l'acte III, il fonde la révolte des héros, cause l'acte désespéré de Marius, c'est-à-dire les deux derniers actes. Il joue ainsi le rôle d'acheminement vraisemblable. Revenons maintenant sur l'enjeu amoureux et sur le personnage qui en est le centre : Cécilie. Cet épisode constitue une histoire autre que l'action principale. Cette histoire s'articule autour de l'amour de deux jeunes gens pour une même jeune fille qui de personnage épisodique devient le personnage principal de cette histoire. Elle acquiert, nous le verrons en détail dans l'étude des personnages, un rôle primordial (voir introduction p. 31-32). Elle aide à l'imbrication de l'enjeu dont elle est le centre. Tout d'abord, Cécilie acquiert une véritable épaisseur psychologique : elle est dotée d'un passé, à la scène 1 de l'acte I déjà, et surtout aux vers 210-212 et aux vers 1418-1424 où elle rappelle :

Quand j'étois comme luy dans un peril extrême ;
Quand un peuple en fureur massacroit mes parens
Et les traisnoit dans Rome égorgez ou mourans,
Quand mon Palais détruit, le desespoir dans l'ame,
Pâle, errante, au milieu du sang et de la flâme,
Je rencontray son pere, et tout tremblant d'effroy,
Marius se mit seul entre son pere et moy.

Son passé malgré sa jeunesse est déjà riche. Elle s'ancre dans le passé par le rappel de ses souvenirs, par exemple au vers 1426 (voir aussi le vers 209) :

Mais rappellons encore ma derniere disgrace.

Ce personnage, dont le rôle et jusqu'à sa parenté avec un personnage principal sont inventés, acquiert aussi un passé sentimental. L'amour qu'elle éprouve pour Pompée est antérieur à l'ouverture de la pièce, de même l'amour des deux héros pour elle, ce qu'elle décrit dans la scène 3 de l'acte I, et elle indique aux vers 364-366 :

C'est pour le plus heureux que mes vœux se formerent,
Et mon cœur à Pompée estoit mal asseuré
Si pour son cher Rival mon cœur eut esperé

Si elle a un passé, elle se projette aussi dans l'avenir affirmant aux vers 1781-1782 :

Allons, allons nous mettre entre Rome et mon pere,
Et mourir à ses pieds ou fléchir sa colere.

Cécilie a une histoire aussi constituée que peuvent l'avoir les autres personnages : Sylla par exemple dont il nous est dit qu'il « fut vainqueur de tant de rois », qu'il vainquit Télésinus et dont l'avenir de dictateur est mis en place.

De même que l'épisode s'emmêle à l'action principale grâce à la présence du personnage féminin, de même il le fait en apparaissant dans les moments clefs de l'intrigue. Lorsque Marius épargne Sylla, par exemple, la seule motivation de ce geste est son amour :

Et relevant Sylla, rends grace à mon amour,
Luy dit-il, c'est luy seul qui t'a sauvé le jour (vers 429-430),

ou lorsque Pompée donne les motivations de son combat à Rome aux vers 1041-1042 :

Et mesme j'ay vaincu, pardon chere patrie,
Peut-estre seulement pour gagner Cecilie.

Enfin la passion amoureuse est telle qu'ils en font dépendre leurs actions : sans l'amour, Marius ne provoquerait pas Sylla dans deux batailles, c'est parce qu'elle aime Pompée que Cécilie hésite entre son amour et le refus de la trahison et du parjure... (voir notre étude du traitement du sentiment amoureux). L'épisode amoureux est tellement lié à l'action principale qu'il semble impossible de justifier la moindre de leurs actions si on supprime ce sentiment qui meut les trois jeunes personnages. Intégrer un épisode amoureux implique de faire naître un sentiment amoureux dans le cœur de personnages auxquels l'Histoire prête plus de cruauté que de galanterie. C'est le cas de Marius qui, selon Plutarque (*Vie de Marius*, LXXXIX), « fit beaucoup de cruauté et d'inhumanité depuis la mort de son père ». Nous sommes loin du jeune homme galant et magnanime au point d'épargner son plus grand ennemi. Les héros du XVII^e sont jeunes, vertueux, amoureux et généreux même si, historiquement, ils sont l'exact contraire : le dramaturge crée alors un caractère en accord avec la situation dans laquelle il place le personnage. La vérité de celui-ci cède devant les besoins de la vraisemblance et de la bienséance. Les héros de la Rome du I^{er} siècle avant J.-C. vivaient selon des valeurs qui conviendraient bien peu aux spectateurs du XVII^e siècle si les dramaturges ne transformaient plus ou moins les caractères. Le changement de Marius est évident, mais même Sylla qui semble le plus proche de la réalité historique est modifié. Maxime signale :

Cependant vous voyez que Sylla sacrifie
Aux soins de se vanger les soins de sa Patrie (vers 27-28)

ce qui est faux, pour l'Histoire il laisse au contraire Préneste à un lieutenant pour se consacrer à Rome. Et il est en plus peu probable que le Sylla historique ait pu envisager un traité comme celui qui est proposé. L'entrée dans l'intrigue de l'expression des passions nécessite de tels changements en motivant nombre de leurs

actions. Pourtant la passion amoureuse, ou la haine dans le cas de Sylla ne dominant pas tout.

Car la « dignité (de la tragédie) demande quelque grand intérêt d'État ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour » indique Corneille dans *le Discours du poème dramatique*¹³. Cette passion plus noble que l'amour serait bien ici l'amour et le respect de l'honneur, de la vertu et du bien de la patrie. Combien d'allusions au « cœur romain » et à la « vertu romaine » dans les propos tenus. Entre la gloire et l'amour, le choix se porte sur la gloire, l'honneur :

Ainsi deux cœurs unis noblement amoureux,
Font de cette union d'estime et de tendresse
Un commerce d'honneur et non pas de foiblesse (vers 1660-1662).

Le sentiment amoureux est toujours subordonné, dans les réactions de Cécilie et de Pompée contre la trahison et le parjure, au sentiment plus noble de la gloire et du devoir. Déterminant pour le déroulement de l'action et pour la cohérence de l'intrigue, l'enjeu amoureux permet aussi de créer des dilemmes : déchirés entre leur amour et leur gloire, les héros expriment leur souffrance mais ne montrent aucune hésitation. Le dilemme se résout toujours par la victoire de la gloire. Cependant, cet enjeu amoureux n'est pas tout. Le problème de l'alliance matrimoniale qui sous-tend les actions et les propos se clôt sur la possibilité d'union entre Pompée et Cécilie. Pourtant, hormis la recommandation de Marius à Pompée, aucune allusion n'y est faite, la priorité est ailleurs :

Allons, allons nous mettre entre Rome et mon pere (vers 1781).

C'est que finalement le problème n'est pas tant de savoir qui épousera Cécilie mais ce qu'il advient des deux héros menacés de mort par Sylla, et particulièrement du sort de Marius, ce qui constitue l'action principale. Dans son *Discours du poème dramatique*¹⁴, Corneille indique, à propos de la tragédie, que « c'est le péril d'un héros qui la constitue ».

Or, « il faut que l'enjeu amoureux soit doublé par un enjeu autrement plus important, l'enjeu de péril - risque de perte de la vie ou de l'État » G. Forestier¹⁵. Marius rassemble en lui seul ces deux périls. En tant qu'homme, Sylla lui a voué une haine telle que sa mort semble annoncée, l'évolution progressive et marquée d'acte en acte de la cruauté et du pouvoir de Sylla ne pouvait qu'aboutir à cette mort, de toute façon

13. P. CORNEILLE, *op. cit.*, t. III, p. 124.

14. P. CORNEILLE, *op. cit.*, t. III, p. 126.

15. G. FORESTIER, *op. cit.*, p. 93.

historique. En tant que consul, sa mort est un attentat contre celui qui détient légitimement le pouvoir. En forçant Marius à la mort, il porte atteinte aux institutions de la République ainsi qu'en prenant le nom de dictateur. Nous reviendrons avec plus de précision sur ceci dans notre chapitre : « De la République à la dictature ».

Enjeu amoureux et enjeu de péril sont imbriqués au point de ne constituer qu'une seule intrigue cohérente et vraisemblable. Une seule intrigue mais non dépourvue de bouleversements. En effet le spectateur est laissé dans l'indécision jusqu'à la scène 6 de l'acte V. Sylla cédait presque aux souhaits de Cécilie quand il apprend que Marius marche avec des soldats sur le palais. Et ce n'est pas le premier retournement : important aussi est celui de l'acte III qui avec l'arrivée et la victoire de Pompée permet à Sylla de changer sa politique. Dans les deux cas on assiste à une remise en cause de l'alliance matrimoniale. Marius dans les deux premiers actes et de nouveau à la fin de la scène 5 de l'acte V a la possibilité d'obtenir la satisfaction de ses souhaits, l'action pourrait s'y arrêter mais la tragédie suppose le passage du bonheur au malheur. Ainsi, l'action reprend par un coup de force : une victoire alliée ou un acte désespéré du héros lui-même. Et conduit le héros vers la mort.

L'action

Nous nous proposons dans ces pages de considérer la structure interne du *Jeune Marius* : exposition, dénouement, unités et études des personnages.

L'exposition

Regroupés dans les trois scènes de l'acte I, les éléments d'exposition permettent la présentation de la situation de départ, de l'action principale, de l'épisode et des personnages.

– Nous sont donnés le lieu, les circonstances (un siège) et tous les éléments permettant de connaître l'action principale, les épisodes et leur lien (arrivée de Télésinus, haines et passions, présence de Pompée à Rome, annonce du combat de l'entre actes I et II).

– Lorsque l'acte se clôt, tous les personnages ont été présentés, soit directement sur scène soit dans les propos tenus comme c'est le cas de Pompée et de Sylla qui n'interviennent qu'à l'acte III. Cécilie à la scène 3 trace devant ses confidentes un portrait de ses deux prétendants.

Le dénouement

Conséquence d'un bouleversement (Acte V, scène 6), il conclut la tragédie par la mort du héros éponyme. 5 scènes dans lesquelles se joue la dernière action. Il est tout entier dû à un récit, Pison : Marius attaque ; Marcelle : il est abandonné de ses soldats, et enfin un long récit de Pompée retraçant les derniers moments de Marius et de Préneste. Le passage du dialogue au récit, outre le respect des bienséances qui interdisent la violence sur scène, marque la fin de la confrontation orale et de la tragédie. Constatons aussi l'ouverture autant sur le futur hymen de Cécilie et de Pompée que sur les crimes de Sylla.

Les unités

– L'action se déroule en 24 heures, sans vraiment de référence marquée au temps et malgré trois batailles. Il est précisé que la distance entre Préneste et Rome est limitée (38 kilomètres), ce qui explique que Pompée puisse la parcourir dans la journée.

– La didascalie placée après la liste des acteurs indique que « la scène est à Préneste, dans le palais de Marius ». L'espace intérieur, le palais, est constitué d'une salle, jamais

décrite, lieu de confrontation orale où se mêlent des discussions politiques ou galantes. De nombreuses scènes se concluent par « il vient ». Mais le reste du palais d'où viennent les personnages n'est évoqué que lorsqu'au vers 387, Cécilie demande à Marcelle d'aller voir « du haut de la tour » le premier combat et quand au vers 1069, Marcelle précise que Cécilie « vient de chez son pere » indiquant que Sylla bénéficie d'un lieu propre.

Il existe aussi deux espaces extérieurs différents, connus grâce à des récits. Les deux combats entre Marius et Sylla se déroulent hors des murs du palais ; le premier aux limites du camp (entre assiégeant et assiégé), le second dans le camp (vers 1685-1690). Et la victoire de Pompée a lieu à Rome. Ce sont des lieux de confrontation violente.

Étude des personnages

Il y a quatre personnages principaux dont trois sont connus des spectateurs grâce à l'Histoire romaine. Les combats qui opposèrent Sylla aux Marius père et fils constituèrent une période trouble du premier siècle avant J.-C. Pompée est de plus connu comme héros éponyme de Corneille, présent dans *Sertorius*, héros aussi de Chaulmer¹⁶ et d'autres. Sylla est aussi nommé dans *Sertorius*. Il est parfois fait référence aux Marius. Quant à Cécilie, seule personnage féminin, étrangère à l'action principale, c'est un personnage épisodique que Boyer a ajouté en partant de Plutarque (voir introduction p. 23-24).

Malgré cela elle tient en termes de présence sur scène le premier rôle. Présente à tous les actes, elle intervient dans 19 scènes sur 28¹⁷, particulièrement aux deux premiers actes et au dernier (4 scènes seulement sur 11 aux actes III et IV). Et elle prononce 502 vers (sur 1782, soit près de 30 %). Elle acquiert ainsi le premier rôle. Elle s'impose aussi comme l'objet du désir de deux hommes, tous deux amoureux d'elle, objet central puisque nous l'avons déjà étudié, ce sentiment motive nombre d'actions des héros. Objet du désir certes mais aussi sujet. Enjeu à part entière d'un péril de vie qu'elle seule peut résoudre. En lui confiant le choix de son époux, Sylla donne à Cécilie d'atteindre la première place. De sa décision dépend la vie de l'un ou de l'autre, de sa vertu dépend le respect du traité dans l'honneur ou la trahison dans la honte. Non contente de représenter l'amour, l'honneur et la vertu, seule face à trois hommes dont l'un est son père, elle devient celle qui décide, conseille ou réfute.

16. CHAULMER, *La mort de Pompée, tragédie*, Paris, A de Sommaville, 1638, in 4°.

17. Voir l'étude tabulaire que nous donnons en appendice.

Devenue par le fait du poète la fille de Sylla, du même sang, son rôle n'en est que plus grand. Elle doit à son père obéissance et soumission, et pourtant elle n'hésite pas à plusieurs reprises, et en *crescendo*, à s'élever contre lui. Plus Sylla évolue vers la tyrannie, et s'éloigne des valeurs romaines, plus les propos de Cécilie, représentante de ces valeurs deviennent accusateurs comme si immanquablement cette jeune fille soumise mais vertueuse ne pouvait que s'insurger : « Pere cruel... » au vers 1227. Tout culmine à la scène 8 de l'acte V. La décision d'épouser Marius est à l'encontre des souhaits de Sylla. Parfaitement consciente qu'elle désobéit aux volontés paternelles, Cécilie doit justifier ce choix. Et elle se livre alors à un plaidoyer pour la vertu. C'est elle la fille, qui aux limites du respect donne une « leçon » à son père, n'hésitant pas à l'accuser pour lui faire honte :

Il (leur amour) veut servir mon pere au peril de sa haine,
Rendre cette grande ame à la vertu Romaine ;
Il le veut arracher à ces noms odieux,
D'implacable ennemy, de Tyran furieux (vers 1665-1668)

On pourrait presque dire qu'elle cherche à retrouver un père à respecter alors que l'homme qui se dit tel n'est plus respectable. Témoin le vers 1723 :

Pour un pere sans foy, le sang est sans pouvoir.

Cette révolte face à son père qui viole un traité et un serment s'accompagne d'un renoncement à son amour pour Pompée au nom de l'honneur, de la gloire. Nous reviendrons sur l'analyse de ce dernier point (voir introduction p. 46-48).

Fille de Sylla, elle est aussi l'enjeu de l'amour de deux rivaux. Marius intervient fréquemment dans les deux premiers actes (et deux scènes seulement ensuite) tandis que Pompée ne prend la parole qu'à partir de la scène 5 de l'acte III et s'exprime plus particulièrement à l'acte V. Grâce à ce premier constat, nous pouvons déjà partager la tragédie : jusqu'à la moitié de l'acte III, la pièce est exclusivement concentrée autour de Marius et de Cécilie. C'est la partie de Marius. De la fin de l'acte III à la fin de la tragédie, ce serait plutôt la partie de Pompée. Quelques chiffres : Marius prononce 370 vers jusqu'à l'arrivée de Pompée, et à partir de la scène 5 de l'acte III, Pompée domine avec 218 vers prononcés contre 118 pour Marius. Et cette répartition reflète assez bien la situation. Jusqu'à la nouvelle de la victoire de Pompée, tout sourit à Marius : Sylla lui accorde la main de celle qu'il aime, il renoue avec la victoire, sa situation militaire s'améliore, un mariage mettrait fin au siège. Par contre, dès la victoire de Pompée, Sylla change d'avis, et sa préférence pour son lieutenant peut s'affirmer vis à vis du défenseur de Rome. Le prétendant à la main de Cécilie est

désormais Pompée. La victoire constitue bien une rupture dans l'intrigue. Au sein de cette structure, examinons chacun de plus près.

Marius tout d'abord, le personnage éponyme, est présent dans 8 scènes sur 11 à l'acte V par exemple dans les propos des autres personnages. C'est dire si ce personnage est l'objet des discussions, c'est celui dont on parle le plus, enjeu du dilemme qui se dresse devant Pompée et Cécilie, objet de la haine de Sylla. Il n'en est pas moins un militaire qui prendra deux fois les armes. Il quitte la scène après un dernier entretien avec Cécilie. Mais il ne la quitte pas tout à fait car il reprend la parole par l'entremise de Pompée (scène 10). Parvenu au terme d'un destin inéluctable malgré les efforts de héros généreux, ses derniers mots sont pour celle qu'il aime, qu'il confie à Pompée. Car Marius est avant tout un amoureux, galant, capable de se mettre en danger et ainsi de mettre l'État en danger (il est consul) pour satisfaire son amour.

Pompée quant à lui, est un héros apparemment extérieur à l'action principale, jeune lieutenant de l'armée de l'ennemi de Marius, il est en plus son rival auprès de Cécilie. Tout les sépare, pourtant son attitude (refus de la trahison, sacrifice de son amour au nom de l'honneur) crée une complicité entre ces deux hommes unis face à la tyrannie et à la fureur de Sylla au péril de leur vie. De plus, si son rôle est secondaire dans l'Histoire, puisque rappelons-le, Sylla vainquit les Samnites à la Porte Colline et non Pompée, il acquiert, par la victoire que le dramaturge lui fait remporter, un rôle décisif dans le déroulement de l'intrigue.

Trois jeunes gens liés entre eux par un double amour, solidaires face à un seul : Sylla. Celui-ci est à la fois le père de la jeune fille aimée et un général couronné de succès dans ses campagnes et désireux de reprendre le pouvoir qu'il avait déjà exercé, fut-ce aux dépens du consul en titre et du régime lui-même. En tant que père, il souhaite marier sa fille, ce qui est fréquent et normal dans la dramaturgie du XVII^e siècle. En tant que chef, il dirige des lieutenants et des combats. Jusque-là, rien d'anormal. Seulement, dès la scène 3 de l'acte III, c'est-à-dire l'annonce de la victoire de Pompée, il sort du simple rôle de père et de militaire. Or, en regardant l'étude tabulaire, on s'aperçoit que cette scène est la troisième apparition de Sylla. Il lui a donc fallu peu de temps pour dévoiler sa perfidie. D'autant plus que rétrospectivement, il explique à Pison au vers 915-918 :

Quand je jurois aux Dieux une indigne alliance,
En secret à ses Dieux je jurois ma vengeance,
Et tous ces faux sermens que j'ay fait à tes yeux,

Estoient pour les mortels et non pas pour les Dieux.

Ce serment est au troisième vers prononcé par Sylla, ce qui signifie que le personnage n'est positif qu'à travers les propos des autres, dans les deux premiers actes.

Sylla entre en scène au troisième acte, la victoire de Pompée que nous avons déjà signalée comme un bouleversement de l'intrigue, lui donne l'occasion de rompre avec Marius, de bafouer le traité et le serment, d'imposer un choix cruel et difficile à sa fille, de provoquer la destruction du régime et la création de la dictature... Dans un *crescendo* ininterrompu vers la cruauté et la dictature, il est le contrepoint négatif des deux jeunes gens. Il prononce 367 vers répartis en 11 scènes, et toujours à des moments clefs :

- première étape : Vaincu, Sylla cède et promet l'hymen de Cécilie à Marius.
- deuxième étape : Il change d'avis, trahit Marius et prend le nom de dictateur.
- troisième étape : Le choix de Cécilie décidera de la vie ou de la mort de ses amants.

Trois étapes qui marquent l'évolution de son caractère et ne peuvent qu'amplifier l'impression de dureté et d'ambition. Et chaque étape est liée en parallèle à l'évolution de la situation politico-militaire, qui aboutit à la disparition du régime et de son représentant.

Évoluant autour de ces quatre héros, cinq personnages se partagent les rôles secondaires : rôles répartis entre Maxime (99 vers), Pison (35 vers), Marcelle (55 vers), Sabine (15 vers) et Octave (3 vers). Le premier est auprès de Marius, le deuxième auprès de Sylla, les deux femmes auprès de Cécilie. Signalons ici l'absence de confidents auprès de Pompée. Ces rôles secondaires sont essentiels pour le déroulement de l'intrigue. Dans une ville assiégée, il est important d'être informé des événements extérieurs : Maxime, à la scène 1 de l'acte I (vers 9-10), trace à Marius

[...] Un fidele rapport,

Et de l'estat de Rome et de tout vostre sort

et lui annonce l'arrivée de Télésinus. C'est encore Maxime qui relate le combat entre Marius et Sylla à Cécilie au début de l'acte II, Pison à la scène 6 de l'acte V alerte Sylla sur les manœuvres de Marius. Octave, quant à lui, est le type même de l'émissaire militaire dont le rôle se limite à l'annonce de la victoire de Pompée au vers 815-817:

Seigneur. Pompée arrive, et le bruit de sa gloire

Déjà de toutes parts annonce sa victoire ;

Cent Messagers hastez de nous faire sçavoir...

Ils sont tous trois plus ou moins émissaires de l'extérieur du huis clos de la scène.

Le confident dans une tragédie est encore le témoin attentif des sentiments des héros : c'est à Sabine et à Marcelle que Cécilie avoue pour la première fois son amour pour Pompée, c'est à Pison que Sylla dévoile sa haine, son plan et sa perfidie. Le confident provoque le discours du héros ou permet l'expression des sentiments essentiels pour la compréhension des spectateurs. Témoin parfois silencieux, parfois conseillers, les confidents n'hésitent pas à s'opposer aux personnages. Pison, par exemple, à la scène 4 de l'acte III met Sylla face à ses responsabilités, c'est presque son contrepoint, contrepoint positif qui à chaque affirmation de Sylla répond par une question ou par une remarque comme aux vers 912-913 :

Mais sans parler d'honneur ny de reconnoissance,
Vos sermens peuvent-ils se rompre impunément ?

Pison comme Maxime sont plus que des confidents ; la liste des personnages les définit comme « amis ». Ce sont des compagnons d'armes : « Fidelle compagnon des travaux d'une guerre » dit Sylla à Pison au vers 867. Plus proches des personnages, leur rôle est accru, nous venons de le voir avec Pison, ils en sont aussi les porte-paroles, Pison à la scène 3 de l'acte II, Maxime au début de l'acte II. Examinons la transition entre les deux premiers actes en comparant les vers 388 et 391 :

Va voir, Marcelle, à qui le sort veut faire grace
Maxime, je sçay tout [...]

Cécilie envoie Marcelle s'informer mais c'est Maxime qui vient lui faire le récit de la bataille à laquelle il a participé et d'une victoire de Marius dont il est le témoin direct. Et il est en même temps le porte-paroles de Marius.

Les confidentes ne parviennent pas à ce statut de porte-paroles, Marcelle, à la scène 1 de l'acte IV en est un exemple. Elle pourrait renseigner Pompée sur les sentiments de sa maîtresse (vers 1025) :

Toy qui sçays tout ce que peut ton illustre Maistresse

Pourtant au vers 1069 :

Je sçay.. mais elle passe, et vient de chez son pere

Elle commence une phrase qui semble un dévoilement mais elle s'interrompt, et les points de suspension le marquent bien. Elle connaît parfaitement les sentiments de Cécilie pour Pompée (elle en eut l'aveu à la scène 3 de l'acte I) mais elle ne peut les exprimer, la confidente est témoin et auditrice de sentiments mais elle ne peut pas en informer les héros.

Le traitement du sentiment amoureux

Historique

Le sentiment amoureux est entré dans la dramaturgie française. Combiné à l'action principale, son statut a évolué, il entre en concurrence et parfois en conflit avec les sentiments de devoir, d'honneurs, avec des passions telles que l'ambition ou la haine... Les tragédies antiques laissaient peu de place à la passion amoureuse et nous l'avons constaté, c'est là que réside la principale invention de Boyer dans le cadre de son sujet. Depuis, le Moyen Âge et le XVI^e siècle ont permis l'émergence de deux traditions. Dans les romans médiévaux, le héros accomplit exploits sur exploits pour obtenir sa dame et vient ensuite déposer ses conquêtes à ses pieds : il met ainsi son courage et sa valeur au service de son amour sans jamais se laisser dominer par celui-ci. Au côté de cette tradition chevaleresque, les « chaînes amoureuses » pastorales instaurent un traitement plus tendre, plus « galant » de l'amour. L'influence de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé, qui connut un fort succès, n'est pas négligeable ; les malheurs et les amours des bergers, leur sens de l'honneur et de la vertu préfigurent les actions de certains héros de la tragédie. À cela s'ajoute la mode de la tragédie galante autour de Quinault, Boyer, Du Ryer.

L'évolution de la tradition littéraire tient aussi à celle de la société. Après les cours chevaleresques et militaires d'Henri IV et de Louis XIII, la société versaillaise de Louis XIV a remplacé les armes par la joute des mots. S'y développent la galanterie, l'art de plaire, les raffinements de la politesse (voir le vers 303) et de la conversation précieuse.

Et lorsque Cécilie décrit Marius, c'est en ces termes :

En amour, l'amour même a soin de ses conquêtes ;
Il conduit tous ses pas, et preste à ses desirs,
Les charmes les plus doux, les graces, les plaisirs,
Les jeux les plus galans, la pompe des spectacles (vers 312-315).

Voilà des qualifications plus proches de la cour louis-quatorzienne que d'un camp romain du premier siècle avant J.-C. en pleine guerre civile. Le goût du public s'est modifié, faisant un triomphe à *L'Astrate* de Quinault ou aux pièces de Thomas Corneille. Dans ce contexte, les dramaturges se souviennent de ces traditions mais aussi du théâtre de Corneille et du mélange de ses intrigues politiques et galantes. Racine quant à lui se laisse aussi tenter par la poésie galante, il suffit de lire

Andromaque, parue deux avant le *Jeune Marius*. Nous retrouvons cette poésie amoureuse, cette rhétorique du tendre dans le *Jeune Marius*.

Une terminologie galante

Le vocabulaire de la passion amoureuse avec lequel amants et amantes décrivent l'être aimé(e) utilise toute une série de moyens rhétoriques. Examinons quelques vers qui nous semblent plus particulièrement de style « galant ». Parmi les figures rhétoriques, l'oxymore souligne une contradiction intérieure au héros : « aimable inhumaine » employé par Pompée s'adressant à Cécilie est traditionnel (vers 1082). Il joue sur le sens d'inhumaine : insensible à l'amour. Celle qui est insensible à l'amour est digne d'être aimée (sens fort d'aimable) mais elle fait souffrir le héros en ne répondant pas à cet amour. Elle garde l'initiative au dépend d'un héros qui est prêt à lui obéir. La même contradiction peut s'exprimer par des antithèses. Écoutons Marius définir l'influence de Cécilie sur lui, à la scène 1 de l'acte I :

Voy quel est l'ascendant d'une beauté si fiere.
La voyant ma captive, à son premier aspect
J'en prends un peu d'orgueil et tremble de respect,
Ses fers m'enflent le cœur, et sa beauté me brave ;
J'ay le pouvoir d'un maistre et la peur d'un esclave ;
Mais plus esclave encor que maistre en ce sejour
Ce que je tiens du sort cede aux droits de l'amour (vers 80-86).

Dans les cinq derniers vers, construits en antithèses et coupés à l'hémistiche, est développé le thème du maître captif de sa maîtresse. L'accent est mis sur l'opposition entre maître et esclave : le « geôlier » de guerre devient captif de l'amante, celle-ci d'ailleurs désignée par des métonymies : « fers, beauté ». Remarquons le chiasme des vers 84 et 85 où « maître » et « esclave » s'entrecroisent. Cinq vers dont le thème est repris par Marius au vers 95 :

Sçache que sous le joug de ma belle captive,
et par Cécilie aux vers 1427-1428 :

Prisonniere de guerre au milieu de sa cour,
Et sous les douces loix d'un prisonnier d'amour.

Cette image est fréquente dans la poésie du siècle. La relation entre Marius et Cécilie s'annonce donc galante, quoique ces propos ne soient pas tenus en présence de l'être aimé mais de confidents. Signalons enfin que cette relation rejoint celle de Pyrrhus et d'Andromaque. Nous y reviendrons.

Des personnages galants ?

Ces occurrences d'un vocabulaire de la poésie galante se retrouvent dans les propos de Marius, Cécilie et Pompée : c'est-à-dire les trois personnages liés entre eux par la passion amoureuse que les deux jeunes gens vouent à Cécilie. Mais leur rapport à l'amour est différent. Nous examinerons dans un premier temps le personnage de Marius, héros galant, racinien ?, avant d'examiner ceux de Pompée et de Cécilie, plus cornéliens.

Marius est avant tout un guerrier féroce, à en croire Plutarque qui souligne à la fin de la *Vie de Marius* qu'il fit autant d'inhumanités que son père et qu'il n'hésita pas à accomplir des meurtres et des proscriptions. Rien de cela ici, nous l'avons déjà souligné. L'Histoire ne mentionne aucune intrigue amoureuse ; or ici, Marius agit en parfait amoureux ; il se présente au début comme un héros chevaleresque, prêt à combattre pour obtenir celle qu'il aime. C'était le cas avant la bataille de Préneste :

Pour vanger mon amour, j'imité sa fureur (vers 62).

Mais la vue de Cécilie a suffi pour affaiblir l'esprit chevaleresque du héros et il avoue aux vers 99-104 :

Sçache enfin que je donne au seul soin de luy plaire
Tous les soins que je dois à combattre son pere :
Depuis qu'elle est icy, pour servir ma valeur,
Je ne retrouve plus ny mon bras ny mon cœur,
Et toujourns possédé de mon amour extrême
Je ne sçay rien qu'aimer auprès de ce que j'aime

Ces six vers marquent le passage vers un pseudo-héroïsme galant. Le combattant ne dépose plus rien aux pieds de sa maîtresse et ne peut plus combattre. Le « soin de lui plaire » s'oppose au soin du combat, le soin de l'amour prend le pas sur celui de la guerre. Le dernier vers quant à lui est parfaitement galant. Toute la première scène entre Marius et Maxime met en relief ces deux types de comportements : Marius dont le comportement est empreint de galanterie et Maxime, son compagnon d'armes qui tente de le ramener à son devoir. Quand Marius lui avoue ne plus pouvoir combattre paralysé par son amour, Maxime réagit violemment au vers 109-110 :

Ah, Seigneur, pensez-vous que ce soit un moyen,
De meriter un jour, un cœur comme le sien ?

La même opposition se retrouve dans les propos de Marius lorsqu'à la scène 2 de l'acte II, il affirme à Cécilie :

Oüy, Madame, pour vous je renonce à ma gloire,

Je renonce à l'espoir d'une illustre victoire (vers 259-260).

et un peu plus tard, il annonce qu'il part combattre son père. Il oscille entre deux attitudes. La seconde risque de le mettre dans la situation de Rodrigue, ou de Rosiléon (*L'Astrée*), et de lui faire perdre Cécilie, risque d'ailleurs souligné par celle-ci à la fin de la scène 3 de l'acte I (et au début de l'acte II) :

Peut-estre il fait perir mon pere ou mon Amant (vers 378).

S'il choisit la deuxième attitude, il évite pourtant la situation de Rodrigue en épargnant son rival seulement parce que celui-ci est le père de son amante. Dans ces deux attitudes, Marius est prêt à tout sacrifier : son pouvoir de consul, sa victoire. Il va jusqu'à négliger sa sécurité en attaquant Sylla, qui l'assiège avec des forces supérieures en nombre. C'est ici un parfait comportement de héros galant semblable à celui de Pyrrhus prêt à se démunir de sa garde pour protéger le fils d'Andromaque. Comme Pyrrhus aussi il se dit captif de sa prisonnière. Boyer crée un personnage aveuglé par la passion, au point de n'avoir plus de pouvoir consulaire ou militaire, qui combat mais seulement pour obtenir satisfaction de son amour, pour qui le choix est entre vivre pour Cécilie ou mourir (vers 1526).

Face à ce personnage galant, Pompée et Cécilie, s'ils reconnaissent aimer ne se laissent pas dominer par cette passion. Certes Pompée avoue une certaine faiblesse, au vers 1058 :

J'en ay presque oublié Rome et la gloire mesme.

Toute la différence entre Marius et Pompée est justement dans ce « presque ». Pompée n'oublie pas où est sa gloire. Et son amour loin de paralyser son bras, l'a armé :

J'ay vaincu l'ennemy, sans qui Rome aux abois
Alloit perdre en un jour le fruit de tant d'exploits,
Et mesme j'ay vaincu, pardon chere patrie,
Peut-estre seulement pour gagner Cecilie (vers 1039-1042).

C'est un parfait galant héroïque, accomplissant un acte de bravoure. Le héros ne se laisse pas dominer par son amour, car « il n'y a pas d'âme si faible qu'elle ne puisse étant bien conduite acquérir un pouvoir absolu sur ses passions » (Descartes, *Passions de l'âme*, article 152). La volonté peut tout, le héros règle ses sentiments par la force de sa volonté. Pompée est proche des héros cornéliens tendant vers une passion plus grande que l'amour : la gloire. La gloire, ce serait d'être en accord avec ce que l'on attend du héros : courage, honneur, refus du compromis. C'est en son nom que les

deux héros refusent la trahison et le parjure demandés par Sylla, et que Cécilie se révolte brisant la loi implicite de l'obéissance.

Deux types d'amoureux entourent Cécilie, le galant et le galant héroïque. Cécilie à la scène 3 de l'acte II décrit ses deux amants à ses confidentes. De Marius, elle souligne l'éloquence du regard et des propos. Les vers 311-312 sont significatifs :

Si Mars luy tient toujours ses palmes toutes prestes,
En amour, l'amour même a soin de ses conquestes

La proposition principale met l'accent sur l'amour, la valeur guerrière est en subordonnée, la domination de l'amour est ici soulignée par la syntaxe même. De Pompée, au contraire, Cécilie souligne les valeurs héroïques, en le comparant aux plus grands de Rome et elle insiste aussi sur son désintéret pour la galanterie :

Ne cherche point en luy l'amoureuse tendresse,
Que j'aime en Marius et qu'il nomme foiblesse (vers 335-336).

Puisque pour eux « le plaisir de la gloire est le plus grand de tous » (vers 354), il leur est naturel de sacrifier l'amour au nom de la gloire. Puisque pour Marius, l'amour est premier, il est logique qu'il recherche le bien de celle qu'il aime. Et tous trois renoncent à leur amour, mais avec des motivations différentes.

Le renoncement à la personne aimée

Le renoncement à la personne aimée est un thème récurrent dans la dramaturgie classique. À en croire Guichemerre¹⁸ :

On voit non seulement un amant renoncer à sa maîtresse ou une femme quitter l'homme dont elle est éprise mais même le galant s'effacer devant un rival ou l'amoureuse marier son amant à une autre femme.

Ces deux étapes se trouvent dans le *Jeune Marius* où l'enjeu du mariage est présent. À qui Cécilie sera-t-elle mariée ? C'est une tragédie matrimoniale où l'on voit une jeune fille renoncer à celui qu'elle aime, contrevenant à l'ordre paternel, au nom de l'honneur et du devoir et parvenir à convaincre son amant d'en faire autant. Et où voit Marius sacrifier son amour pour assurer le bonheur de Cécilie au point même de la confier *in fine* à son rival. Pourquoi ces renoncements ?

Au-delà même de l'honneur et du respect du traité, c'est à une dette de reconnaissance que Cécilie se réfère pour justifier son choix à Pompée comme à Sylla. Elle s'en justifie en disant à son père aux vers 1671-1672 :

18. R. GUICHEMERRE, « Le renoncement à la personne aimée en faveur d'un/une autre », dans *Pierre Corneille, Actes du colloque tenu à Rouen du 2 au 6 octobre 1984* [...], Paris, PUF, 1985, p. 581.

Cet amour genereux veut enfin malgré vous

Payer à Marius ce qu'il a fait pour nous

Les motivations de Pompée sont semblables ; bien de Rome, respect des valeurs romaines et des traités. Ces motivations sont en conformité avec le caractère tout cornélien de ces héros.

Marius quant à lui accepte par trois fois (Acte II, scène 2 et Acte V, scènes 2 et 10) de sacrifier son amour et de donner Cécilie à Pompée pour respecter les sentiments de Cécilie et assurer son bonheur :

S'il est vostre tyran, dois-je l'estre à mon tour ?

Et s'il est sans pitié, dois-je estre sans amour ? (vers 669-670).

Son dernier geste et ses derniers propos sont pour Cécilie qu'il confie à Pompée en leur souhaitant de vivre heureux (vers 1747-1750). Ce geste d'un mourant s'inscrit dans une longue tradition : on le retrouve dans *L'Astrée* lorsque Thersande mourant, ayant permis à Madonte de retrouver Damon souhaite :

O Madonte ! et ô Damon ! soyez contents, et vivez ensemble à longues années avec toutes sortes de repos et de bonheur (livre 12 de la 3^e partie¹⁹).

Quoique généreux et héroïques, les héros ne s'en aiment pas moins, leur décision est alors une source de souffrance. Malgré leur volonté, il laisse s'exprimer leur souffrance, comme le prouve par exemple cet échange entre Cécilie et Pompée aux vers 1149-1150 :

CECILIE.

Ah ! Seigneur, vous devez faire cesser ce trouble.

POMPEE.

Ah, plus je le combats, plus je sens qu'il redouble.

Dans tous les cas, les héros et l'héroïne sacrifient leur amour pour des valeurs supérieures, gloire et honneur en particulier. Avec la mort de celui qui figure le plus la galanterie et avec l'affirmation des valeurs héroïques, nous assistons à une victoire de la générosité, du devoir sur la passion. Cela nous confirme que cette tragédie est héroïque et sanglante mais admet la description de comportements galants appréciés par le public.

19. H. d'URFÉ, *L'Astrée (1607-1628)*, Paris, Gallimard, Folio, 1984, p. 282.

De la République à la Dictature

Lorsqu'on met sur la scène un simple intrigue d'amour entre des rois et qu'ils ne courent aucun péril ni de leur vie ni de leur État, je ne crois pas que bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'État [...] (Corneille, *Discours de l'utilité et des parties du poème dramatique*)²⁰.

Quoiqu'il n'y ait aucun roi, le problème du détenteur du pouvoir est posé, le consul Marius est en danger et avec lui les institutions de la République. Nous avons compris dans notre chapitre sur la construction de la tragédie que l'action principale est constituée par la mort de Marius après le siège de Préneste. L'antagonisme politique déjà important est encore renforcé par la prise du pouvoir dictatorial par Sylla. Cet « embellissement » étroitement lié à l'action principale y intègre l'enjeu de péril d'État, c'est-à-dire le risque de perte de l'État : la ruine des institutions de la République et la mort de leur garant et représentant. Ce péril d'État constitue le « grand intérêt d'État » que nous nous proposons d'étudier ici.

Rappel historique

Rappelons rapidement la situation de l'État. Rome en 82 avant J.-C. est en République, dirigée par deux consuls : Marius et Carbon. Depuis 88 environ, la République est secouée par une guerre civile qui opposa Sylla à Marius le Grand, puis à sa mort en 86, à son fils qui devient consul en 82, année pendant laquelle Sylla vainc ses armées à Sacriport. Marius se réfugie dans Préneste. La pièce s'ouvre donc en plein milieu d'une guerre civile avec un héros enfermé par les troupes d'un autre personnage. La pièce s'ouvre en République avec un pouvoir légitimement détenu et se ferme en dictature avec un pouvoir illégitime. Avant d'étudier les modalités de ce changement de régime, deux définitions : le consulat est une magistrature suprême permanente dans laquelle deux nouveaux consuls élus chaque année sont chargés des affaires publiques et des armées. La dictature est une magistrature exceptionnelle, délégation de pleins pouvoirs en cas de vacance du pouvoir consulaire, sur décision du Sénat et pendant un temps limité.

20. P. CORNEILLE, *op. cit.*, t. III, p. 124.

Le refus du consulat

La volonté de Sylla de prendre le pouvoir s'accompagne d'un refus du pouvoir consulaire. Il refuse un pouvoir réparti entre deux hommes :

Je renonce à jamais au Consulat Romain
Qui divise ou confond le pouvoir souverain.
Deux chefs associez tous deux cessent de l'estre,
Et l'un et l'autre enfin n'est ny Sujet ny Maistre (vers 953-956).

Sylla stigmatise ici ce qu'il juge être la faiblesse du régime : deux chefs. La meilleure solution est alors selon lui de concentrer les pouvoirs dans les mains d'un seul. Un pouvoir partagé est mauvais car les prises de décision sont subordonnées au choix de l'autre consul. Le refus du consulat s'appuie ici sur le refus du partage du pouvoir qui limite les décisions. Sous le couvert d'une conception monarchique s'exprime déjà la *libido dominandi* qui caractérise Sylla dans ses actes. Le pouvoir consulaire est inefficace. C'est la même efficacité que Cinna met en cause, mais pour des raisons différentes :

Ces petits souverains qu'il [le peuple] fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit (*Cinna*, Acte II, scène 1, vers 513-516).

Supprimer le principe du double pouvoir, constitutif de la République revient à détruire le régime lui-même. Mais cela n'est possible que si le régime est en difficulté. Or, depuis six ans que dure la guerre civile à laquelle les luttes permanentes contre les voisins italiens s'ajoutent, la République se dissout apportant ainsi par sa faiblesse la possibilité de sa destruction.

Les faiblesses du régime

Deux menaces pèsent sur la République : la menace extérieure des Samnites et la menace intérieure, la guerre civile.

Les voisins italiens samnites menés par Télésinus leur chef, accourent pour aider Marius. Ne pouvant atteindre Préneste, ils continuent leur route jusqu'à la Porte Colline. D'où cette information de Maxime :

[Télésinus]
Est aux portes de Rome, et par un grand secours
Aux fureurs de Sylla vient arracher vos jours (vers 13-14).

Représentant un danger pour Rome, quoiqu'à l'extérieur du huis clos, il participe indirectement à l'action. Libérer la capitale de son emprise et en même temps de celle des marianistes constitue la mission de Pompée, mission qui une fois accomplie devient un bouleversement de l'action (acte III). Pour Marius et malgré son refus, Télésinus venant à son aide peut devenir un allié potentiel dans une guerre fratricide, d'où ce reproche de Cécilie aux vers 141-142 :

Un Romain, un Consul appelle l'Etranger,
Et met Rome en péril afin de se vanger ?

C'est cette guerre civile entre marianistes et syllaniens qui porte le coup fatal au régime : luttes intestines qui dépassent l'affrontement du Jeune Marius et de Sylla. Marius se présente comme le successeur de son père au consulat comme à la tête des armées :

Et de mon pere mort devenu successeur,
Pour vanger mon amour, j'imité sa fureur.
Sylla revient d'Asie enflé d'heur et de gloire,
Tout mon party s'ébranle au bruit de sa victoire (vers 61-64).

Quant à Sylla, c'est bien au père que va sa haine au travers du fils :

Je pouvois écouter cette haine invincible
Qui rend avec mon sang le vostre incompatible (vers 1309-1310)

ou encore au vers 1313 : « haine hereditaire ».

Après six ans de luttes fratricides, les institutions ont pu se maintenir mais non l'esprit et les valeurs. Avant même sa disparition, le consul a déjà perdu tout pouvoir. Non content d'affirmer sa suprématie militaire, Sylla donne des ordres à Marius, a envoyé Pompée à Rome... tandis que Marius ne prend aucune décision au nom de son pouvoir. Le consul est dépossédé d'une partie de son pouvoir, quant aux acteurs politiques de la République, le Sénat et le deuxième consul ; ils sont totalement absents. Les structures du régime sont perverties, sa destruction se concrétise par la mort de l'un et la dictature de l'autre.

Prendre le pouvoir...

Historiquement, la mort du consul a laissé le pouvoir vacant, se pose alors le problème de sa succession et de la légitimité de son successeur. F. Hinard²¹ raconte que constatant cette vacance du pouvoir, Sylla propose au Sénat d'instituer une dictature. Le Sénat lui accorde les pleins pouvoirs. Plutarque indique juste : « Il se

21. F. HINARD, Sylla, Paris, Fayard, 1985, p. 223-226.

déclara dictateur » dans la *Vie de Sylla* (LXVIII). Le Sénat intervenant ou pas, la dictature intervient toujours comme consécutive à la mort du consul.

Or, à la lecture du *Jeune Marius*, une constatation s'impose : point besoin de Sénat, point besoin d'attendre la vacance du pouvoir. Marius est toujours présent quand Sylla organise son pouvoir. Il affirme à plusieurs reprises sa volonté, avec un *crescendo*. Il le dit d'abord à Pison :

Je veux, (et ce dessein possède tout mon cœur)
Rétablir hautement le nom de Dictateur (vers 949-950),

puis à Pompée au vers 1008 :

Je m'en vay prendre au Camp le nom de Dictateur.

Cela devient un coup d'État. Cette déclaration ne serait qu'une menace sans effet si elle n'était appuyée par des actes et des décisions précises. Car il ne suffit pas de déclarer prendre le pouvoir pour le détenir. S'organise alors la montée vers la dictature.

Tout d'abord, en s'efforçant que ce titre vienne couronner un état de fait que Pompée ne peut qu'admettre, au vers 1010 :

Non, puisque vous avez tout le pouvoir qu'il donne.

Seul le consul pourrait contester ce pouvoir mais Marius lui-même ne peut que constater :

Qu'ayant sceu parvenir jusqu'à la Dictature,
Tes sermens violez, et mon espoir trompé
Seroient le digne essay d'un pouvoir usurpé (vers 1294-1296).

La reconnaissance de ce fait est marquée dans la récurrence du terme : « tyran » qui intervient 7 fois à propos de Sylla (sur 10 fois) dans la tragédie. Le tyran en français d'après les définitions données par Furetière dans son *Dictionnaire* est « celui qui use de violence et de cruauté » mais aussi « celui qui s'est emparé par la violence de la puissance souveraine ». Or, dans les premières scènes, le terme est employé au premier sens signifiant déjà la cruauté comme trait de caractère de Sylla. Il prend peu à peu le second sens au fur et à mesure de ses déclarations. Son utilisation dès le vers 34 est significative, c'est une des premières caractérisations du personnage et déjà la cruauté et la volonté de pouvoir sont suggérées. Les lecteurs ne peuvent être surpris devant le comportement de ce personnage qualifié de tyran à plusieurs reprises.

Sa légitimité s'appuie dans un premier temps sur un fait accompli auquel s'ajoute l'usurpation du pouvoir et le parjure. Les « sermens violez » participent de cette prise de pouvoir. Sylla change sur le mariage de sa fille et bien au-delà sur les termes d'un

traité qui scellait la paix. La violation de la promesse est déjà un acte de tyran, personnage sans parole et qui en change selon ses intérêts propres. La violation du serment est un acte réprouvé par les dieux. Non seulement Sylla cherche sa légitimité dans la puissance et la violence des déclarations et des armes mais il ne craint pas non plus de se montrer sacrilège et même blasphémateur, affirmant que Jupiter est bien trop occupé pour se préoccuper des parjures :

Et ce Dieu que l'on fait le vengeur du serment

Absout l'ambitieux aussi bien que l'Amant (vers 921-922).

Sylla utilise tous les moyens possibles. Pour que l'état de fait soit irréfutable, il ne faut pas laisser le temps de la réaction, dès la scène 4 de l'acte III, c'est-à-dire une scène après la victoire de Pompée, Sylla annonce à Pison sa décision de rétablir la dictature et, une scène plus tard, il l'annonce à Pompée. Il a suffi de moins d'un acte depuis son entrée en scène. C'est donc immédiatement que la décision de changer de régime est prise. Il utilise l'usurpation du pouvoir, la trahison, le parjure et la dissimulation. Or souligne Machiavel²² « tuer ses concitoyens, trahir ses amis, n'avoir point de foi, de pitié, de religion » permet de parvenir et de se maintenir au pouvoir. La monarchie est ici comprise au sens étymologique de pouvoir personnel d'un seul. Faut-il y voir une influence de Machiavel ? Peut-être mais n'oublions pas que si les thèmes ont été repris dans les tragédies du siècle, ce n'est jamais ouvertement car la monarchie décrite par Machiavel ne peut être considérée dans la France monarchique du XVII^e siècle que comme une tyrannie.

À tout cela s'ajoute en plus la lâcheté de Sylla qui ordonne à sa fille de trahir Marius en refusant son hymen et qui insiste par exemple au vers 840 :

Epargne-moy l'affront de paroistre infidelle.

Malgré la différence des circonstances, nous retrouvons la même méthode dans *Britannicus* où Néron demande à Junie au vers 671 (Acte II, scène 3) :

De son bannissement prenez sur vous l'offense.

Il s'agit pour les deux tyrans d'éviter de paraître criminel pour ne pas risquer de réactions de la part du héros (Sylla vient d'être vaincu par Marius), et pour décharger leur responsabilité sur une jeune fille sur laquelle ils ont autorité comme père pour Sylla et comme « geôlier » pour Néron. L'un comme l'autre sont tyranniques dans

22. N. MACHIAVEL, *Le Prince*, Paris, Livre de poche, 1962, ch. 8, « Ceux qui sont parvenus par des crimes à la monarchie », p. 63.

leurs propos avant de l'être en provoquant la mort du héros, et ces ordres annoncent implicitement celle-ci.

Enfin derniers traits de caractère nécessaire pour s'imposer dictateur : la cruauté et une passion du pouvoir supérieure à n'importe quelle autre, une *libido dominandi* démesurée. Cruel, Sylla l'est lorsqu'il n'hésite pas à condamner l'un des deux héros et à laisser le choix à sa fille. La situation dans laquelle est placée Cécilie rejoint celle de Pulchérie dans *Héraclius*. Phocas tyran usurpateur du trône d'Orient ne sachant pas qui entre Héraclius et Martian est son fils et qui est le fils de l'empereur Maurice assassiné demande à Pulchérie, fille de ce même empereur :

Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure ;
Autrement si leur sort demeure encore douteux,
Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux (Acte V scène 4).

Pulchérie se trouve confrontée à un choix cruel : l'inceste ou l'entrée dans la famille du meurtrier de son père ou la mort de ses deux amants. Le pouvoir du tyran se manifeste par le droit de vie et de mort qu'ils peuvent et veulent exercer sur les héros. Sylla menace la vie des deux héros reconnaissant que :

Mon nouveau rang demande un nouveau sacrifice ;
Il faut que l'un me serve et que l'autre perisse,
De l'un je veux l'hymen, et de l'autre la mort (vers 1177-1179).

Quant à la *libido dominandi*, elle va de pair avec un incommensurable orgueil, une démesure dans les propos et une très grande ambition. Son orgueil et son ambition se montrent dans certains propos comme lorsqu'il ordonne à sa fille aux vers 864-865 :

[...] n'aime, ne hay, n'espere,
Qu'autant qu'à ma grandeur il sera nécessaire

et il n'accepte ni que Marius s'élève au-dessus de lui par son geste généreux ni que Pompée par sa victoire ait acquis une force et une aura militaires importantes. Ainsi le pouvoir est pris par la force des ordres et des tromperies. La dictature une fois établie, il lui faut en garantir la longévité et la stabilité et s'y maintenir.

... Et s'y maintenir

Il y a deux moyens de garder le pouvoir : par un acte de clémence comme Auguste dans *Cinna*, ou par la contagion des crimes dans la tyrannie comme Néron dans *Britannicus*. La prise de pouvoir de Sylla rejoint la seconde méthode, et pour se maintenir à ce pouvoir, il n'hésite pas à poursuivre dans sa cruauté. Car comme le constatait Sénèque dans le *De Clementia* (III, 11, 2) :

Parmi tous les inconvénients de la cruauté, le pire de tous, dirai-je, est qu'il faut persévérer et que tout retour à des pratiques meilleures est impossible, c'est par le crime qu'il faut soutenir le crime.

Ainsi il n'est pas étonnant que Sylla soit entraîné dans toujours plus de crimes.

Difficile de ne pas trouver ceci dans les vers 1773-1774 :

Cependant pour combler ses remors et ses crimes

Il cherche à s'immoler mille et mille victimes.

Le récit que Pompée horrifié retrace de la fureur sanguinaire de Sylla insiste sur la contagion du crime. Sylla se livre à des meurtres dans la ville de Préneste, la dernière scène nous indique ensuite que Sylla est prêt à partir pour Rome. Il commence par menacer de mort les deux héros puis une ville entière et enfin la ville principale : Rome, la capitale et le symbole de l'État dans son ensemble. Dans ses propos, Pompée associe les crimes et la conscience que Sylla en a : ses remords. Il échappe à ses remords par toujours plus de sang. Et le sang appelle le sang.

De même Agrippine accusera Néron :

Tes remords te suivront comme autant de furies ;

Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;

Ta fureur s'irritant soi-même dans son cours,

D'un sang toujours nouveau marquera tous les jours (*Britannicus*, Acte V, scène 6, v. 1683-1686),

et Burrhus le fait remarquer lui aussi au vers 1344 (Acte IV, scène 3) :

Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime.

Le coup d'État de Sylla lui permet de partir pour Rome à la dernière scène avec le titre et le pouvoir de dictateur. Il s'est imposé par la violence des sentiments et de ses ordres. Quoique ce pouvoir soit un fait extérieur à la conclusion du siège de Préneste, la mort du consul est ici liée à la soif de pouvoir de Sylla. Cela en fait une tragédie politique.

Le texte de la présente édition

Il n'existe qu'une seule édition du *Jeune Marius*, exécutée en 1670 par Gabriel QUINET. [B.N. Y.f. 6545], format in 12°.

LE JEUNE MARIUS. / TRAGÉDIE. / Par Monsieur Claude BOYER. / (vignette)
/ A PARIS, / Chez GABRIEL QUINET, dans la / Galerie des Prisonniers, à l'Ange
Gabriel. / M. DC. LXX. / AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Deux exemplaires de la même édition sont aussi disponibles à la bibliothèque de l' Arsenal (la première est une édition collective), [80 BL 12920,3] et [RF 5644].

Pour l'établissement du texte, nous avons suivi la leçon de cette unique édition. Néanmoins, nous avons effectué quelques rectifications pour une meilleure lecture du texte.

– Nous avons distingué *i* et *u* voyelles de *j* et *v* consonnes, conformément à l'usage moderne.

– Nous avons décomposé les voyelles nasales surmontées d'un tilde en voyelle + consonne.

– Nous avons décomposé la ligature & en « et ».

– Nous avons ajouté au vers 1592 l'accent diacritique de « où » relatif pour le distinguer de la conjonction.

– Nous avons respecté la ponctuation d'origine, sauf lorsqu'elle nous paraissait erronée (cf. liste des rectifications). La présence de signes de ponctuation faible (virgules, souvent à l'hémistiche..) dans les textes de théâtre répondait à des besoins rythmiques plus que syntaxiques dus à la déclamation sur scène.

– Nous avons rajouté des traits d'union lorsqu'il manquait dans des phrases interrogatives, ou dans certains mots comme « peut-estre ». Nous signalons entre autres les vers 180, 430, 859, 913, 1028, 1066, 1147, 1329.

– Nous avons corrigé quelques erreurs manifestes. (cf. liste des rectifications ci-dessous).

Cette tragédie est entièrement en alexandrins. Cependant les vers 955, 1558 et 1600 ne possèdent que onze syllabes, nous avons corrigé afin de rétablir le rythme métrique, nous renvoyons à leurs notes respectives.

Liste des rectifications

VERS 49 *la* / 80 *fier* / 263 *Preneſte* : / 350 *un* / 441 *denoit* / 509 *jout* / 571 *cœut* / 593
OÛy / 728 *demande* / 730 *t'a* / 887 *qu'à* / 892 *Rome.* / 957 *vient* / 1040 *exploits;* / 1043
main; / 1108 *donnne* / 1161 *denoit* / 1190 *zélé* / 1226 *au choix* / 1227 *screet* / 1239 *devez* /
1272 *ma* / 1281 *sans* / 1297 *moy* / 1304 *innnocemment* / 1320 *secourit* / 1468 *pouvez* /
1497 *veur* / 1535 *une* / 1556 *contenr* / entre 1557-1558 *SABINE* / 1557 *Marcelle* / 1564
Seigneur. / 1618 *que* / 1725 *Qu'est-ce.* / 1728 *comme,* /

LE
JEUNE MARIUS.

TRAGEDIE.

Par Monsieur Claude BOYER.



A PARIS,

Chez GABRIEL QUINET, au Palais, dans la

Gallerie des Prisonniers, à l'Ange Gabriel.

M. DC. LXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A

MONSEIGNEUR

COLBERT.

MINISTRE ET SECRETAIRE

D'ESTAT²³.

Monseigneur,

Quelque impatience que j'eusse de vous donner des marques publiques de ma reconnoissance au nom de toutes les Muses en general, et de la mienne en particulier, quoy que j'en fusse sollicité par la bonne *fortune de quelqu'une de mes Pieces qui ont precedé celle-cy, j'ay senty mon devoir arresté par une juste defiance et par une crainte respectueuse. Mais enfin ne pouvant plus diferer de satisfaire à ma gratitude, j'ay ramassé toutes mes forces avant que d'entreprendre l'ouvrage que je vous destinois, j'ay pris la Scene la plus magnifique, j'ay choisi un des Heros de l'ancienne Rome, et pour vous le rendre plus agreable, j'ay tâché de le représenter avec quelques-uns de ces traits, que nous admirons dans vostre incomparable Heros, Je parle de nostre grand Roy²⁴, qui rassemble en luy seul tout ce que l'Histoire a de plus incroyable et de plus merveilleux. Plein d'une si haute idée, et soustenu par la dignité de mon sujet, je vous ay consacré mon travail avant que de le commencer ; J'ay envisagé toute la gloire que je pouvois attendre de vostre approbation ; J'ay invoqué avec plus de ferveur que jamais le Dieu qui nous inspire, et je me suis dit sans cesse, qu'ayant esté choisi pour estre un des sujets des

23. COLBERT (Jean-Baptiste) 1619-1683 Il fut ministre de Louis XIV dès 1661 aux Finances, à l'économie nationale, aux bâtiments royaux, aux travaux publics. Il fut contrôleur général des Finances en 1665 puis secrétaire d'État à la Marine et à la Maison du Roi (deux des quatre secrétariats d'État existants) en 1669. Il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort.

24. Louis XIV 1638-1715.

gratifications du Roy²⁵, je devois soustenir , ou plutôt justifier un choix si honorable. C'est avec ce grand secours, MONSEIGNEUR, que j'ay travaillé assez heureusement : quoy que la *fortune et la cabale se meslent aujourd'huy de faire le bon et le mauvais destin des ouvrages du Theatre²⁶, celui que je vous ay consacré n'a pas succombé sous leur injustice. Ce n'est que vous, MONSEIGNEUR, que j'ay lieu d'apprehender, quand je l'expose à vos yeux : je sçay que rien n'échape à la penetration de vostre esprit, et que vous possédez le precieux talent de juger finement de toutes choses : Je sçay que c'est de cette idée generale, que vous avez du beau et du parfait que se répandent sans cesse de nouvelles beautez et de nouvelles lumieres sur tous les Arts et sur toutes les Sciences²⁷ : C'est de là que vient ce grand amour que vous avez pour elles, ces soins continuels et cette magnifique protection, dont vous honorez l'empire des belles Lettres, au milieu de ces grandes occupations que vous donnez avec une application étonnante et sans exemple à la premiere Monarchie de la terre. Que j'aurois de choses à dire, MONSEIGNEUR, sur un si vaste sujet, et qu'il seroit doux à une ame reconnoissante comme la mienne de s'abandonner à la louange de son bienfaicteur ! Mais je sçay trop quelle est la delicatesse de vostre modestie, et avec quelle discretion il faut manier toutes les matieres qui regardent vostre gloire. Agréez au moins, MONSEIGNEUR, que je laisse échaper devant vous une louange qui est dans la bouche de tout le monde.

*Permettez que j'apprenne à la posterité,
Que vous avez executé
Des choses qu'avant vous on avoit regardées
Comme les vains projets d'un zele mal fondé,
et dont tous ceux qui vous ont precedé,
Eurent à peine les idées.*

Je n'entreray point dans le détail et dans la preuve de toutes ces merveilles, le témoignage que le Roy en rend tous les jours par sa propre bouche, vaut mieux que tous nos eloges ; ces glorieuses veritez sont assez confirmées par les solides

25. Les gratifications financières que Boyer recevait depuis 1663 venaient juste de reprendre après quelques mois d'interruption. Voir biographie p. 3-4.

26. Allusion aux critiques qui accompagnent toutes pièces. Voir biographie p. 6.

27. En 1663 Colbert fonda l'Académie des Inscriptions et en 1666 celle des Sciences, il est souvent considéré comme un mécène des arts, il décidait des gratifications royales.

marques que sa Majesté vous donne continuellement de son estime, et par les nouvelles dignitez dont il recompense vos travaux. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres-humble, tres-obeysant
et tres obligé serviteur,

BOYER.

Acteurs.

MARIUS.

Consul Romain, fils de C. Marius²⁸.

SYLLA.

General de l'armée Romaine²⁹.

POMPEE.

Lieutenant de Sylla³⁰.

CECILIE.

Fille de Sylla³¹.

PISON.

Amy de Sylla.

MAXIME.

Amy de Marius.

MARCELLE.

Confidentes de Cecilie.

SABINE.

OCTAVE.

La Scene est à Preneste³², dans le Palais de Marius.

28. Selon Appien, Marius est son neveu (ch. 10, §. 87), selon Plutarque, (Vie de Marius, LXXXIX) ; Tite Live, (Abrégé du Livre 86) et même Appien, ch. 7, §. 60-62), c'est bien son fils. Caius Marius père (157-86) élu par le parti populaire, fut sept fois consul romain de 107 à 86, il consolida l'État par de nouvelles institutions, entreprit la réforme du recrutement de l'armée qui devint ouverte à tous, participa à la guerre contre Jugurtha (112-105), à la guerre sociale (voir note 18) contre les Cimbres et les Samnites, à la guerre civile qui l'opposa à Sylla de 88 à 86 dans une lutte pour le pouvoir consulaire. Marius fils est consul depuis 88 ou 82 selon les historiens.

29. (138-78) D'abord légat de Marius, combattant à ses côtés contre Jugurtha (qui lui fut livré en 105), et dans la guerre sociale, il s'opposa ensuite à lui, puis à son fils, dans la guerre civile. Consul en 88, il prit le titre de dictateur en 82, et quitta le pouvoir en 79.

30. (106-48) Fils de Cnaeus Pompeius Strabo (général) et de Lucilia (descendante d'une famille de sénateurs) il fut surnommé plus tard Pompée le Grand. Allié de Sylla contre Marius, il devint consul après la mort de celui-ci en 78, il fut vainqueur, entre autres, de Mithridate, participa au premier triumvir avec César et Cassius en 61, fut consul unique en 52, avant de s'opposer en une guerre civile à César. il mourut en Égypte, où il s'était réfugié après sa défaite à Pharsale en 48.

31. Cécilie n'existe pas, mais sous ce nom transparait Æmilia, fille de Metella et de Emilius Scaurus Glabrio. Metella était alors la femme de Sylla (la cinquième) et se prénomait Cæcilia. Sur ce point, voir aussi Plutarque, (Vie de Sylla, XIV).

32. Préneste : Ville d'Italie, actuel Palestrina, au sud-est de Rome, à proximité de la Via Latina, lieu historique d'une bataille entre Marius le Jeune et Sylla et de la mort de Marius. Marius, tenant la ville, y avait transféré le trésor de l'État et en avait renforcé les fortifications naturelles.

SCENE PREMIERE.

MARIUS. MAXIME.

MARIUS.

Quel zele, quel *bon-heur t'a conduit en ces lieux,
Et t'a fait traverser un Camp victorieux ?
Enfermé dans Preneste, où Sylla nous assiege³³...

MAXIME. [2]

De nos troubles, Seigneur, c'est le seul privilege,
Qu'un seul peuple formant deux partis differens³⁴, 5
Parmy nos ennemis nous trouvons des *parens.
J'ay penetré le Camp par leur intelligence³⁵,
Pressé de vous donner un avis d'importance,
Et de faire à vous-mesme un fidele rapport,
Et de l'estat de Rome et de tout vostre sort³⁶. 10
Telesinus³⁷, Seigneur, ce grand Chef des Samnites³⁸,
Dont Sylla sceut jadis resserrer les limites³⁹,
Est aux portes de Rome, et par un grand secours
Aux fureurs de Sylla vient arracher vos jours,
Et menaçant les siens d'un destin plus funeste 15
Le forcer de lever le siege de Preneste⁴⁰.

33. En 82 avant J.-C., un combat opposa Marius et Sylla et se conclut par le siège de Préneste, Marius vaincu fuit vers Préneste. Appien en rappelle les détails : « Ses hommes, écrasés, se sauvèrent tous à Préneste, où Sylla les poursuivit en grande hâte. Les habitants de Préneste laissèrent entrer les premiers des fuyards qui se présentèrent ; mais, voyant arriver Sylla, ils fermèrent les portes et introduisirent Marius avec des cordes » (ch. 10, §. 87). Voir aussi Plutarque (*Vie de Sylla*, LX).

34. Nous sommes en pleine guerre civile.

35. Désigne une relation secrète entre des personnes de camps opposés (espionnage), encore employé au pluriel.

36. Rome étant tenue par les troupes de Marius et la guerre civile entre marianistes et syllaniens entraînant meurtres et proscriptions, cette guerre met en danger les institutions du régime. De plus, le sort de Marius en tant que consul est lié à celui de l'État qu'il dirige. Voir introduction p. 21 et p. 52 et suivantes.

37. Chef des Samnites, il fut un chef de la guerre sociale (voir notes 17 et 18).

38. Peuple sabellien d'Italie centrale. Après avoir été alliés à Rome, les Samnites au IV^e siècle avant J.-C. refusèrent la conquête romaine. Rome les soumit et les occupa après trois longues guerres.

39. Les Samnites et les Marses, peuples conquis d'Italie, se rebellèrent en 91 contre l'inégalité de plus en plus importante de leur situation vis à vis des citoyens romains. La guerre sociale qui s'ensuivit opposa Pompée, Marius le Grand, Sylla, Metellus pour Rome aux Marses dirigés par Silon et aux Samnites dirigés par Papius Mutilus et Télésinus (voir Velleius Paterculus, Livre II, ch. 16). En 89, la victoire de Sylla contre les Samnites mit fin à la guerre. Mais pendant dix ans, ce peuple entretenait des rébellions en Campanie et se joignit à Cinna et à Marius (voir Tite Live, *Abrégé du Livre 80*).

40. Appien signale que Télésinus partit vers Préneste pour délivrer Marius avec 70 000 hommes, mais bloqué à tous les défilés, malgré l'aide de l'armée de Carbon, l'autre consul, il marcha sur Rome (ch. 10, §.

MARIUS.

Je ne puis trop louer ton courage et ta foy.
Mais que viens-tu m'offrir et pour Rome et pour moy ?
Le fier Telesinus ce fameux Capitaine
Ce voisin⁴¹ trop jaloux de la grandeur Romaine, 20
Vient moins pour me servir dans cette occasion
Que pour servir sa haine et son ambition⁴².
Trop foible contre nous dans un temps plus tranquile
Il tasche à profiter de la guerre civile ;
Mais quand même il auroit de plus justes desseins, 25
Je deteste un secours qui peut nuire aux Romains⁴³.

MAXIME.

Cependant vous voyez que Sylla sacrifie
Aux soins de se vanger les soins de sa Patrie ;
Ce barbare vainqueur trouve un plaisir moins dous
A sauver son pays qu'à triompher de vous. 30
Il croit qu'en envoyant le seul Pompée à Rome⁴⁴,
Il la peut confier aux soins d'un si grand home, [3]
Imitez son exemple : en des perils si grans,
Nul secours n'est honteux pour vaincre les Tyrans⁴⁵.

MARIUS.

Le ciel m'eut-il permis de l'employer sans crime, 35
Ce secours quel qu'il soit injuste ou legitime,
Ay-je la liberté d'agir en ma faveur ?

90). Plutarque ajoute que Télésinus parvint à Rome en une nuit, s'arrêta à une demi-lieue de la Porte Colline et menaça grandement la Ville (*Vie de Sylla*, LXI).

41. Le Samnium est situé dans la région des Apennins entre le Latium à l'ouest et la Campanie au sud. Ses principales villes sont : Caudium (actuel Montesarchio) à 223 km de Rome et 48 de Naples, et Maleventum (actuel Benevento) à 241 km de Rome et 68 de Naples.

42. Leur ambition est de détruire Rome. Velleius Paterculus : « Télésinus volant de rang en rang à travers son armée et répétant que le dernier jour des Romains était arrivé, hurlait qu'il fallait détruire et raser la ville ». (Livre 2, XXVII, à propos de la bataille contre Sylla à la Porte Colline).

43. Historiquement, Marius accepta cette aide. Plusieurs historiens racontent qu'il se donna la mort en ayant à ses côtés le jeune frère de Télésinus. Par cette prise de position claire et non historique Marius n'est pas entaché d'alliance avec un adversaire de Rome.

44. Boyer indique ici la volonté de Sylla de rester à Préneste en envoyant Pompée défendre Rome contre Télésinus. Ce qui explique à la fois que le combat relaté à la scène 1 de l'acte II soit entre Sylla et Marius et que Pompée ne soit pas au camp (vers 447). En fait, d'après l'Histoire, Sylla ayant confié le siège de Préneste à Lucretius Ofella « accourut lui-même avec une nombreuse armée du côté de la Porte Colline » (Appien, ch. 10, §. 93 et §. 88).

45. Du sens antique de souverain absolu, il devient en français :

-« celui qui use de violence et de cruauté. »

-« celui qui s'est emparé par la violence de la puissance souveraine. » (Furetière)

Chacune des définitions s'appliquera à Sylla progressivement, révélant une évolution du personnage vers toujours plus de cruauté et de pouvoir usurpé.

Helas ! j'ay plus d'un maistre, et j'ay plus d'un vainqueur.

Fils du grand Marius, dont le sort trop contraire

Combla ses derniers jours d'horreur et de misere⁴⁶, 40

Plus malheureux encor dans ce triste sejour

J'éprouve à mesme temps la *fortune et l'amour.

MAXIME.

Quoy, Seigneur, quel amour dans un sort si funeste...,

MARIUS.

Cecilie est icy.

MAXIME.

Quoy, Seigneur, dans Preneste ?

MARIUS.

Oüy Maxime, et l'amour après tant de *hazards, 45

Acheve icy sur moy le triomphe de Mars.

MAXIME.

La fille de Sylla ?

MARIUS.

Cecilie, et ses charmes

Sont plus forts que son pere avec toutes ses armes.

Mais aprens quel destin l'a menée en ces lieux.

Je ne veux point icy retracer à tes yeux 50

Les troubles intestins, la sanglante *furie,

Dont mon Pere et Sylla déchiroient leur Patrie⁴⁷ ;

Il suffit de sçavoir tout ce qu'a mis d'horreur

Entre nos deux *maisons la jalouse fureur.

Sylla faisant la guerre, et craignant pour sa fille 55

La haine que mon pere avoit pour sa famille, [4]

Il l'envoye à Preneste en secret et sans bruit⁴⁸.

Tu sçais en quel estat ce coup m'avoit réduit.

46. Le Grand Marius mourut en 86 au cours de son septième consulat. Ce dernier laissa à tous les historiens un souvenir de cruauté aveugle : « sanglante et cruelle tyrannie » (Plutarque, *Vie de Marius*, LXXXIX). Il finit sa vie sous la menace de la guerre civile et de Sylla toujours dangereux, ce qui l'inquiéta suffisamment pour hâter sa fin : « Étant déjà extrêmement affligé, partie pour la crainte de l'avenir, et partie pour le fait et le comble de malheur présent, il lui fallut bien peu de rengagement pour le faire tomber en la maladie dont il mourut, qui fut une pleurésie. » (Plutarque, *Vie de Marius*, LXXXV).

47. Leur rivalité commença dès la guerre contre Jugurtha (112-105 avant J.-C.) et s'exacerba en un conflit politico-militaire jusqu'à la guerre civile, chacun luttant pour obtenir le pouvoir.

48. Ceci justifie la présence de Cécilie à Préneste et à la scène 1 de l'acte II l'acharnement de Sylla. Mais il n'y avait pas à Préneste de membres de la famille de Sylla.

Ne sachant en quels lieux on cachoit ce que j'aime,
 Je signale par tout mon desespoir extrême, 60
 Et de mon pere mort devenu succesneur⁴⁹,
 Pour vanger mon amour, j'imite sa fureur.
 Sylla revient d'Asie enflé d'*heur et de gloire⁵⁰ ;
 Tout mon *party s'ébranle au bruit de sa victoire.
 Je l'attaque⁵¹, il triomphe, et trahy des Romains⁵², 65
 Je me voy sur le point de tomber dans ses mains.
 Valere Gouverneur pour luy dans cette Ville,
 Gagné par mes presens me l'offre pour azile.
 Sylla me suit, m'assiege, et la soif de mon sang
 Luy fait negliger Rome, et sa gloire et son rang⁵³. 70
 Je me vois en estat de defendre Preneste,
 Ou de rendre sa prise à mon vainqueur funeste.
 Mais admire mon sort : plein d'un si doux espoir
 J'apprens que Cecilie estoit en mon pouvoir.
 Je reçois aussi-tost par les mains de Valere 75
 Ce precieux dépost, qu'il tenoit de son pere.
 Sylla m'a tout offert pour un tresor si cher.
 Mais rien à mon amour ne le peut arracher,
 Et pour te faire voir mon amour⁵⁴ toute entiere,
 Voy quel est l'ascendant d'une beauté si fiere. 80
 La voyant ma captive, à son premier aspect
 J'en prends un peu d'orgueil et tremble de respect,
 Ses fers m'enflent le cœur, et sa beauté me brave ;
 J'ay le pouvoir d'un maistre, et la peur d'un esclave ;
 Mais plus esclave encor que maistre en ce sejour 85
 Ce que je tiens du sort cede aux droits de l'amour⁵⁵.

49. À la mort de Marius père, Valerius Flaccus puis Carbon le remplacèrent. Ce n'est qu'en 82 que Marius le Jeune devint consul (*Velleius Paterculus*, Livre II, ch. XXVI, 1 ; Appien, ch. 10, §. 87). Cependant selon Plutarque : « Peu de jours après (la mort de Marius père) ils (les Romains) connurent, à leurs dépens, qu'ils avaient changé un vieux maître qui s'en allait de ce monde, à un jeune qui ne faisait que venir tant son fils, le jeune Marius, fit de cruautés [...] » (*Vie de Marius*, LXXXIX).

50. En 82-83 Sylla quitta l'Asie en passant par la Grèce et débarqua à Brindes. Et la gloire est grande : mars 86, prise d'Athènes, 86, victoire de Chéronée et 85, victoire d'Orchomène contre les troupes de Mithridate roi du Pont, 84, paix de Dardanos.

51. « Voici arriver Marius à cheval, marchant bravement devant sa troupe [...] » (Plutarque, *Vie de Sylla*, LX).

52. La défection de certaines de ses troupes « marqua immédiatement le début de sa défaite »

53. Voir la fin de la note 23. Marius « noircit » ici son adversaire.

54. Peut être féminin même au singulier au XVII^e siècle.

MAXIME.

Quoy qu'il en soit enfin, c'est vostre prisonniere ;
C'est le plus cher tresor de Rome et de son pere, [5]
Et ce bien, qu'en vos mains la *fortune a remis,
Balance le pouvoir de tous vos ennemis. 90

MARIUS.

Maxime, connois mieux les droits d'une *Maistresse
Et ce que dans un cœur l'amour met de foiblesse,
Ou si l'amour n'a rien qui te puisse charmer,
N'en juge que par moy, qui suis né pour aimer.
Sçache que sous le joug de ma belle captive, 95
Je sens mon cœur sans force, et ma valeur oisive,
Et que pour rendre encor mon devoir plus confus
Je connois ma foiblesse et je n'en rougis plus.
Sçache enfin que je donne au seul soin de luy plaire
Tous les soins que je dois à combattre son pere : 100
Depuis qu'elle est icy, pour servir ma valeur,
Je ne retrouve plus ny mon bras ny mon cœur,
Et toujourns possédé de mon amour extrême
je ne sçay rien qu'aimer auprès de ce que j'aime.

MAXIME.

Le fils de Marius sept fois Consul Romain, 105
Luy déjà successeur de ce rang souverain⁵⁶,
Luy le fils d'un Heros plus grand que Rome mesme
Ne sçait qu'aimer auprès de la beauté qu'il aime !
Ah, Seigneur, pensez-vous que ce soit un moyen,
De meriter un jour, un cœur comme le sien ? 110
Sauvez vostre vertu de l'indigne foiblesse,
Qui la tient abbatuë aux pieds d'une *Maistresse.
Allez forcer Sylla de suivre vostre choix ;
Faites parler pour vous cent glorieux exploits ;
Prenez sans plus tarder un temps si favorable, 115

55. Constitution de Marius en personnage galant et amoureux, lui à qui aucun historien ne prête de relation amoureuse. L'intrusion de l'enjeu amoureux indispensable au XVII^e siècle se fait ici sur une invention, enjeu dont le rôle est primordial dans l'intrigue. Remarquer ici la série d'antithèses galantes. Voir introduction p. 41.

56. Voir notes 6, 25, 29.

Lorsque Telesinus se rend si redoutable,
Que Sylla mesme en tremble et demeure incertain,
S'il doit poursuivre encore ou quitter son dessein ;
Songez, que le Tyran qui voit Rome allarmée,
Le voulant secourir, affoiblit son armée, 120 [6]
Met la peur dans le Camp, et le met en estat
De prevenir l'assaut, et tenter un combat.
En entrant dans Preneste, et semant avec joye
Le bruit du grand secours que le Ciel vous envoie,
J'ay veu sur tous les fronts briller un noble espoir, 125
Et chacun resolu de faire son devoir.
Prenez l'occasion, qu'une prompte victoire
Vous rende vostre rang, et Rome, et vostre gloire.

MARIUS.

Maxime, tes conseils dissipent mon erreur ;
La vertu seule a droit de gagner un grand cœur, 130
Et s'il faut qu'à l'amour le mien se sacrifie,
Aymons, mais d'un amour digne de Cecilie :
Allons à nos Soldats inspirer ce beau feu.
Mais je voy Cecilie, attend encor un peu ;
Je ne puis sans son ordre, à moins de luy déplaire, 135
Former quelque entreprise, et combatre son pere.

SCENE II.

MARIUS. CECILIE. MAXIME. SABINE.

CECILIE.

Ce qu'annonce Maxime est une vérité
Seigneur, advoüez-vous ce secours tant vanté,
Que contre Rome mesme un traistre vous envoie ?
En avez-vous reçu la nouvelle avec joye ? 140
Un Romain, un Consul appelle l'Etranger,
Et met Rome en peril afin de se vanger ?
Le Samnite est tout prest d'en faire sa conquete...

MARIUS.

Ostez, Madame, ostez l'obstacle qui m'arreste ; [7]
Que Sylla se retire, et ne retienne pas 145
Dans ces murs assiegez tant de vaillans Soldats,
Et vous verrez alors, si ma propre vengeance
M'a fait de nos voisins mandier l'assistance.
C'est me traiter, Madame, avec trop de rigueur :
Ce reproche cruel acheve mon malheur, 150
Et c'est trop d'accuser un *Amant miserable
D'estre envers Rome et vous infidele et coupable.
N'accusez que Sylla ; loin de la secourir,
Il met toute sa gloire à me faire perir :
Il se fait plus d'honneur de la perte d'un homme, 155
Un soin plus important que du salut de Rome,
Et me croit plus funeste à mon pays natal,
Que la fureur du Cimbre⁵⁷, et celle d'Hannibal⁵⁸.
Pardonnez si forcé d'accuser vostre pere...

CECILIE.

Non, quoy que de mon sang la gloire me soit chere, 160
Je ne puis excuser cet étrange *courroux,
Qui de tant d'ennemis ne veut perdre que vous.

57. Peuple germanique établi dans la Chéronèse cimbrique, c'est-à-dire l'actuelle presqu'île de Jutland (Danemark), qui, dès 120, partit avec les Teutons (peuple germanique ou celte) vers la Gaule et l'Espagne. De la défaite romaine de Noreia (Neumark) en Norique (région d'Europe centrale au sud du Danube) en 113, à la victoire du Grand Marius à Vercueil en 101, les Cimbres restèrent un danger pour Rome.

58. Chef carthaginois, combattant de la seconde guerre punique, ennemi juré de Rome. Victorieux de 218 à 202, il est vaincu à Zama en 202 et contraint au suicide en 183.

Mais puisque ma prison fait toute sa colere,
Ostez ce grand pretexte à la fureur d'un pere.

MARIUS.

Dure, dure à jamais la guerre et son *courroux⁵⁹, 165
Si cette paix me couste et mon amour et vous.

CECILIE.

Advoüez donc, Seigneur, qu'en faveur de sa race
La fureur de Sylla merite quelque grace,
Quand pour me delivrer il se croit tout permis,
Et semble pour vous perdre exposer son pays. 170

Il croit que des Romains la grande destinée
S'il la neglige un jour, n'est pas abandonnée :
Que Rome en elle mesme ayant assez d'appuy, [8]
Pour vaincre ses voisins n'a pas besoin de luy,
Et qu'il doit, en forçant Preneste vostre azile, 175
En faire le tombeau de la guerre civile.

Peut-estre qu'il se flate, et que Rome aux abois
Malgré ce grand espoir vous presse par ma vois.
Ecoutez-la, Seigneur.

MARIUS.

Je l'écoute, Madame ;

Mais m'écouteriez-vous en faveur de ma *flâme ? 180
Si je livre à Sylla Preneste et nos Soldats,
Si mon cœur se trahit, ne le trahissez pas.

Rome appelle Sylla, je suis prest à le suivre ;
Mais sans vous je ne veux ny la servir ny vivre.
Peut estre en luy cedant ce peu que j'ay d'espoir, 185
Je me sers, je sers Rome et je fais mon devoir ;
Mais las⁶⁰ si je vous perds apres l'avoir servie,
Qu'ay-je affaire sans vous de Rome et de la vie ?

CECILIE.

On ne peut trop payer ce que vous luy cedez :

59. Voir *La Thébaïde* de Racine , édition de 1662, à la scène 3 de l'acte I, vers 87-90 : « Dure-t-elle à jamais cette cruelle Guerre / Dont le flambeau fatal désole cette terre. / Prolongez nos malheurs, augmentez-les toujours, Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours. »

60. Interjection issue de l'ancien adjectif signifiant « malheureux ». Voir le sens actuel de « hélas », son composé (voir aussi vers 623).

Mais vous puis-je donner ce que vous demandez ? 190
Ne suis-je pas toujours au pouvoir de mon pere ?

MARIUS.

Helas ! ne craignez pas qu'un espoir temeraire
Sur le pouvoir d'un pere attente injustement,
Je sçay trop ce qu'il doit à son ressentiment ;
Fils de son ennemy, j'ay tort d'aimer sa fille⁶¹ ; 195
Tout mon sang fut toujours l'horreur de sa famille,
Mais si mon mauvais sort m'arrache à tant d'*apas,
A toute sa rigueur ne m'abandonnez pas ;
Prestez à mon amour une foible esperance
Un seul mot, ou du moins cét aimable silence, 200
Ou la foible pitié se laissant entrevoir
Aux fureurs d'un *Amant mesle un rayon d'espoir. [9]

CECILIE.

N'exigez vous, Seigneur, du cœur d'une Romaine
Que ces amusemens d'une esperance vaine ?
L'illustre Marius s'en veut-il contenter ? 205
Non, non, et j'advoüeray sans vouloir le flater,
Que de tout ce qu'il vaut j'en suis persuadée ;
Que j'ay de sa vertu la plus sublime idée ;
Qu'il me souvient encor des soins de vostre amour ;
Que dans Rome autrefois il m'a sauvé le jour⁶², 210
Quand le retour sanglant du Consul vostre pere,
Vangea par mille morts une longue misere⁶³,
Et qu'ainsi je vous doy la plus fidele ardeur,
Si le Ciel me laissoit disposer de mon cœur.

MARIUS.

Ce cœur qui fut le don d'une main immortelle 215
Est libre, souverain, indépendant comme elle ;
Et s'il n'est pas de mesme au reste des humains,

61. Voir *Pyrame et Thisbé* de Théophile de Viau à la scène 2 de l'Acte I : « D'un ennemy mortel la fille rechercher » et aussi *Roméo et Juliette* de Shakespeare ou *Le Cid* de Corneille.

62. Voir Acte IV, scène 2, vers 1115-1116 et Acte V, scène 1, vers 1418-1424. Cette dette de reconnaissance de Cécilie envers Marius expliquera son attitude au cours des cinq actes.

63. Quand Marius revint au pouvoir pour son septième consulat, après avoir subi l'exil et la proscription, il emplit Rome des meurtres de ses adversaires dont surtout les partisans de Sylla. Velleius Paterculus souligne : « Caius Marius fit son entrée dans la cité, son retour fut désastreux pour ses concitoyens » (Livre II, ch. 22) et Orose : « Marius entassait les têtes des citoyens assassinés » (Livre V, ch. 23).

Ce privilege est seur pour les cœurs des Romains
Ne m'opposez donc plus l'autorité d'un pere ;
Ou bien si c'est luy seul qui doit m'estre contraire, 220
Souffrez qu'une victoire autorisant mon *feu
Luy demande ou plustost arrache son adveu.

CECILIE.

Voulez vous recourir à ce remede extrême ?
Deussiez-vous au peril de Rome et de vous-mesme
Le vaincre et le forcer d'advoüer vostre ardeur, 225
Cét adveu suffit-il pour obtenir mon cœur ?

MARIUS.

Quoy, j'aurois son adveu sans obtenir le vostre ?
Me haysez-vous tant ? est-ce moy pour un autre⁶⁴ ?
Vous vous troublez, Madame. Helas ! quand je vous croy
Aussi fiere pour tous que vous l'estes pour moy, 230
Quand de tout mon pouvoir je fais hommage au vostre, [10]
Peut-estre mon vainqueur en reconnoist un autre,
Et mes respects en vain combattent sa rigueur,
Quand ils ont à combattre un Rival dans son cœur.

CECILIE.

Quoy, si je n'aime ailleurs, faut-il que je vous aime ? 235

MARIUS.

Pardonnez ce desordre à mon amour extrême.
Oüy, Madame, je croy qu'un cœur qui n'aime rien
Tient mal contre un amour aussi grand que le mien.
Mais c'est trop contester, je le voy bien, Madame,
Il faut chercher ailleurs le secours de ma *flâme. 240
Fille d'un ennemy qui fait tous mes malheurs,
Vous bravez comme luy mes soûpirs et mes pleurs.
En deusse-je perir, pour avoir ce que j'ayme,
Il faut vous arracher à vostre pere mesme,
Et le fer à la main forcer sa dureté 245
A me rendre l'espoir que vous m'avez osté.

64. Le personnage de Pompée, son amour sont introduits ici dans ce pressentiment de Marius. L'intrigue amoureuse à trois personnages ; les deux hommes aimant la même jeune fille, se met en place. Pompée est présenté dans la scène suivante pour n'intervenir qu'au troisième acte.

CECILIE *l'arrestant.*

Où courrez-vous, Seigneur ? Helas qu'allez-vous faire ?

MARIUS.

Vaincre ou perir.

CECILIE.

Songez qu'il faut vaincre mon pere.

MARIUS.

Vous voulez donc ainsi, *cruelle, m'arrester ;

Vous sçavez que ce nom se fera respecter ;

250

Que dans mon ennemy j'aymeray vostre pere :

Vous sçavez que ces pleurs charmeront ma colere,

Ces pleurs qu'à vostre sang vous donnez aujourd'huy,

Et qui peut-estre helas, ne sont pas tous pour luy.

[11]

Peut-estre qu'un Rival partage vos allarmes,

Moy seul je suis privé de l'honneur de vos larmes :

Mais quel que soit l'objet de ces tendres douleurs

*Cruelle, servez-vous du pouvoir de vos pleurs.

Oüy, Madame, pour vous je renonce à ma gloire,

Je renonce à l'esperoir d'une illustre victoire,

260

Je me rends à Sylla, je me livre à ses coups,

Et je me rends indigne et de Rome et de vous,

Qu'on ouvre à l'ennemy les portes de Preneste.

CECILIE.

Ah ! je n'exige pas un respect si funeste,

Je n'ay garde, Seigneur, d'abuser du pouvoir

265

Que me donne sur vous un amour sans espoir.

MARIUS.

Que voulez-vous enfin, Madame, que je fasse,

Je n'obtiens de vous ny supplice ny grace ?

CECILIE.

Je voudrois pour regler l'esperoir de ce grand jour,

Que vous voulussiez croire un peu moins vostre amour.

270

MARIUS.

Non, c'est le seul amour, c'est luy que je veux croire :

Je prise peu sans vous le jour et la victoire,

Et puisque c'est un bien qu'un Rival peut m'oster,

Je m'en vay le chercher pour le luy disputer.

Ces pleurs coulent encor pour punir ma colere.

275

Est-ce pour les perils d'un *Amant ou d'un pere ?

Ne craignez rien pour eux ; des jours si precieus

Et qui vous sont si chers, le sont trop à nos Dieux,

Et si vous vous plaignez du *bon-heur de mes armes,

Vous aurez tout mon sang pour le prix de vos larmes.

280

SCENE III.

[12]

CECILIE. SABINE. MARCELLE.

MARCELLE.

Ce malheureux *Amant, que vous traitez si mal,
N'a t-il point deviné, quand il croit qu'un Rival
Luy dérobe aujourd'huy toute son esperance ?

CECILIE.

Je veux bien à vous deux en faire confidence :
Je sçay que vostre cœur est fidele et discret, 285
Et que je puis sans peur vous confier mon secret.
Sçachez donc qu'un Rival plus heureux dans mon ame,
Plus fort que Marius triomphe de sa *flame :
Mais parmy deux *Amans qui disputoient mon cœur,
Pourrez-vous toutes deux advoüer mon vainqueur ? 290
Puisqu'enfin j'ay choisi, soit raison ou caprice,
Songez, si je l'ay pû, sans faire une injustice.
Un pareil entretien est fort peu de saison,
Mais mon cœur de son choix vous veut rendre raison,
Et se justifier, d'une rigueur extrême, 295
Qui combat Marius pour servir ce que j'aime.
Marius, fils d'un pere, en qui la cruauté
Avec un sang trop bas souïlla la dignité, [13]
Ayant sçeu surpasser la gloire de son pere
S'est fait une vertu, qui n'a rien de severe ;
Jamais il n'a souïllé cét air auguste et doux,
Par quelque emportement d'orgueil et de *courroux :
Rome tient de luy seul toute la politesse,
Que le reste du monde envioit à la Grece⁶⁵.
Quand il s'agit d'aimer, toute Rome aujourd'huy
Ne sçauroit luy fournir un *Amant comme luy :
Il a pour exprimer ce qu'il sent, ce qu'il pense
De la bouche et des yeux la plus tendre éloquence.

65. Ce portrait idyllique contraste avec les commentaires des historiens. Plutarque en souligne pourtant la cruauté (*Vie de Marius*, LXXXIX), voir la note 27.

Si l'on voit à la guerre au milieu des combats
 La terreur et la mort accompagner ses pas, 310
 Si Mars luy tient toujourns ses palmes toutes prestes,
 En amour, l'amour même a soin de ses conquestes ;
 Il conduit tous ses pas, et preste à ses desirs,
 Les charmes les plus doux, les graces, les plaisirs,
 Les jeux les plus galans, la pompe des spectacles, 315
 Les prodiges de l'art, le secours des miracles,
 Et parmy des objets si pompeux et si doux,
 Luy-mesme est le plus grand et le plus beau de tous.
 Mais aussi parmy nous tu sçais comme on le nomme,
 Tu sçais que Marius paroist aux yeux de Rome 320
 Un Heros dans la Paix comme dans les *hazars,
 Dans l'un fils de Venus, dans l'autre fils de Mars⁶⁶.

SABINE.

C'est là de Marius l'image veritable ;
 Mais en trouverez-vous qui luy soit comparable ?
 Est-il quelque Romain qui luy put estre égal ? 325

CECILIE. [14]

Avant que d'en juger connois mieux son Rival.
 Pour t'en faire un portrait juste et qui luy ressemble,
 Mets la gloire elle-mesme et la grandeur ensemble,
 Figure toy, Sabine, au destin élevé,
 Un cœur grand, en un mot, un Heros achevé. 330
 Regarde le marcher sur les brillantes traces
 Sur les pas triomphans, des Metelles⁶⁷, des Crasses⁶⁸,
 Des Pauls Emiliens⁶⁹, des fameux Scipions⁷⁰,

66. Plutarque : « On le tint du commencement pour homme aventureux et hardi, à l'occasion de quoi on le surnomma fils de Mars ; mais bientôt après ses effets montrèrent bien le contraire ; tellement qu'il en fut surnommé fils de Venus » (*Vie de Marius*, LXXXIX). Seul historien à citer ces termes.

67. Grande famille romaine qui connut du III^e au I^{er} avant J.-C. nombre de consuls et de prêtres. Quintus Cæcilius Numidicus fut chargé de la guerre contre Jugurtha (109) avant d'être remplacé par Marius père et exilé par celui-ci. Son fils Quintus Cæcilius Metellus Pius, combattant de la guerre sociale, s'allia à Sylla dans la guerre civile et lui accorda sa fille : Metella.

68. Lucius Licinius Crassus (140-91), juriconsulte et orateur romain, consul en 95, inspira le *De oratore* de Cicéron. Et Marcus Licinius Crassus (115-53), partisan de Sylla contre Marius père, fut consul en 70 et 55.

69. Lucius Æmilius Paulus : consul en 219 et 216, il fut vaincu et tué pendant la seconde guerre punique. Lucius Æmilius Paulus Macedonius (Paul Émile de Macédoine), son fils, fut consul en 168 et conquit la Macédoine.

70. Grande famille romaine dont : Scipion l'Africain qui parvint à chasser les Carthaginois d'Espagne, assiégea Carthage et remporta la victoire décisive de Zalma contre Hannibal. Scipion Émilien, fils de Paul Émile de Macédoine qui rasa Carthage et pacifia l'Espagne.

Et rassemble en un seul l'éclat de ces grands noms.
Ne cherche point en luy l'amoureuse tendresse, 335
Que j'aime en Marius et qu'il nomme foiblesse :
La gloire toute seule attache ses desirs,
Et si son cœur pour moy pousse quelque souspirs,
Il croit que Cecilie est entre les Romaines,
Ce qu'est Sylla mon pere entre nos Capitaines, 340
Et que tout grand qu'il est, sans ma possession
Il manque quelque chose à son ambition.

SABINE.

A ces traits, dont je voy que vostre ame est frappée,
Il n'est pas mal-aisé de connoistre Pompée :
Mais dans ce grand Heros où brillent tant d'*appas, 345
Tout manque selon moy, quand l'amour n'en est pas.

CECILIE.

Ah ! que tu connois mal le goust des grandes ames.
Cette façon d'aimer produit bien d'autres *flames.
Quand un illustre *Amant se fait de nostre cœur
Un secours à sa gloire, une aide à sa grandeur, 350
L'amour propre éblouy d'une si haute estime [15]
Se flate et s'applaudit d'un merite sublime,
Et nous fait bien sentir qu'aux grands cœurs comme nous
Le plaisir de la gloire est le plus grand de tous.

SABINE.

Ainsi cet autre *Amant si charmant et si tendre... 355

CECILIE.

Ah ! Sabine, il n'est pas aisé de s'en defendre,
Et de quelques honneurs, dont un cœur soit jaloux,
Estre aymé tendrement est un plaisir bien doux :
Mais contre Marius le *courroux de mon pere
Laissoit-il quelque espoir à ce choix temeraire ? 360
Les plus tendres amours avec tous leurs *appas
Allument peu de *flame où l'espoir ne luit pas ;
C'est à ses doux rayons que mes *feux s'allumerent ;
C'est pour le plus heureux que mes vœux se formerent,

Et mon cœur à Pompée estoit mal assuré, 365
Si pour son cher Rival mon cœur eut espéré.

SABINE.

Mais Sylla voudra-t'il que choisissant vous-mesme...

CECILIE.

Non, non, c'est par son choix que Sylla veut que j'aime.
L'espoir de mon hymen flate ses courtisans,
Et luy fait tous les jours de nouveaux partisans. 370

Esclave malgré moy de cette politique

Mon cœur aime en secret, sans que mon *feu s'explique,
Et se cache à Pompée avec tant de rigueur,
Qu'il m'en pourra couster la perte de son cœur.

Mais pourquoy s'amuser à d'inutiles plaintes, 375 [16]
Pour cacher à mon cœur ses veritables craintes ?

Peut-estre Marius attaque en ce moment,

Peut-estre il fait perir mon pere ou mon *Amant :

Peut-estre que luy-mesme expire sous leurs armes.

L'un et l'autre demande et mon cœur et mes larmes, 380

L'un brigue ma pitié quand l'autre a mon amour,

L'un m'a fait souvenir qu'il m'a sauvé le jour ;

Mais si je dois la vie à son amour extrême,

Qu'est-ce enfin que la vie en perdant ce qu'on aime ?

Pardonnez-moy, grands Dieux, le trouble de mon cœur, 385

Mon pere devroit seul occuper ma douleur.

Va du haut de la tour, va voir ce qui se passe,

Va voir, Marcelle, à qui le sort veut faire grace,

Tandis que dans mon cœur mon pere et deux *Amans

Semblent se disputer mes tendres sentimens. 390

SCENE PREMIERE.

CECILIE. MAXIME. SABINE.

CECILIE.

Maxime⁷¹, je sçay tout ; cent messagers fideles
N'ont que trop annoncé ces funestes nouvelles.
Marius a vaincu ; mais apres ce *bon-heur
Il devoit pour le moins respecter ma douleur.
Tu viens donc de sa part me vanter sa victoire, 395
Tu viens me reprocher nostre honte et sa gloire ;
Retracer à mes yeux le spectacle inhumain
Du Romain tout sanglant du meurtre du Romain.

MAXIME.

Non, Madame, et je viens seulement pour vous dire,
Que parmy tant de morts vostre pere respire, 400
Qu'estant à mesme temps et défait et vainqueur...

CECILIE.

Est-ce ainsi que tu viens consoler ma douleur ?
Dy moy, dy moy plustost par quel honteux caprice, [18]
Le sort traite mon pere avec tant d'injustice,
Un Camp victorieux formé de Legions, 405
Qui furent la terreur de tant de Nations⁷²,
Cede à de vils Soldats ramassez dans Preneste ?

MAXIME.

N'imputez point au sort un succez si funeste.
Si nostre jeune Maistre a du moins une fois
Vaincu le grand Sylla, vainqueur de tant de Rois, 410
Si son bras a forcé d'invincibles obstacles
L'amour au desespoir a fait tous ces miracles⁷³.

71. La bataille s'est déroulée entre les deux actes, à l'extérieur du palais : « Va du haut de la tour [...] » (vers 387-388). Elle n'est donc connue que par un récit. Cécilie envoie Marcelle, sa confidente et le récit est de Maxime, ami et compagnon d'armes de Marius, témoin et acteur de la bataille. Leur différence de statut est renforcée par la place de premier mot du premier vers de l'acte. Voir introduction p. 37-38.

72. Résumé de toutes les victoires de Sylla, contre Jugurtha en Numidie, Mithridate en Asie, les Italiens dans la guerre sociale...

Admirez cét amour. Plein d'un soupçon jaloux,
 Qui se fait un Rival qu'il croit aimé de vous,
 Il demande par tout l'*Amant de Cecilie, 415
 Le cherche dans le Camp, le brave, le défie,
 Et n'en voyant aucun qui s'ose presenter,
 Il se voit seur de vaincre et de vous meriter.
 Mais apprenez aussi malgré tant de colere,
 Ce que ce mesme amour a fait pour vostre pere. 420
 Sylla voyant les siens *étonnez ou vaincus
 Ou combattre en desordre ou ne resister plus,
 Court avec tant d'ardeur, pour porter sa presence
 Aux lieux où le besoin appelle sa vaillance,
 Que son cheval s'abbat, et pour dernier malheur 425
 Luy-mesme à mesme temps tombe aux pieds du vainqueur⁷⁴.
 Je voy d'abord cent bras se lever sur sa teste :
 Mais d'un ton menaçant Marius les arreste,
 Et relevant Sylla, rends grace à mon amour,
 Luy dit-il, c'est luy seul qui t'a sauvé le jour⁷⁵. 430
 Le fier Sylla honteux de luy devoir la vie
 Des mains de Marius s'arrache avec *furie.
 Marius, qui le veut vaincre sans le fraper,
 Par crainte ou par respect tâche à l'enveloper, [19]
 Quand un gros d'ennemis⁷⁶ le joint et le dégage. 435
 Il remonte à cheval, reprend quelque avantage,
 Et si le nombre enfin n'eut lassé sa valeur,
 Sa valeur indignée eut vangé son malheur :
 Mais voyant par les siens son attente trompée...

CECILIE.

Eh ! que faisoit alors l'infidele Pompée ? 440
 Au secours de Sylla devoit-il⁷⁷ pas courir,

73. L'amour est ici présenté comme la cause première de la bataille et de la victoire, c'est-à-dire de l'enchaînement des faits (voir aussi vers 244-248).

74. Si cette bataille entre les deux hommes, une fois le siège établi, n'eut pas lieu, ce danger encouru par Sylla pourrait être un écho d'un fait historique : Plutarque raconte qu'aux portes de Rome menacées par les Samnites, l'aile gauche de son armée étant en difficulté, Sylla s'y précipita et manqua de succomber sous les javelines des ennemis si son écuyer n'avait détourné son cheval (*Vie de Sylla*, LXII).

75. Ce geste ajoute à la dette de reconnaissance de Cécilie et de Sylla envers Marius. Voir note 39 et vers 522, 885 et suivants, 1115, 1674.

76. Expression identique à celle du vers 971 d'Alexandre le Grand de Racine (Acte III, scène 6) : « Lorsqu'un gros de soldats se jetant entre nous ».

Et l'ingrat n'a-t-il sçeu ny vaincre ny mourir ?

MAXIME.

Ah ! Madame, épargnez l'honneur de ce grand homme,

Jugez mieux aujourd'huy du défenseur de Rome :

C'est contre l'étranger qu'il vous sert maintenant 445

Dans ses murs où Sylla l'a fait son Lieutenant⁷⁸.

CECILIE. *bas.*

Quoy Pompée est dans Rome ! Ah la joye est extrême,

Sabine, de pouvoir excuser ce qu'on aime.

MAXIME.

Apprenez tout. Sylla qui doute dans son cœur

Que Sylla puisse vivre et n'estre pas vainqueur, 450

Ramasse ses amis dans ce débris funeste,

Et se montre si fier de l'espoir qui luy reste,

Que Marius qui craint de perdre ses lauriers,

Rappelle du combat ses plus ardens guerriers,

Et par cette prudente et modeste retraite 455

D'un ennemy qu'il aime, honore la défaite⁷⁹.

Mais il vient.

77. Au XVI^e et XVII^e siècle, dans l'interrogation, la suppression du signe de la négation est possible. Voir aussi vers 521 ou 1439.

78. Historiquement, Pompée, pendant que Sylla enfermait Marius dans Préneste, vainquit Marcius Censorinus à Séna (actuel Senigallia) en mai 82, Carbon près de Carrinas en juin 82, puis de nouveau Marcius (Appien, ch. 10 §. 88 et §. 90). Pompée bloqua ensuite Télésinus par derrière dans sa marche vers Préneste (Plutarque, *Vie de Sylla*, LXI). Sylla quant à lui est devant Rome (voir la fin de la note 22). Bref, Pompée n'est ni à Rome, d'ailleurs tenue par les marianistes, ni son « seul défenseur », ni à Préneste où il ne vint pas. Et pour l'intrigue, absent de Préneste, il est dégagé de toute responsabilité et libre d'agir selon son cœur. Boyer enfin lui ménage une entrée en scène facile : c'est en défenseur et libérateur de Rome qu'il intervient à l'acte III.

79. Il est important pour la suite que le combat n'ait ni vainqueur ni vaincu.

SCENE II.

[20]

MARIUS. CECILIE. SABINE.

MARIUS.

Pardonnez si je montre à vos yeux
Pour un foible succès un front victorieux.
Quand je doy soupirer du *bon-heur de mes armes,
D'avoir à ces beaux yeux fait répandre des larmes,
Quand je devois trembler de crainte à leur aspect,
Vous voyez quelle joye échape à mon respect.

460

CECILIE.

Cette joye est l'effet d'une grande victoire,
Et sied bien sur un front où brille tant de gloire.

MARIUS.

Non, Madame, ma joye est le fruit de la paix,
Qui va finir la guerre et remplir nos souhaits.
Sylla qui vient de prendre et donner des ostages⁸⁰
Pressé par d'autres soins, cede à nos avantages.
Bien plus ses Deputez⁸¹ ont des ordres secrets
De sacrifier tout aux communs interests,
De ne rien ménager pour voir la paix concluë,
Les Romains réunis, et Rome secouruë.
Mais ce n'est pas assez, ce que j'attens de vous
Me livre tout entier à des transports si dous.
Pardonnez cette erreur à l'orgueil de ma *flâme :
Je sens un doux espoir s'élever en mon ame,
Quand cherchant dans le Camp l'objet de ma fureur
Ce Rival trop heureux, qui m'oste vostre cœur,
Nul ne s'est présenté digne de tant de gloire,
Nul n'a presque un moment balancé la victoire,
Et qu'ainsi mon amour se promet d'emporter
Un cœur que mon Rival ne scauroit meriter.
C'est dequoy s'applaudit un *Amant miserable,
Qui pour se faire un sort un peu plus favorable,

465

470

475

480

[21]

80. Toute personne retenue comme garantie d'exécution d'un traité.

81. Simplement celui chargé d'une mission.

Tâche de s'épargner les tourmens d'un jaloux, 485
Et croit n'avoir plus rien à combatre que vous.
Voila toute ma joye.

CECILIE.

Ainsi vous osez croire,
Que j'ay pû faire un choix, qui fait tort à ma gloire :
Vous pouviez m'épargner un si cruel affront,
Et voyant un succès trop facile et trop prompt, 490
Vous deviez presumer qu'en ce malheur extrême
Il n'est dans tout le Camp aucun Romain que j'aime,
Et que si quelque *Amant pour moy s'estoit armé
Peut-estre il eut vaincu, si je l'avois aimé.
Ne croirez-vous jamais, Seigneur, que vostre *flâme ? 495
Sera-t-elle toûjours Maistresse de vostre ame ?
Par ses mauvais conseils nous verrons nous toûjours
Sans espoir de la paix, et Rome sans secours ?
Peut-on entre deux cœurs tout bruslans de vengeance
Entre vous et Sylla fonder quelque alliance, 500
De l'amour, de la paix le plus sacré lien,
Peut-il jamais unir vostre sang et le mien ?

MARIUS.

Ah ! ne m'opposez plus la haine de nos peres :
Vos secretes raisons me sont bien plus contraires,
Et je ne puis enfin perdre un si doux espoir, 505
Si vous ne vous servez de tout vostre pouvoir. [22]
La paix comme mon cœur est en vostre puissance
Vous pouvez l'obtenir de mon obeïssance ;
Mais si vous m'en laissez disposer en ce jour,
Je ne la donneray jamais qu'à mon amour. 510
Ce n'est pas, puisqu'il faut enfin que je m'explique,
Et mesle à mon amour un peu de politique,
Que pour ce grand hymen je manque de raisons.
Une haine immortelle entre nos deux *maisons
La *fierté de Sylla qui peut tout entreprendre, 515
Me defendent la paix, si je ne suis son gendre.
Mais ces precautions sont bien peu de saison,

Quand je veux que l'amour soit toute ma raison.

CECILIE.

Ces ombrages, Seigneur, contre une paix sincere
Se doivent dissiper sur la foy de mon pere. 520
Si ce n'est pas assez, venez-vous pas Seigneur,
De luy sauver la vie en *genereux vainqueur ?

MARIUS.

Avec ces seuretez n'ay-je plus rien à craindre ?
La fureur de Sylla se doit-elle contraindre ?
A moins d'un sacré nœud plus fort que son *courroux, 525
Dois-je m'en assurer, et m'en reprendrez vous ?
Dois-je vous immoler tous les soins de ma vie ?
Aymez-vous mon Rival avec tant de *furie ?
Pardonnez si ce mot échape à ma douleur,
Vostre pere me traite avec moins de rigueur : 530
Pour le prix de la paix vous ayant demandée,
Le superbe Sylla vous a presque accordée,
A presque en ma faveur oublié sa fierté,
Et vous avez repris l'orgueil qu'il a quitté,
Oüy vous qui contre moy me vantiez sa puissance 535
Vous m'ostez malgré luy cette foible esperance,
Au moins laissez parler ceux qui traitent l'accord : [23]
Attendant un moment, qui va regler mon sort,
Permettez que j'espere, ou du moins que je doute.
Helas ! ce n'est pas trop de vouloir qu'il en couste 540
A ce cœur qui me hait la peine seulement,
De cacher à mes yeux vostre haine un moment.

CECILIE.

Ah ! je ne vous hay point⁸² : mais quand je voy mon pere
Vous flater foiblement d'un bien imaginaire,
Je trouve plus cruel cet espoir d'un faux bien, 545
Que le tourment d'un cœur, qui n'espere plus rien.
Sylla verroit plustost Rome sans assistance...
Mais quelqu'un vient icy, c'est Pison qui s'avance.

82. Voir *Le Cid* de Corneille au vers 963 (Acte III, scène 4).

SCENE III.

MARIUS. CECILIE. PISON. MAXIME. SABINE.

MARIUS.

He bien Pison. Sylla nous donne-t'il la paix ?

PISON.

Sylla rend aujourd'huy tous vos vœux satisfaits : 550
Nul accord n'a jamais avec si peu de peine
Ny dans si peu de temps étouffé tant de haine,
Et pour vous en donner le gage le plus doux,
En faveur de la paix Cecilie est à vous.

MARIUS.

Cecilie est à moy, faut-il que je le croye ? 555
Mon amour pourras-tu supporter tant de joye ? [24]
Dieux, donnez-m'en la force. Est-ce trop se flater
De croire cette paix, et d'oser l'accepter ?

PISON.

Si vous y consentez, Sylla viendra luy-mesme...

MARIUS.

Ah je consens à tout pour avoir ce que j'aime. 560
Retournez à Sylla, dites-luy qu'aujourd'huy
Il me fait partager sa *fortune avec luy,
Que comme sa grandeur ma gloire est sans seconde,
Et qu'il jouysse en paix de l'Empire du monde.

CECILIE. bas.

Quoy jusques-là mon pere abbaisse sa fierté, 565
Sabine ?

MARIUS.

N'est-ce point une temerité
Madame d'accepter des mains de vostre pere
Un present que vous seule avez droit de me faire ?
Ne voy je pas déjà cet air triste et confus
Cette sombre fierté m'expliquer vos refus ? 570
Pardonnez si ce cœur vient de faire parestre
Des transports, dont un cœur n'est pas toujourns le maistre.
Reçoit-on autrement l'offre d'un si grand bien ?

Un rayon d'esperance à qui n'espere rien
Peut produire une joye aveugle et temeraire : 575
J'en suis assez puny quand vous m'estes contraire,
Et rien n'est si cruel, quand on voit tant d'*appas,
Qu'un espoir qui nous charme, et qui ne vous plaist pas.

CECILIE.

Je ne le puis nier, vous voyez ma surprise.
Quoy qu'aux ordres d'un pere entierement soûmise, 580
Je dois vous advoüer, que j'ay quelque douleur [25]
Que tout autre que moy dispose de mon cœur :
Quand je vous renvoyois au pouvoir de mon pere
Pour ne pas me montrer à vos vœux trop contraire,
J'ay crû que son pouvoir consultant son *courrous 585
Sans le secours du mien me sauveroit de vous.
Mais enfin je voy bien que sa vertu l'emporte,
Que sa haine se rend, que Rome est la plus forte.
Puisque donc je ne puis⁸³ m'empescher d'obeyr,
Vostre amour voudra-t'il luy-mesme se trahir ? 590
Voudra-t'il me devoir à mon obeyssance ?
Car enfin il est temps de rompre le silence.
Oüy, Seigneur, j'ayme ailleurs, et c'estoit justement
Que vous me soupçonniez d'aimer un autre *Amant.
C'est ce secret amour qui combattoit le vostre, 595
Et puisqu'enfin le Ciel fit ce cœur pour un autre,
Vous pourrez vous resoudre à vouloir malgré luy...

MARIUS.

*Cruelle en me montrant ce cœur aux mains d'autruy
Par ce fatal adveu vous voulez vous dédire,
Couvrir vostre revolte, et m'y faire souscrire ; 600
C'est contre nos traitez vostre dernier secours.

CECILIE.

Non m'en deust-il couster le repos de mes jours.
Je suis à vous, Seigneur par un ordre suprême ;
Je doy tout à mon pere, à l'Estat, à vous-mesme,

83. Coquille : Puis donc que je puis... Nous corrigeons.

Et si mon feu secret échape à ma pudeur, 605
Je devois ce secours aux troubles de mon cœur.
Mais puisque vostre amour veut ce grand sacrifice,
Sans rien examiner il faut que j'obeysse.
Ce devoir est cruel, violent, inhumain ; [26]
Mais on entreprend tout avec un cœur Romain. 610

MARIUS.

Hé pourquoy serez-vous victime volontaire
D'un vainqueur tout à vous et des ordres d'un pere ?
Pourquoy vous imposer ce devoir inhumain ?
Que ne résistez-vous avec ce cœur Romain ?
Que ne vous faites-vous, sans peur de leur déplaire, 615
Un cœur indépendant, et de Rome et d'un pere ?
Que n'armez-vous l'amour avec tout son pouvoir,
Cét amour plus puissant que tout autre devoir ?
Peut-estre en vous voyant à ce Rival qu'on aime
Immoler fierement la paix et Rome mesme, 620
Peut-estre alors, Madame, à ce cœur revolté
Je pourrois opposer une égale fierté.
Mais las ! vous sçavez bien que vostre obeyssance
Forceroit doucement toute ma resistance,
Helas ! vous sçavez bien que qui sçait bien aimer 625
A de pareils efforts se laisse desarmer ;
Qu'estant le seul objet que mon amour contemple,
Je me dois faire honneur de suivre vostre exemple,
Et qu'enfin pour vous plaire, et se vaincre à son tour,
L'amour mesme sçauroit triompher de l'amour. 630

CECILIE.

Ah ! Seigneur, jugez mieux de cette déference
Que je dois toute entiere à mon obeyssance.
Quoy que souffre ce cœur qu'on force à se trahir,
Je n'ay d'autre dessein que celui d'obeïr.
Vous sçavez ce que c'est que le pouvoir d'un pere ; 635
Et puisque ce devoir vous semble trop severe,
Rendez-le, s'il se peut plus facile et plus doux ; [27]
Gardez tout vostre amour quand je me donne à vous,

Et bien loin de combattre une *flâme si belle,
Conservez-moy ce cœur toûjours tendre et fidelle : 640
Que je me puisse dire, en voyant tant d'ardeur
Marius m'aime trop pour n'avoir pas mon cœur,
Et si d'un autre *Amant mon ame fut charmée,
Je l'aime trop peut-estre, et j'en suis moins aimée.
C'est ainsi que je puis me consoler un peu 645
Du malheur de ma *flâme auprès d'un si beau *feu,
Et répondre à mon cœur en acceptant le vostre,
Qu'il seroit trop heureux, s'il n'en aimoit un autre.

MARIUS.

Voyant tout mon amour, vous pouvez presumer
Que ce n'est pas mon cœur qui se defend d'aimer. 650
Quand il combat pour vous une tendresse extrême,
C'est alors seulement qu'il est vray qu'il vous aime :
Car enfin est-ce aimer de vouloir ces *appas
Et d'accepter un cœur qui ne se donne pas ?
Que mon sort est étrange, et que je suis à plaindre ! 655
A l'offre qu'on me fait je voulois vous contraindre,
Mon amour ne pouvant vous obtenir de vous,
J'ay suivy les transports d'un desespoir jalous,
J'ay cherché mon Rival, j'ay defendu Preneste,
J'ay mis Rome en peril, et vous sçavez le reste ; 660
J'ay vaincu Sylla mesme, et fléchy son *courroux,
J'ay fait tout ces efforts pour vous et contre vous.
Cependant, quand Sylla m'offre tout ce que j'aime,
Quand je voy son present advoüé de luy mesme [28]
Tout tremblant de respect, mon cœur n'ose abuser 665
D'un genereux adveu qui pourroit m'excuser.
L'ordre de vostre pere et toute sa puissance
Doivent-ils m'arracher à mon obeïssance ?
S'il est vostre tyran, dois-je l'estre à mon tour ?
Et s'il est sans pitié, dois-je estre sans amour ? 670
Voy Sylla de ma part Maxime, et va luy dire
Que je souscris sans peine à la paix qu'il desire ;
Que de l'honneur qu'il m'offre estant trop satisfait,

Je doy pour m'aquiter luy rendre son bien-fait ;
Que puisqu'en ma faveur il s'est vaincu luy-mesme 675
Je dois en sa faveur vaincre un amour extrême.
Dy luy que quand je vois l'effort qu'il fait pour moy
Pour toute seureté je ne veux que sa foy ;
Que je livre en ses mains moy, mes troupes, Preneste,
Rang, dignité, puissance, et tout ce qui me reste, 680
Et que pour servir Rome, et vanger son malheur
Mon cœur brusle d'aller seconder sa valeur.

CECILIE.

Non, non Maxime arreste, et connois mieux mon pere :
Garde-toy contre moy d'allumer sa colere,
Il pourroit soupçonner que son ordre est trahy, 685
Et que mon cœur rebelle auroit mal obey ;
Il croiroit qu'abusant de ce pouvoir suprême
Qu'un *genereux *Amant me donne sur luy-mesme,
Je m'oppose à son ordre, et suis un autre choix.
Va, dy-luy que je veux me soûmettre à ses loix ; 690
Sur tout ce qu'il a dit, garde un profond silence.
Mais répons à Sylla de mon obeyssance, [29]
Et dis-luy que mon cœur assuré de sa foy
Luy répond de ton Maistre aussi bien que de moy.
MAXIME sort.

MARIUS.

Quoy vous obeyrez 695

CECILIE.

Oüy, Seigneur.

MARIUS.

Ah ! Madame.

Sçavez-vous quels tourmens se prepare vostre ame ?
Madame sçavez-vous qu'on a veu plus d'un cœur
Pour de pareils efforts expirer de douleur ?
Ah ! si vous ignorez les maux qu'il vous faut craindre,
Ou si vous le sçavez sans vouloir vous en plaindre, 700
Si par pitié pour moy, vous devorez vos pleurs,
En sentiray-je moins vos secretes douleurs ?

Toûjours auprès de vous, vous verray-je sans cesse
 Par mille horreurs pour moy vanger vostre tendresse
 Tourner ailleurs vos vœux quand j'auray vostre foy, 705
 Et pousser des soupirs qui ne sont pas pour moy ?
 Quand un cruel devoir me livre tous vos charmes
 Mon Rival en secret aura toutes vos larmes,
 Aura ce que le cœur peut donner de plus doux,
 Et tout ce qui dépend de l'amour et de vous. 710

CECILIE.

Seigneur ne craignez rien d'une juste tendresse
 Dont la raison toujours doit estre la maistresse.
 D'un *feu qui vous déplait ne vous laissant rien voir,
 Vous prendrez pour amour les soins de mon devoir, [30]
 Ce devoir plein de zele à l'amour si semblable 715
 Se changera bien-tost en amour veritable :
 Au moins je le souhaite, et l'on doit presumer
 Que c'est aimer déjà que de vouloir aimer
 Ha ! Si l'amour mutuel entre les belles ames,
 Du⁸⁴ flambeau de l'hymen doit allumer les flâmes, 720
 Pour le commun bonheur j'espere qu'à son tour
 L'hymen allumera les *flâmes de l'amour.

MARIUS.

Vous l'esperez, Madame, et l'oseray-je croire ?
 Ha ! si vous l'esperés, c'est assés pour ma gloire.
 C'est assez si je puis plein d'un espoir si doux 725
 Me rendre quelque jour un peu digne de vous.
 Pour acquerir enfin une gloire si grande,
 Ne songeons qu'au secours que Rome nous demande.
 Reyne de l'univers, Rome excuse un *Amant
 Qui t'a deu preferer un objet si charmant, 730
 Sylla vient d'accorder mon zele et ma tendresse,
 Ma *flâme et mon devoir, Rome avec ma *Maistresse :
 Mais sans plus differer allons le recevoir ;
 Et de sa propre bouche apprendre mon espoir.

84. Coquille : Deus... Nous corrigeons.

SCENE PREMIERE.

SYLLA. MARIUS. CECILIE. SUITE.

MARIUS.

Des mains du grand Sylla recevoir Cecilie ? 735

SYLLA.

Je devrois plus encore, à qui je doy la vie,
Mais n'ayant rien, qui soit plus cher à vostre amour...

MARIUS.

Ah ! j'atteste les Dieux témoins de ce grand jour,
Qu'après cette faveur, qui me comble de gloire,
Tous nos malheurs passez sortent de ma memoire, 740
Et que des nœus si beaux vont former une paix,
Que la haine du sang ne troublera jamais.

SYLLA.

Ah ! de ces mesmes Dieux j'atteste la puissance,
Que rien de cét hymen ne rompra l'alliance ;
Que malgré nos malheurs, la paix et nos sermens 745
Etouffent pour jamais tous nos ressentimens⁸⁵.
Permettez seulement, que cette grande Feste
Cede aux glorieux soins du combat qui s'apreste : [32]
Il faut secourir Rome ; il faut qu'un prompt retour
Y puisse avec éclat couronner vostre amour, 750
Et qu'un hymen pompeux remplisse vostre attente
Aux yeux de toute Rome et libre et triomphante.

MARIUS.

Rome est-elle Seigneur en un si grand danger,
Qu'il faille...

SYLLA.

Ce secours ne se peut negliger.
Entre Preneste et Rome il est si peu d'espace⁸⁶, 755

85. Deux serments se succèdent ici : or à Rome, comme en France au XVII^e siècle, le serment est un acte religieux, indestructible. Le parjure est considéré comme un crime (voir vers 914-926, 1293, 1669).

Qu'on peut à tout moment sçavoir ce qui s'y passe.
J'ay donc sçeu que Pompée instruit de nostre accord,
Veut contre l'ennemy faire un dernier effort.
Menons à son secours mon armée et la vostre,
Et sous vostre pouvoir unissons l'une et l'autre⁸⁷. 760

MARIUS.

C'est à vous qu'appartient tout le commandement.

SYLLA.

Vous rendez cét honneur à l'âge seulement.

MARIUS.

Oüy, lorsque, comme vous on conte⁸⁸ ses années
Par de fameux combats, et d'illustres journées⁸⁹.

SYLLA.

Nous pourrons partager nos soins et nos emplois. 765

MARIUS.

La victoire par tout a suivy vos exploits,
Et ce dernier succès que la *fortune lasse,
Vous oste par caprice, et me donne par grace,
Vous laisse tout entier le grand nom de vainqueur,
Avec tout son pouvoir, et toute sa splendeur. 770
Je vay donc commencer par mon obeyssance, [33]
A reconnoistre en vous la suprême puissance
Y soûmettre la mienne, et sans plus différer,
Sous vos ordres, Seigneur, je vay tout preparer.

86. 38 kilomètres séparent Rome de Préneste, ce qui est parfaitement faisable en une journée : l'unité de temps est ainsi respectée.

87. Alliance contre nature sans aucun fondement historique et d'ailleurs finalement non réalisée.

88. On ne distinguait pas encore conter et compter. Ici au sens de compter.

89. Utilisé « pour marquer le jour d'une bataille signalée. » Furetière, d'où bataille.

SCENE II.

SYLLA. CECILIE. PISON.

SYLLA. *bas.*

Comprends-tu bien l'effort que je viens de me faire, 775

*Fortune, en contraignant ma haine et ma colere :

Je ne puis oublier ce que tu fis pour moy,

Mais tu m'ostes enfin plus que je ne le doy,

Et si de tes faveurs je tiens quelque avantage,

Tu pers tous tes bien-faits par ce dernier outrage. 780

Ah ! ma fille, à travers toute ta fermeté,

Je connois de quels soins ton cœur est agité :

Quand je te donne au fils d'un mortel adversaire,

Tu fremis dans ton cœur des ordres de ton pere.

CECILIE.

Le jeune Marius ne tient rien de son sang 785

Que la splendeur du nom et la gloire du rang.

SYLLA.

Que ne te dis-je point pour cette déference ?

Mais pour voir tout le prix de ton obeyssance,

Sçache que Marius t'obtiendra malgré moy,

Quand Pompée, à qui seul j'avois voüé ta foy... 790

CECILIE. [34]

C'est donc Pompée à qui vous m'aviez destinée.

SYLLA.

Oüy, je te le destinois à ce grand hymenée⁹⁰.

Tu soupires, ma fille.

CECILIE.

Oüy, je soupire, hélas !

Puis-je l'aimer, le perdre, et n'en soupirer pas ?

Pardonnez cét adveu, ma faute est excusable, 795

90. Plutarque indique : « Quant à Pompée, l'ayant en admiration pour sa vertu, et estimant que ce serait un grand appui pour la sûreté de ses affaires, il (Sylla) chercha de s'en allier et de se le joindre, [...] en quoi, Métella sa femme étant bien de son avis, ils firent tant qu'ils persuadèrent à Pompée de répudier sa femme Antistia, pour épouser Emilia, fille de Métella et de son premier mari Émilius Scaurus, laquelle était aussi mariée à un autre, et enceinte. Ces noces furent violentes et tyranniques, plus convenables au temps de Sylla que non pas à la nature ni aux mœurs de Pompée (*Vie de Pompée*, XIV). Voir Plutarque, *Vie de Sylla*, LXIX).

Si j'aimay sans vostre ordre un Heros trop aimable :
Je le puis advoüer ; quand pour mon châtiment
L'injustice du sort m'oste un si digne *Amant.

SYLLA.

Ah ! qu'il nous couste cher d'affermir ta puissance.
Rome ! il faut t'immoler sa *flâme et ma vengeance, 800
Et nous devons tous deux, de peur de te trahir,
Perdre la liberté d'aimer et de haïr.
Tâche par mon exemple à te vaincre toy-mesme :
C'est un puissant effort de perdre ce qu'on aime,
Mais au rang où je suis⁹¹ dompter tout son *courroux, 805
Triompher de sa haine est le plus grand de tous.

CECILIE.

Ce qu'a fait Marius en vous cedant Preneste,
Aprés une victoire à Rome si funeste,
Vaut bien qu'en sa faveur nous fassions quelque effort :
Encore ay-je un peu moins à me plaindre du sort : 810
Si c'est un mal de voir ma tendresse trompée,
S'il m'eut esté plus doux de vivre avec Pompée,
Du moins en Marius je rencontre un épous,
Digne de Cecilie, et de Rome et de vous.

91. Rappel : il est, selon l'Histoire, général de l'armée, proconsul, c'est-à-dire ancien consul, s'opposant aux consuls en titre. Il montre ici son orgueil, comme il le fera au vers 868.

SCENE III.

[35]

SYLLA. CECILIE. OCTAVE.

OCTAVE.

Seigneur. Pompée arrive, et le bruit de sa gloire 815
Déjà de toutes parts annonce sa victoire⁹² ;
Cent Messagers *hastez de nous faire sçavoir...

SYLLA.

O succès surprenant ? qu'on l'aille recevoir,
Que l'on n'épargne rien pour rendre à ce grand home,
Quelque essay des honneurs qu'il recevra dans Rome. 820
Ma fille, quel bon-heur ! mais quel ennuy secret
M'a fait voir que ton cœur ne l'apprend qu'à regret ?

CECILIE.

Quand je perdois Pompée avant cette victoire,
Marius consolait mon amour et ma gloire ;
Mais, Seigneur, je ne puis sans un peu de douleur 825
Apprendre la victoire, et perdre le vainqueur.

SYLLA.

Va, tu ne perdras rien ; nous n'avons rien à craindre,
Ma fille, nous pouvons cesser de nous contraindre.
Ce glorieux succès va dégager ma foy,
Et me rend la douceur de disposer de toy. 830 [36]

CECILIE.

Quoy, trahir Marius, cét *Amant si fidelle ?

SYLLA.

C'en est fait, Rome est libre, et je le suis comme elle.
Toutefois pour pouvoir agir plus seurement,
Dispose Marius à ce grand changement :
Sans luy parler de moy ny de mon inconstance, 835
Dy-luy ce que ton cœur se fait de violence,
Qu'ayant un autre *Amant, il est trop *genereux,
Pour vouloir malgré toy rompre de si beaux nœux,
Et luy faisant valoir une *flâme si belle,

92. Retournement décisif de l'intrigue. Quant à la vérité historique, voir notes 22 et 56.

Epargne-moy l'affront de paroistre infidelle. 840

CECILIE.

Mais s'il faut de Pompée essayer un refus ;
Car, enfin, s'il m'aimoit, il peut ne m'aimer plus.
Quand par respect pour vous je luy cachois ma *flâme,
L'orgueil que j'affectois a passé dans son ame
Et peut-estre, Seigneur, qu'en le traitant si mal... 845

SYLLA.

Pour ne rien hazarder, ménageons son Rival.
Je veux sonder Pompée avant que je m'explique.
Toy près de Marius cache ma politique ;
S'il faut rompre avec luy ; sauve par ces moyens
L'honneur de ma parole et du rang que je tiens. 850
Comme enfin Marius doit ceder à Pompée,
Fais qu'on t'impute tout, si sa *flâme est trompée.

CECILIE.

Vous voulez donc, Seigneur, qu'en luy manquant de foy,
La honte du forfait tombe toute sur moy.

SYLLA.

Donne m'en le pretexte injuste ou legitime ; 855 [37]
C'est tout ce que je veux, je me charge du crime.

CECILIE.

Il faudra donc toujours au gré de vos desirs,
Pousser, ou retenir, ou changer mes soupirs.
A qui faut-il, enfin que mon cœur s'abandonne ?
Attendra-t'il toujours que vostre ordre le donne ? 860

SYLLA.

Admire le destin et le prix de ton cœur ;
Il est né pour servir ma gloire et ma grandeur.
Remplis ce beau destin, n'aime, ne hay, n'espere,
Qu'autant qu'à ma grandeur il sera nécessaire.

CECILIE.

Quoy, Seigneur... 865

SYLLA.

Laisse-nous ; fais ce que je t'ay dit.
Des soins plus importans occupent mon esprit.

SCENE IV.

SYLLA. PISON.

SYLLA.

Fidelle compagnon des travaux d'une guerre,
Qui m'a presque assuré l'empire de la terre,
Cher Pison, dont le zele avec tant de chaleur
A dans tous mes succès secondé mon *bon-heur, 870
C'est à tes yeux, enfin qu'il faut que je déploye
Tout l'espoir de ma haine et ma secrete joye.
Mes fureurs n'ont osé contre mon ennemy [38]
Aux yeux de Cecilie éclater qu'à demy.
Sa vertu me fait peine, et ce n'est qu'à sa veuë 875
Que mon cœur veut forcer toute sa retenuë.
La *fortune, Pison, par ses derniers bien-faits,
Va briser tous les fers d'une honteuse paix,
Qui forçant mon orgueil dans le fonds de mon ame,
Alloit à ma maison joindre une race infame ; 880
Je puis l'en separer, et d'un indigne sang
Racheter par sa mort la gloire de mon rang.

PISON.

Vous perdre, Marius, qui se croit vostre gendre ?
Vous qui luy témoignez l'amitié la plus tendre ?
Vous, qui dans le combat sauvé par son secours... 885

SYLLA.

C'est ce bien-fait, qui fait l'opprobre de mes jours :
Mon cœur n'en sent que trop la honte insupportable,
Et gemit sous le poids d'un bien-fait qui l'accable.
C'est là le desespoir de mon orgueil confus,
De devoir quelque chose au fils de Marius 890
Au sang d'un si barbare et d'un si meschant home ;
J'en hay ma grandeur mesme, et j'en veux mal à Rome,
D'avoir forcé ma haine à des remercimens,
Et changé mes fureurs en des embrassemens.
J'advoüeray qu'autrefois mon ame ambitieuse 895
Par une complaisance et superbe et flateuse,

Commença ma *fortune, et la sçeut achever ;
 Je m'abaissois alors afin de m'élever ;
 J'oubliai sans rougir le sang qui m'a fait naistre ;
 Voulant le devenir, je me fis plus d'un maistre ; 900
 Je surpris la faveur des petits et des grans, [39]
 Et marchant en secret sur les pas des Tyrans,
 Par une ambitieuse et sage déferance
 Je montay par degrez à la toute-puissance⁹³.
 Mais quand je voy qu'il faut du haut de ma grandeur 905
 Décendre à Marius et flater son *bon-heur,
 Je sens cette grandeur, heureuse indépendante,
 En devenir jalouse, ingrante et violente,
 Et prés d'un ennemy, je rougis, quand je voy,
 Que son bien-fait le met un peu plus haut que moy. 910

PISON.

Quoy, Seigneur, sa vertu, son bien-fait vous offense.
 Mais sans parler d'honneur ny de reconnoissance,
 Vos sermens peuvent-ils se rompre impunément ?

SYLLA.

Les sermens arrachez nous lient foiblement.
 Quand je jurois aux Dieux une indigne alliance, 915
 En secret à ces Dieux je jurois ma vengeance,
 Et tous ces faux sermens que j'ay fait à tes yeux,
 Estoient pour les mortels, et non pas pour les Dieux.
 La fortune et l'amour, quand ils font des parjures,
 Ne font à Jupiter que de foibles injures, 920
 Et ce Dieu que l'on fait le vangeur du serment⁹⁴
 Absout l'ambitieux aussi bien que l'*Amant.
 Si ces sortes de crimes occupent son tonnerre,

93. Un rappel de la carrière politique de Sylla : quoique né dans une famille de patriciens, son père lui laissa peu de biens (vers 899). Pauvre en ses débuts, mais ambitieux et opportuniste, il commença sa carrière comme questeur sous le consulat de Marius, sa réputation grandit sur les champs de bataille de Numidie où Jugurtha lui fut livré par Bacchus même, roi des Numides. Il s'éleva peu à peu selon les étapes de la carrière politique. Élu prêtreur « moyennant ce qu'il gagna partie du peuple par caresses et partie par argent », il est élu consul à cinquante ans (Plutarque, *Vie de Sylla*, VI).

94. Jupiter, équivalent latin de Zeus, est le souverain suprême des dieux, possesseur de la foudre et du tonnerre. C'est un dieu à faces multiples : du ciel, de la lumière, de la pluie, du monde souterrain, protecteur des mœurs, de la famille, de la cité, conducteur des destinées et gardien des serments. Il refuse le parjure et sanctionne ceux qui bafouent les serments.

Tout son temps se perdrait à foudroyer la terre,
 Et consumant ses traits sur l'infidélité 925
 Tous les autres forfaits seroient en seureté.
 Ce n'est pas qu'il ne faille en déguiser le crime ; [40]
 En repousser la honte, et sauver son estime.
 Ma fille offre un pretexte à ce manque de foy,
 Et m'épargne l'horreur qui tomberoit sur moy. 930

PISON.

Si le respect des Dieux n'est pour vous que foiblesse,
 Le *genereux Pompée aura-t'il la bassesse
 De s'entendre avec vous pour trahir Marius ?

SYLLA.

Pompée aime la gloire, et voyant ses vertus,
 J'ay besoin d'un peu d'art pour surprendre son ame, 935
 Sa jeunesse⁹⁵ ayant moins de clarté que de *flâme,
 Se peut laisser gagner par un éclat trompeur,
 Embrasser un fantôme en courant à l'honneur,
 Se laisser ébloüir d'une haute esperance,
 Et confondre la gloire avec sa ressemblance. 940

PISON.

Pompée a de l'esprit, autant qu'il a du cœur.

SYLLA.

Pompée aime ma fille, ou du moins sa grandeur.
 La mienne indépendante, et peut estre importune,
 Tient captifs malgré luy son cœur et sa *fortune.
 Car enfin, quel qu'il soit, ambitieux, *Amant, 945
 L'espoir de ma faveur l'attache également.
 Pour le faire en aveugle entrer dans ma famille,
 Et courir sans scrupule à l'hymen de ma fille,
 Je veux, (et ce dessein possede tout mon cœur)
 Rétablir hautement le rang de Dictateur⁹⁶ : 950

95. Né en 106 avant J.-C., il a 24 ans en 82.

96. Magistrature exceptionnelle en temps de République : délégation de pleins pouvoirs pour six mois à un homme choisi par le Sénat pour suppléer à la vacance du pouvoir consulaire à des fonctions politiques et religieuses en cas de situation dangereuse pour l'État. Magistrature inutilisée depuis cent ans, elle a parfois donné lieu à des exactions. En 82, le pouvoir étant vacant, (les deux consuls, Carbon et Marius sont morts) Sylla écrit au Sénat pour suggérer l'instauration d'une dictature exceptionnelle créée par le peuple. Le Sénat

J'en veux faire revivre et le nom et la gloire,
Quelque horreur, que dans Rome ait laissé sa memoire.
Je renonce à jamais au Consulat Romain⁹⁷, [41]
Qui divise ou confond le pouvoir souverain.
Deux chefs associez tous deux cessent de l'estre⁹⁸, 955
Et l'un et l'autre enfin n'est ny Sujet ny Maistre⁹⁹.
Il vient.

soumet au peuple une loi pour la nomination d'un dictateur à pouvoirs constituants puis désigne Sylla à ce poste (voir Hinard, *Sylla*, p. 223-226). Velleius Paterculus souligne : cette magistrature « jadis utilisée pour garder la République des périls extrêmes, il s'en servit pour donner libre cours à une cruauté effrénée » (Livre II, ch. 28-29). Voir aussi au vers 1008, où Boyer laisse entendre que Sylla se proclame dictateur sans passer par le Sénat, suivant en cela Plutarque : « Il se déclara lui-même dictateur » (*Vie de Sylla*, LXVIII).

97. Magistrature suprême permanente, deux consuls désignés par les comices pour un an, dirigent les affaires publiques et commandent les armées.

98. Vers faux de 11 syllabes : Deux chefs associez tous deux cessent l'estre. Nous corrigeons.

99. Voir dans *Cinna* de Corneille la critique du consulat à la scène 1 de l'acte II. Voir introduction p. 51.

SCENE V.

SYLLA. POMPEE. PISON. SUITE.

SYLLA *continuë.*

Peut on jamais, Seigneur, d'assez de gloire,
D'un triomphe assez beau payer votre victoire ?
Digne Heros issu du plus beau sang Romain ?

POMPEE.

Rome et votre *fortune ont vaincu par ma main. 960

SILLA.

Mais un si grand succès ne sçauroit se comprendre.

POMPEE.

Le bruit de votre paix m'a fait tout entreprendre :

Voyant Rome en peril vous forcer d'accorder

Le prix que Marius osoit vous demander,

Pour prevenir ce coup, toute nostre jeunesse 965

Malgré l'effroy de Rome, et malgré sa foiblesse,

Fond sur les ennemis avec tant de vigueur,

Que presque sans combat j'en deviens le vainqueur.

Chacun pour Cecilie à l'envy plein de zele,

Semble combatre moins pour Rome que pour elle ; 970 [42]

Je ne vous diray point les noms de ces guerriers,

Qui disputoient entr'eux les plus dignes lauriers :

Je dois bien moins songer à vous vanter leur gloire,

Qu'à demander pour eux le prix de leur victoire.

Rome est libre, il suffit, et libre par nos mains¹⁰⁰ : 975

Mais quel sera le prix de nos braves Romains ?

Ils ont vaincu, Seigneur, mais votre paix est faite ;

Marius seul obtient ce que chacun souhaite ;

Un ennemy triomphe et de Rome et de nous,

Quand nous venons de vaincre et pour Rome et pour vous. 980

SILLA.

Seigneur, cette obligeante et noble jalousie

100. Cette bataille de première importance se déroule hors du palais, conformément à la règle de bienséances qui veut que les combats ne soient pas sur scène. Le récit en est fait par le héros lui-même. Ce même type de récit se retrouvent à la scène 1 de l'acte II et à la scène 10 de l'acte V.

Que nos illustres Chefs font voir pour Cecilie,
Ce zele genereux, qui nous fait tant d'honneur,
M'a fait ouyr leur plainte avec quelque douceur.
Vous pouviez toutefois m'excuser sans vous plaindre, 985
Et sçachant ce que souffre un cœur à se contraindre,
Le mien pouvoit du vostre attendre justement
Plus de compassion que de ressentiment.

POMPEE

Comme je ne voy rien qui vous puisse contraindre,
Je ne voy rien aussi qui m'oblige à vous plaindre. 990 [43]
Rome estoit en peril, je l'advoüeray, Seigneur,
Mais, quand par vostre choix j'en suis le defenseur,
Vous pouviez presumer que j'en rendrois bon conte,
Sans presser une paix, qui nous couvre de honte.
Vous sçavez quel espoir flatoit tous vos amis : 995
Mais j'ay tort de me plaindre, et tout vous est permis.

SILLA.

Non, vous aurez raison de vous plaindre sans cesse
D'une paix que j'ay faite avec trop de foiblesse,
D'une paix qui m'outrage, et qui vous a trahy,
En faveur d'un Rival, et d'un Rival hay. 1000
Mais pour vous contenter, reglez sa destinée,
Par vos conseils j'acheve ou romps son hymenée ;
Quoy que vous choisissiez, je m'abandonne à vous ;
Sa perte ou son hymen tout me semblera dous.
Que si quelque scrupule embarasse vostre ame, 1005
Vous pourrez consulter l'objet de vostre *flâme,
Tandis que pour ma gloire et pour vostre bon-heur
Je m'en vay prendre au Camp le nom de Dictateur.

POMPEE.

Le nom de Dictateur ?

SILLA.

Quoy ce nom vous étonne ?

POMPEE.

Non, puisque vous avez tout le pouvoir qu'il donne¹⁰¹, 1010
Et lors que Marius s'unit à votre sang, [44]
Nul ne peut désormais vous disputer ce rang.

SILLA.

Ainsi, si Marius ne devient pas mon gendre,
On me peut disputer le nom que je veux prendre.
Et pour le conserver c'est l'unique moyen : 1015
C'est votre sentiment, si je vous entens bien.
Ou je m'explique mal, ou je ne puis comprendre.
Qu'on réponde si mal à ce qu'on doit entendre :
Cecilie et l'amour vous ouvriront les yeux,
Allez la voir, Seigneur, et vous m'entendrez mieux. 1020

101. Les pleins pouvoirs militaires, Sylla les a obtenus par ses succès qui assurent la domination de ses troupes. Quant aux pouvoirs civils, il ne les a pas puisque le consulat et le Sénat ne lui appartiennent pas. Le militaire primerait sur le civil, dans ces temps de guerre.

SCENE PREMIERE.

POMPEE. MARCELLE.

MARCELLE.

Tous vos discours, Seigneur, me font assez comprendre,
Qu'au lieu de Marius Sylla vous veut pour gendre.

POMPEE.

Voy quelle trahison on exige de moy.

Dy-moy, toy qui par tout m'as signalé ta foy,

Toy qui sçays ce que peut ton illustre *Maistresse, 1025

Dois-je à tant de merite exposer ma foiblesse ?

Puis-je la voir Marcelle et faire mon devoir ?

MARCELLE.

Vous pouvez-vous, Seigneur, dispenser de la voir ?

POMPEE.

Voyons là, comme elle est aussi fiere que belle,

Son orgueil et le mien se deffendront contr'elle. 1030

MARCELLE. [46]

Vous la verrez bien-tost, elle va revenir,

Son pere l'a mandée, et veut l'entretenir.

POMPEE.

Cependant, voy quel est le trouble de mon ame

Et quelles laschetez on impose à ma *flâme.

L'hymen de Cecilie, est tout ce que je veux, 1035

L'espoir de l'acquérir alluma tous mes feux.

Dans les troubles de Rome, on m'a veu pour luy plaire

Quitter tous les partis pour celuy de son pere¹⁰² ;

J'ay vaincu l'ennemy, sans qui Rome aux abois

Alloit perdre en un jour le fruit de tant d'exploits, 1040

Et mesme j'ay vaincu, pardon chere patrie,

102. En 83, alors que tous les grands chefs militaires cherchaient l'alliance avec Sylla, considéré comme un grand militaire, Pompée âgé de 23 ans, s'arrogea un commandement, enrôla des soldats, leva trois légions et partit rejoindre Sylla tout en combattant Carrinas, Brutus, Carbon... (Plutarque, *Vie de Pompée*, X et XI). Boyer transforma ces motivations militaires de Pompée en motivations sentimentales.

Peut-estre seulement pour gagner Cecilie.
Cependant, tu vois bien que pour avoir sa main,
Il faut trahir moy-mesme un illustre Romain ;
Cecilie est le prix de ce projet infame. 1045

Cette affreuse pensée éteint toute ma *flâme,
Et je ne sens plus rien que l'horreur seulement
De me voir soupçonné d'aimer si laschement.
Plus d'amour, plus d'espoir, si par la perfidie
Les Dieux veulent unir Pompee et Cecilie. 1050

MARCELLE.

Quand il s'agit d'amour, dans un si jeune cœur,
Le devoir regne-t'il avec tant de rigueur ?
Un peu moins de scrupule avec tant de jeunesse,
Un peu moins de vertu seroit-ce une foiblesse ?

POMPEE.

Mon cœur n'en a que trop Marcelle, et je sens bien, 1055
Qu'auprés de Cecilie il ne répond de rien.
Je sçay trop le pouvoir de la beauté que j'aime,
J'en ay presque oublié Rome et la gloire mesme :
Sylla par mon adveu se nomme Dictateur, [47]
Il en avoit le rang, mais le nom fait horreur : 1060
Cependant l'interest d'une beauté si chere
M'a radoucy ce nom en faveur de son pere.
Sylla qui de ses yeux connoist tout le pouvoir
Pour tenter ma vertu m'ordonne de la voir :
Nous la verrons plus douce, et feignant qu'elle m'aime, 1065
Pour contenter Sylla se trahir elle-mesme.

MARCELLE.

Non, lorsque Cecilie a devant Marius
Par l'ordre de son pere expliqué ses refus,
Je sçay...mais elle passe, et vient de chez son pere.

POMPEE.

Voy quel thresor m'arrache un pouvoir trop severe. 1070
Dois-je arrester ? fuyons.

SCENE II.

CECILIE. POMPEE. SUITE.

CECILIE.

Vous me fuyez, Seigneur :

Non, non, ne craignez plus cette injuste rigueur,

Qui contre mon dessein trompoit vostre esperance ;

Ce pouvoir qui forçoit ma tendresse au silence,

Veut que par un adveu, qui n'est plus de saison, 1075

De toutes mes rigueurs je vous fasse raison.

POMPEE. [48]

Après avoir cent fois rejezté mon homage,

Attendiez-vous ce jour pour changer de langage ?

Pourquoy m'embarasser par ces feintes douceurs,

Alors que j'ay besoin de toutes vos rigueurs ? 1080

Alors que je ne veux que mépris et que haine ?

Helas ; je le voy bien trop aimable inhumaine¹⁰³,

Sylla vous a fait part de cet ordre fatal,

Qui remet dans mes mains le sort de mon Rival.

Après m'avoir osté toute mon esperance, 1085

Vostre fausse bonté veut m'oster l'innocence,

Et me faisant trahir un Rival *genereux

Me rendre criminel autant que malheureux.

CECILIE.

Mon discours meritoit un sens plus favorable.

Ah ! Seigneur cet adveu n'est que trop veritable ; 1090

Vostre amour aujourd'huy ne doit plus s'abuser ;

Nos malheurs sont trop grands, pour vous rien déguiser.

Je vous aime, Seigneur, une vertu trop fiere

Par l'ordre de Sylla vous cacheit ce mystere,

D'un dehors affecté l'apparente froideur 1095

Tenoit ce feu couvert dans le fonds de mon cœur ;

Sylla qui vouloit seul disposer de mon ame,

Aujourd'huy seulement laisse échaper ma *flâme.

103. Oxymore traditionnelle dans la poésie amoureuse : inhumaine dans le vocabulaire galant a le sens d'« insensible à l'amour » et aimable de « digne d'être aimée ». Voir introduction p. 40.

Et vous pouvez penser, Seigneur, qu'il m'est bien dous,
De ne vous plus cacher ce que je sens pour vous. 1100

POMPEE.

Quoy, vous m'aimez ? ô ! Dieux m'est-il permis de croire,
Quand je n'espere rien, tant d'heur et tant de gloire ?

CECILIE. [49]

Que ces transports plairoient au beau *feu que je sens,
Qu'ils seroient doux, Seigneur, s'ils estoient innocens !
Mais loin de s'applaudir d'un adveu legitime, 1105

Songez-vous bien, Seigneur, qu'il vous demande un crime,
Que mon *feu ne paroist que pour vous éblouyr,
Et ne me donne à vous qu'afin de vous trahir.

Songez-vous bien qu'il faut que Marius perisse ;
Quand Sylla le trahit avec tant d'injustice, 1110

Qu'est-ce qui desormais retiendra son *courroux,
S'il ne respecte en luy le nom de mon Epoux ?
Marius est perdu, s'il ne devient son gendre ;
Nous le verrons perir, sans le pouvoir defendre,
Et nous dire en mourant, ingrats, sans mon amour 1115
Et le pere et la fille auroient perdu le jour.
Vous aurez vostre part d'un reproche si rude,
Si vous voulez jouyr de mon ingratitude.

POMPEE.

Oüy, sans doute, excusez les transports d'un *Amant ;
Aveuglé de l'esper d'un adveu trop charmant, 1120

J'oubliais les perils d'un Rival magnanime ;
Ravy de mon bon-heur j'oubliais tout mon crime.

Ah ! s'il faut renoncer à tout ce que je voy,
Reprenez les bontez que vous avez pour moy,
Ah ! Madame, pourquoy rompre un heureux silence, 1125

Qui de tant de perils sauvoit mon innocence ? [50]

Puis-je voir tant d'*appas, puis-je les adorer,
Puis-je avec tant d'amour oser mesme esperer,
Et ne pas acheter l'esper de tant de charmes,
Du sang de mon Rival, et de toutes ses larmes ? 1130

CECILIE.

Mais quand la trahison s'appreste à l'accabler,
Voulez-vous...

POMPEE.

Ah ! cessez de me faire trembler.

CECILIE.

Tout l'univers verroit son attente trompée,
Si l'amour corrompoit la vertu de Pompée.

POMPEE.

Helas ! qui l'auroit crû que cet illustre jour 1135

Brouïlleroit pour jamais ma gloire et mon amour¹⁰⁴ !

Qui l'auroit crû qu'ayant l'adveu de vostre pere,

Que ne vous voyant plus à mes desirs contraire,

Je me plaindrois moy mesme aux yeux qui m'ont charmé,

Du glorieux bon-heur d'aimer et d'estre aimé ! 1140

Qui l'auroit jamais crû que la gloire elle-mesme

Qui me faisoit aimer, m'osterait ce que j'aime ?

CECILIE.

Ce devoir trop cruel n'en demeure pas là ;

Il expose Pompée aux fureurs de Sylla. [51]

POMPEE.

Et rien n'est si cruel, que d'exposer sa vie, 1145

Pour avoir refusé l'illustre Cecilie.

Devoir trop rigoureux !

CECILIE.

Mais Sylla vient à nous,

Qu'avez-vous resolu ?

POMPEE.

Que me demandez-vous ?

CECILIE.

Ah ! Seigneur, vous devez faire cesser ce trouble.

POMPEE.

Ah, plus je le combats, plus je sens qu'il redouble, 1150

104. À la scène d'aveu traditionnelle s'ajoute la prise de conscience clairement exprimée du dilemme : entre amour et gloire. La résolution de ce dilemme occupera la majorité des rencontres de l'acte IV comme il occupe déjà cette scène.

Fuyons.

CECILIE.

Il vous a veu, demeurez.

POMPEE.

Je ne puis,

Et ne veux rien résoudre en l'état où je suis.

SCENE III.

[52]

SYLLA. CECILIE. PISON.

SILLA.

Quoy, ma fille, Pompée évite ma presence ?

CECILIE.

Seigneur...

SYLLA.

Ah ! non j'entens sa fuite et ton silence,

Alors que par mon ordre il voit en sa faveur 1155

Le secret de ta *flâme arraché de ton cœur :

L'ingrat ose braver, sans peur de nous déplaire,

Et l'amour de la fille, et la haine du pere.

Ton *Amant a donc pu s'oublier jusques-là ?

Il épargne un Rival et méprise Sylla. 1160

Je luy fais esperer l'honneur d'estre mon gendre,

Jusques à cet adveu je te force à décendre,

Et je voy qu'il refuse au mépris de mon rang,

Ce qu'un autre voudroit payer de tout son sang.

CECILIE.

Lorsque pour Marius sa vertu s'interesse¹⁰⁵, 1165

Soupçonnez-vous, Seigneur, cette noble tendresse ?

SILLA.

Quoy, vous loüez Pompée et souffrez ses refus ?

Moy j'abhorre et je crains l'amy de Marius, [53]

Je le hay d'autant plus que son indigne zele

A mon propre interest rend ma fille infidele ; 1170

Que pour toy sans amour, et sans respect pour moy,

Il demeure incertain entre un Rival et toy.

Ce zele entre vous trois met trop d'intelligence

Et pour te découvrir toute ma défiance,

De deux Rivaux unis le zele est trop puissant, 1175

Et leur accord enfin ne peut estre innocent.

Mon nouveau rang demande un nouveau sacrifice ;

105. Au sens de : prendre intérêt pour quelqu'un.

Il faut que l'un me serve, et que l'autre perisse,
De l'un je veux l'hymen, et de l'autre la mort ;
Et c'est toy que je fais l'arbitre de leur sort : 1180
Favorise à ton gré Marius ou Pompée ;
Ma haine sur ce choix ne peut estre trompée,
L'un pour ma seureté doit servir à mon sang,
Et l'autre doit sa mort à l'orgueil de mon rang.

CECILIE.

Si vous portez si loin une injuste vengeance 1185
Epargnez moy l'horreur de cette confidence,
Et ne croyant que vous sur cet horrible choix,
Sauvez moy du forfait de vous prester ma voix.

SILLA.

Non, non, je t'aime trop, et n'osant seul resoudre
Sur quel de tes *Amans doit tomber cette foudre. 1190

CECILIE.

Vous m'aimez et voulez du crime le plus noir...

SILLA.

Cesse de m'interrompre, et connois mon devoir ; [54]
Ne m'embarrasse point d'une vaine tendresse,
Et pese mes raisons sans trouble et sans foiblesse.
Souviens-toy que j'ay pris le nom de Dictateur, 1195
Qu'à tous les vrais Romains ce nom doit faire peur ;
Et cependant Pompée, un Heros que l'on nomme
L'enfant le plus zélé, l'adorateur de Rome,
Me donne son suffrage et couvre adroitement
Son indignation d'un faux consentement, 1200
Il semble negliger la liberté mourante,
L'offre luy-mesme aux fers que ma main luy presente,
Flate une ambition qui sert à me trahir,
Et me laisse embrasser ce qui me fait haïr.
Voy d'un autre costé qu'infidelle à soy-mesme 1205
Pour servir Marius il trahit ce qu'il aime,
Et par l'emportement d'un zeles sans égal
Deffend mon ennemy dans son propre Rival.
Voy son grand nom, son rang, sa derniere victoire,

Voy si je n'ay pas lieu de craindre tant de gloire, 1210
De craindre une vertu, qui n'apprehende rien,
Et qui luy fait un nom plus puissant que le mien.
Le regne de Sylla condamne ces maximes,
Ces generositez qui condamnent mes crimes,
Et quand de cent remors je me sens combatu, 1215
Mon pouvoir est mal seur contre tant de vertu.

CECILIE.

Quoy donc tant de vertu merite qu'on l'opprime ?

SYLLA. [55]

J'apprehende en autruy la vertu que j'estime,
Et voulant m'asseurer mon repos et mon rang,
Je puis avec honneur répandre un peu de sang. 1220
Pour Marius, tu sçais qu'il a toute ma haine ;
Mais tu dois à sa *flâme et ta vie et la mienne :
Ainsi prens sur ce choix le reste de ce jour,
Fais justice à ta gloire ou grace à ton amour.

CECILIE.

Entre deux innocens montrez moy le coupable, 1225
Ou ne m'imposez pas un choix abominable,
Pere cruel.

SILLA.

Gardez de trahir mon secret
Par les emportemens d'un scrupule indiscret.
Songez que de leur sort vous faisant la maistresse,
C'est en vostre faveur un fruit de ma tendresse, 1230
Que vous pouvez au moins sauver le plus heureux
Quand la raison d'Etat les condamne tous deux¹⁰⁶.
Répondez à l'honneur de cette confidence,
Et songez qu'il y va de toute ma puissance.

CECILIE. en s'en allant.

O ! Dieux qui d'un tel sang avez formé le mien, 1235
Que ne me donnez-vous un cœur comme le sien

106. Ce choix, développé depuis le vers 1179, rappelle celui imposé par Phocas à Pulchérie dans Héraclius de Corneille à la scène 4 de l'acte V : « Trouve ou choisis mon fils, et l'épouse sur l'heure; / Autrement, si leur sort demeure encore douteux, / Je jure à mon retour qu'ils périront tous deux. »

SCENE IV.

[56]

PISON à *SILLA*.

Vous puis-je demander quelle rigueur extrême
Oblige vostre fille à choisir elle-mesme ?
Vous luy deviez cacher, pour choisir l'un des deux,
Que le trépas est seur pour le plus malheureux.

1240

SYLLA.

Va, tu sçauras bien-tost le secret de ma haine.
Mais que fait Marius ? je sçay quelle est sa peine,
Cecilie a pris soin de luy faire sçavoir
Que l'amour de¹⁰⁷ Pompée ébranloit son devoir.

PISON.

Et depuis cét adveu cét *Amant miserable
Ne peut dissimuler la douleur qui l'accable,
Ennemy de la feinte et du déguisement,
Son grand cœur sans rien craindre éclate hautement,
Et peut-estre qu'enfin...mais le voicy luy-mesme...

1245

107. Comprendre : l'amour pour Pompée.

SCENE V.

SYLLA. MARIUS. PISON. MAXIME.

MARIUS.

Quoy, Seigneur...

SILLA.

Je connois vostre malheur extrême ;

Je le voy, je le sens, et vous pouvez penser

Quels soins dans cet estat viennent m'embarrasser.

Je sçay que Cecilie à vous seul destinée,

Voudroit sur son amour regler son hymenée,

Et moy-mesme touché de crainte et de douleur 1255

Lorsque je voy Pompée occuper tout son cœur,

Et l'horreur d'un hymen, qui n'est pas volontaire,

J'ay peine à resister aux tendresses d'un pere.

Cependant tout honteux de vous manquer de foy

Je sens un fier devoir s'élever contre moy, 1260

Je fremis au seul nom d'ingrat et de parjure ;

Mais n'osant étouffer la voix de la nature,

N'osant contre ma fille armer tout mon pouvoir,

Je fie à sa vertu ma gloire et son devoir.

Ne precipitons rien, Seigneur, laissons la faire, 1265

Pour de si grands efforts le temps est necessaire,

Et sans luy, pour guerir de pareilles amours¹⁰⁸,

Les plus fortes raisons sont un foible secours. [58]

MARIUS.

Quitte, quitte Sylla cet honteux artifice ;

Etale fierement toute ton injustice, 1270

C'est assez une fois d'avoir sçeu m'abuser,

Et la premiere encore suffit pour t'excuser.

Dy pour me condamner, que j'ay dû¹⁰⁹ te connoistre,

Que si je suis trahy, j'ay merité de l'estre,

Qu'au lieu de me livrer aux mains d'un furieux 1275

Sur tes lâches sermens ; sur la foy de tes Dieux,

108. Rappel : toujours au féminin quand il est pluriel.

109. C'est-à-dire : j'aurais dû. Au XVII^e siècle, pour des auxiliaires comme devoir et pouvoir suivis d'un infinitif, le passé composé correspondait à un conditionnel passé (voir aussi vers 1285 et 1304).

Je devois preferer une guerre immortelle
 Au peril évident d'une paix infidelle ;
 Dy-moy que je devois prevoir que cette paix,
 Alloit mettre à couvert ta haine et tes forfaits ; 1280
 Que voyant tous les jours que dans ta politique
 La vertu vieillissoit comme la Republique,
 Que sous l'infame joug de ton autorité
 Toute Rome expiroit avec la liberté,
 J'ay dû prevoir aussi qu'avec tant de puissance 1285
 Sylla de cette paix prendroit plus de licence,
 Et qu'ainsi la vertu demeurant sans appuy,
 L'orgueil et la fureur regneroit avec luy.
 Je le devois prevoir, mais qui l'auroit pû croire,
 Qu'un cœur peut concevoir une fureur si noire, 1290
 Que pour ta fille et toy mes soins trop genereux,
 Qui d'un trépas certain vous ont sauvé tous deux
 Ne trouveroient en toy qu'un ingrat qu'un parjure ;
 Qu'ayant sçeu parvenir jusqu'à la Dictature,
 Tes sermens violez, et mon espoir trompé 1295
 Seroient le digne essay d'un pouvoir usurpé.
 Non, soit¹¹⁰ ou ma foiblesse, ou l'erreur de ma *flâme, [59]
 Je n'ay pû concevoir tant d'horreurs dans une ame :
 Quiconque pour les croire auroit assez de foy,
 Devroit estre meschant et cruel comme toy. 1300

SYLLA.

Je pardonne aux transports d'une aveugle colere ;
 Je parlois pour ma fille, et vous parlois en pere :
 Je pouvois puisqu'il faut vous parler autrement,
 Vous dire que j'ay pû trahir innocemment,
 Le fils d'un ennemy, qui né dans la bassesse 1305
 Fut le persecuteur de toute la noblesse¹¹¹,
 Le fils d'un vieux *Tyran qui fit par ses forfaits

110. = que ce soit, ou ma foiblesse, ou [...]

111. Marius père « était de fort petit lieu, né de père et mère pauvres, qui gagnaient leur vie à la sueur de leur corps » (Plutarque, *Vie de Marius*, III). Et il « se posait en ennemi irréductible des nobles dont il avait toujours été l'adversaire » (Salluste, *Guerre de Jugurtha*, LXXXIV, 1 et LXXXV, 24). Dans son discours rapporté par Salluste contre les nobles, Marius indique : « Il me manque des aïeux, je le confesse, mais je puis parler de mes exploits personnels, et cela vaut mieux. »

Une sanglante guerre au milieu de la paix.
 Je pouvois écouter cette haine invincible
 Qui rend avec mon sang le vostre incompatible. 1310
 Mais pourquoy rappeler ces vieux ressentimens ;
 J'ay deu tout oublier dans nos embrassemens,
 Et separer, malgré la haine hereditaire
 L'innocence du fils et les crimes du pere¹¹².
 Supprimons ces raisons de haine et de *courrous, 1315
 J'en ay, qui malgré moy parlent trop contre vous.
 Regardez en quel temps l'offre de Cecilie
 Suivit l'heureuse paix qui nous reconcilie :
 Rome estant aux abois, sur le point de perir,
 D'autres Romains sans nous ont sçeu la secourir ; 1320
 Pompée et ses amis emportent la victoire,
 Previennent mon secours, et m'en ostent la gloire.
 Cecilie est le prix qu'ils avoient attendu,
 Et que trop cherement Rome leur a vendu.
 Je sçay bien qu'un hymen, qui fut leur esperance, 1325 [60]
 D'un seul de ces vainqueurs sera la recompense ;
 Mais Pompée au combat estant leur General,
 Ils souffrent en luy seul le bon-heur d'un Rival.
 Encore ay-je sujet de croire que luy-mesme
 N'ose au depens de tous accepter ce qu'il aime ; 1330
 Il hesite, et peut-estre il vous a fait valoir
 Ce genereux refus qui flatoit vostre espoir.
 Vous seul obtiendrez-vous ce qu'ils doivent attendre,
 Et que mesme Pompée ose à peine pretendre ?
 Faudra-t'il nous commettre avec des Chefs jalous, 1335
 Qui déjà dans leurs cœurs conspirent contre nous,
 A cent braves Romains preferer un seul home
 Et le fils d'un Tyran au defenseur de Rome ?
 Non, j'auray soin de vous, et je veux à mon tour
 Vous sauver, malgré vous et malgré vostre amour. 1340

112. L'innocence du fils en comparaison du père est justifiée par sa conduite en héros dans la tragédie. Mais cette innocence semble contredite par l'Histoire : « fit de cruautés et d'inhumanités depuis la mort de son père, faisant mourir tous les plus apparens et plus notables personnages de la ville » (Plutarque, *Vie de Marius*, LXXXIX). Voir note 43.

MARIUS.

Quiconque est comme toy né pour la tyrannie,
Sçait avec ces couleurs farder sa perfidie.
Penses-tu m'ébloüir par un zele trompeur ?
Penses-tu me sauver en me perçant le cœur ?
Acheve, et songe enfin à m'oster une vie 1345
Fatale à mes Rivaux, si je perds Cecilie ;
Pers l'indigne pitié, qui me vole sa foy,
Ou crains pour mes Rivaux¹¹³ ce que tu crains pour moy.
Je m'emporte et peut-estre avec trop d'imprudence,
Mais qu'ay-je à ménager quand je perds l'esperance ? 1350
La contrainte est honteuse et n'est plus de saison,
Quand il faut s'expliquer contre la trahison. [61]

SYLLA.

Croyez-moy, remettez le calme dans vostre ame,
Vous n'avez qu'un moyen pour servir vostre *flâme.
Sans parler de traité, de serment, ny de foy, 1355
Souffrez que Cecilie en ordonne sans moy.
Quoy que de son amour un peu preoccupée,
De puissantes raisons parlent contre Pompée,
Et d'ailleurs vous sçavez qu'elle vous doit le jour,
Et qu'un pareil bien-fait vaut bien un peu d'amour. 1360
Pour flater vos Rivaux, souffrez qu'elle choisisse,
Ne vous figurez pas que c'est un artifice,
Pompée est un ingrat, et mon juste *courrous
Vous rend ce qu'il avoit d'avantage sur vous.
Ainsi souffrez qu'un choix et juste et raisonnable... 1365

MARIUS.

Que ce soit artifice ou zele veritable,
N'importe, regle tout selon ton interest,
Pourveu que Cecilie en prononce l'Arrest.
Adieu.

113. Ce débordement de colère en annonce un autre (scène 6 de l'acte V). Voir aussi vers 1560, 1576, 1676.

SCENE VI.

[62]

SYLLA *seul à PISON.*

Voy maintenant le secret de ma haine.

Pour perdre Marius et sans honte et sans peine, 1370

Le choix de Cecilie est un moyen certain :

Ma fille en fait le crime et l'épargne à ma main¹¹⁴ :

Si pour choisir Pompée elle en croit sa tendresse,

Marius en mourra d'amour et de tristesse,

Ou voulant se vanger, il se met en estat, 1375

De perir par son crime et par son attentat :

C'est ainsi que je puis sans trahir Cecilie

M'épargner d'un grand crime et la haine et l'envie.

Mais sans rien négliger sur un si doux espoir

Voyons ce qu'il faut craindre, et tâchons d'y pourvoir. 1380

114. Cette situation rappelle celle d'*Alcionée* de Du Ryer. Le roi y accepte que sa fille choisisse, puis trahit sa promesse envers le héros à propos de l'hymen avec Lydie. Le choix de sa fille étant contraire à ses souhaits, il refuse ce choix et lui ordonne d'obéir, c'est-à-dire de refuser *Alcionée*.

SCENE PREMIERE.

CECILIE. MARCELLE.

MARCELLE.

Je ne vous connois plus dans ce desordre extrême.

CECILIE.

Connois-tu bien Sylla, Marcelle ! est-il le mesme ?

Je ne voy qu'un Tyran sans pitié, sans amour.

L'ordre qu'il m'a donné dans ce funeste jour,

Qui pouvoit rebuter toute autre obeissance, 1385

A-t'il trouvé chez moy la moindre resistance ?

Il m'offre Marius, n'ay-je pas obey ?

Il m'oste à cét *Amant, je l'ay presque trahy :

Mais quand il veut trahir Marius et Pompée,

Alors que sa vengeance incertaine ou trompée, 1390

Demande une victime, et par des soins pressans

M'ordonne de choisir entre deux innocens,

Veux-tu que je reçoive un ordre si barbare ?

La nature en fremit ; tout mon devoir s'égare :

Le sang ne parle plus pour un pere cruel, [64]

Et brave son pouvoir quand l'ordre est criminel.

MARCELLE.

Mais entendez-vous bien l'ordre de vostre pere ?

Sa conduite par tout n'est que ruse et mystere.

Ainsi, quand vous voyez qu'un traitement égal

Confond dans sa fureur Pompée et son Rival, 1400

Ne vous arrestez pas, Madame, à l'apparence :

Il pretend que Pompée emporte la balance ;

Car, enfin vous sçavez, que Sylla dans son cœur

L'a toujours honoré de toute sa faveur.

Ainsi, s'il vous propose un choix qui vous *étonne, 1405

Expliquez comme il faut les terreurs qu'il vous donne.

Sur l'ordre de ce choix je vous diray bien plus,

Quand il se sert de vous pour trahir Marius,

Tout injuste qu'il est, trop jaloux de sa gloire,
Il veut par vos refus garantir sa memoire, 1410
Combatre une pitié, qui le veut secourir,
Et trouver un pretexte à le faire perir.
Marius est à plaindre et je le plains moy-mesme,
Mais haï de Sylla, dans son malheur extrême...

CECILIE.

Et c'est dans cet estat que je veux retenir 1415
De ce que je luy dois le tendre souvenir ;
Et c'est dans cet estat que je l'offre à moy-mesme ;
Quand j'estois comme luy dans un peril extrême ;
Quand un peuple en fureur massacroit mes *parens
Et les traisnoit dans Rome égorgez ou mourans, 1420
Quand mon Palais détruit, le desespoir dans l'ame,
Pàle, errante, au milieu du sang et de la flâme,
Je rencontray son pere, et tout tremblant d'effroy, [65]
Marius se mit seul entre son pere et moy.
Marcelle à cet objet que veux-tu que je fasse ? 1425
Mais rappellons encore ma derniere disgrace.
Prisonniere de guerre au milieu de sa cour,
Et sous les douces loix d'un prisonnier d'amour,
Voy comme il m'a traitée, avec quelle tendresse,
D'une ingrante captive il a fait sa *Maistresse. 1430
Le ferons-nous perir, luy l'honneur de nos jours,
Les delices de Rome et ses tendres amours,
L'exemple des *Amans, en qui l'amour assemble
Plus de *feux que n'en ont tous les *Amans ensemble ?

MARCELLE.

Mais le sauverez-vous ? Quel sera son appuy ? 1435

CECILIE.

Malgré tous, contre tous je veux estre pour luy.
Et s'il ne tient qu'au choix, que demande mon pere...

MARCELLE.

Vous allez donc livrer Pompée à sa colere.

CECILIE.

Viens-tu pas sur ce point de calmer mes frayeurs ?
Sylla chérit Pompée et le comble d'honneurs. 1440

MARCELLE.

Mais sur ce que j'en voy j'en juge mal peut-être :
Souvent Sylla n'est rien de ce qu'il veut paraître ;
Son esprit défiant, son inconstante humeur
Le font doux et cruel , arrogant et flatteur,
Font qu'il ose et craint tout, et que sa violence 1445
Agit ou se retient selon sa défiance.

CECILIE. [66]

Ainsi quand sur ce choix je cherche mon devoir,
Je ne trouve pour moy que honte et desespoir,
Ainsi lorsque ce choix me rend trop incertaine,
Que Sylla m'en dispense, et qu'au gré de sa haine... 1450

MARCELLE.

Luy rendre le pouvoir qu'il vous donne sur eux,
C'est en épargner un pour les perdre tous deux.

CECILIE.

Il faut donc se charger de la moitié du crime,
Et choisir promptement son gendre et sa victime.
Mais qui fera ce choix Marcelle ? est-ce l'amour ? 1455
L'amour perdra celui qui m'a sauvé le jour,
C'est aveugle transport sans que rien le retienne
A la fois des traitez arrachera la mienne ;
Je seray lâche, injuste, ingrate et sans honneur,
J'ayderay par mon choix à luy percer le cœur. 1460
Ce n'est point sur ce choix l'amour qu'il en faut croire.
Marius vient Marcelle, au secours de ma gloire.

SCENE II.

MARIUS. CECILIE. MARCELLE. MAXIME.

MARIUS.

Je sçay ce que Sylla vient de vous ordonner ;
Madame, et mon abord semble vous *étonner.
Je sçay trop bien aimer pour vouloir vous contraindre ; 1465
Choisissez hardiment, vous n'avez rien à craindre :
Vous aimez, je le sçay, par vostre propre adveu,
Vous ne pourrez jamais brusler d'un plus beau *feu. [67]
Abandonnez aux Dieux un *Amant miserable,
Que les crimes d'un pere ont rendu trop coupable. 1470
Et sans plus balancer vostre amour et le mien,
Croyez en vostre cœur ; tout le reste n'est rien.

CECILIE.

Je vous ay dit l'*Amant pour qui mon cœur soûpire,
Je vous l'ay dit, Seigneur et ne puis m'en dédire ;
Et si la trahison avoit moins de fureur, 1475
J'obeirois peut-estre aux ordres de mon cœur ;
Mais puisqu'il faut enfin que je vous le confesse,
Quand d'un Arrest mortel on me fait la Maistresse,
Sur tout ce que j'en crains me sera-t'il permis
De m'entendre moy-mesme avec vos ennemis ? 1480
Peut-estre que Sylla, je tremble à vous l'apprendre,
A juré vostre mort, si vous n'estes son gendre.

MARIUS.

Poussez encore plus loin cette tendre frayeur,
Son gendre ou non, il faut contenter sa fureur.
Il le faut, mais malgré sa noire perfidie 1485
Au moins je ne suis pas trahy de Cecilie,
Et je puis me flater pour le prix de ma foy,
Qu'elle doute un moment entre Pompée et moy,
Mais il est temps enfin de vous faire justice :
Craignez, que comme vous vostre *Amant se trahisse, 1490
Je l'ay veu ce grand cœur rendre un cruel combat.

Pompée est * genereux, et je suis un ingrat :
 Je ne pourray jamais par un effort semblable
 Ce qu'un Rival heureux fait pour un miserable ;
 Madame, ma vertu n'ira jamais si loin, 1495
 Je ne puis, comme luy la trouver au besoin¹¹⁵.
 Et bien loin d'imiter l'effort qu'il se veut faire, [68]
 Je garde obstinement un espoir temeraire,
 Je ne puis renoncer à ces divins * appas,
 Que j'ay veu presque miens et presque entre mes bras : 1500
 Non, rien ne peut m'oster l'espoir de Cecilie,
 Et c'est le seul lien qui m'attache à la vie.

CECILIE.

Mais que pretendez-vous avec ce foible espoir ?

MARIUS.

Des mortels et des Dieux implorer le pouvoir,
 Et pour forcer enfin toute sorte d'obstacles, 1505
 Au tout-puissant amour demander des miracles.
 Que s'il faut à ce Dieu joindre d'autres secours,
 Souffrez...

CECILIE.

Daignez, Seigneur, prendre soin de vos jours.
 Echapez promptement aux fureurs de mon pere,
 Ce choix qu'il me demande, et que je crains de faire, 1510
 Quel qu'il puisse estre enfin, ou pour ou contre vous,
 Ne fera que *haster l'effet de son *courrous.

MARIUS.

Je sçay trop que ce choix, où Sylla me renvoye,
 N'est pour ma seureté qu'une infidelle voye.
 Pour derniere faveur souffrez moy seulement 1515
 Tout ce que peut tenter un malheureux *Amant.
 Quoy qu'il me fust permis dans mon malheur extrême,
 De n'en prendre aujourd'huy l'ordre que de moy-mesme,
 Je dépens de l'amour, et de vostre pouvoir,
 Vous pouvez d'un seul mot éteindre mon espoir ; 1520

115. Comprendre : quand j'en ai besoin.

Mais pour me l'arracher, il faut m'arracher l'ame,
Je ne vis que d'espoir au milieu de ma *flâme, [69]
Luy seul soûtient mes jours, luy seul est tout mon bien ,
Et je meurs à vos pieds, si je n'espere rien.
Ordonnez à ce cœur que mon respect vous livre, 1525
Ou de vivre pour vous ou de cesser de vivre.
Vous ne répondez rien.

CECILIE.

Qu'esperez-vous, Seigneur ?
Quels efforts, quels secours, vaincront votre malheur ?
Je ne le puis nier, la perfidie est noire ;
Il s'agit de vanger et l'amour et sa gloire. 1530
Mais attendez du choix qu'on vient de m'ordonner...

MARIUS.

Au peril de ce choix dois-je m'abandonner ?
Sylla qui m'a vanté cette douce esperance,
Voudroit sous un *appas endormir ma prudence :
Mais s'il a pu manquer à la foy d'un traité, 1535
Puis-je prendre avec luy quelque'autre seureté ?
S'il le faut toutefois...

CECILIE.

Non, non, craignez sa haine ;
Je voy de tous costez votre perte certaine,
Et daignez seulement pour vous faire raison
Employer la vertu contre la trahison. 1540

MARIUS.

Quelques soins que je donne au secours de ma *flâme,
Jamais rien de honteux n'entrera dans mon ame,
Et je serois indigne et de vous et du jour
Si la gloire n'estoit du party de l'amour :
Il n'est point de fureur que mon devoir n'arreste : 1545
Si vous me soupçonnez, je vous livre ma teste, [70]
Et je ne vous instruis des perils où je cours,
Que pour mettre en vos mains ma *fortune et mes jours.

CECILIE.

J'ay dans tous vos desseins conçu trop d'innocence,
Pour abuser jamais de cette confiance, 1550
Et loin de vous trahir, il me sera bien doux
De partager mes soins entre mon pere et vous.

MARIUS.

Ah ! que cette bonté digne de Cecilie
Me paye avec excés tous les maux de ma vie !
Quelque soit le succès que mon amour attend, 1555
Je mourray satisfait, ou je vivray content.
Adieu, Madame.

CECILIE.

Adieu.

SCENE III.

CECILIE. MARCELLE.

CECILIE *continuë.*

Que son sort est à plaindre !

MARCELLE.

Ah ! que sa vengeance est beaucoup plus à craindre¹¹⁶.

Durant vostre entretien Maxime m'a fait voir

Sans vouloir s'expliquer, son secret desespoir :

1560

Je le vois en estat d'aller tout entreprendre.

CECILIE.

Pour son bien, pour le nostre, il faut sans plus attendre,

[71]

Il faut choisir Marcelle, allons en sa faveur...

116. Vers faux de 11 syllabes : Ah ! sa vengeance est beaucoup plus à craindre. Nous corrigeons.

SCENE IV.

CECILIE. POMPEE. MARCELLE.

CECILIE.

Mais j'aperçoy Pompée, où courez-vous, Seigneur ?

POMPEE.

Je cours près de Sylla luy vanter ma victoire ; 1565
Je cours sacrifier mon amour à ma gloire :
Mais faut-il vous trouver encore sur mes pas ?
Ah ! ne m'opposez plus ces dangereux *appas.
Madame, c'en est fait ; il faut que je réponde,
Malgré tout mon amour aux vœux de tout le monde, 1570
Et vous devez souffrir qu'un cœur trop combattu
Se rende tout entier à sa seule vertu.
Je doy mesme rougir qu'une trop juste crainte
M'impose les devoirs d'une vertu contrainte ;
Déjà dans sa douleur Marius me fait voir 1575
Le secret appareil d'un sanglant desespoir,
Et Sylla qui le voit outré de sa disgrâce
Par des ordres cachez en previent la menace,
Et songe à rejeter sur moy-mesme et sur vous,
Tout ce que va produire un injuste *courroux. 1580 [72]
C'est à nous de sauver de ce peril extrême,
Sylla, la paix, l'estat, Marius et vous-mesme.
Puisque Sylla pour nous va rompre le traité
Et nous veut imputer son infidelité,
Reprenons l'innocence, et l'honneur qu'il nous vole, 1585
Et forçons un ingrat de tenir sa parole.
Je vous aime, Madame, et j'adore en vos yeux
Le plus visible éclat de la gloire des Dieux,
Il n'est rien qu'à vos yeux mon cœur ne sacrifie.
Mais voyant à quel prix on m'offre Cecilie, 1590
Mon cœur tout indigné renonce à ses *appas ;
L'amour n'est plus amour, où la gloire n'est pas ;
Ce Dieu n'est que fureur, foiblesse, extravagance,
Quand son emportement nous couste l'innocence

Et tous les vrais Romains refusent des Autels 1595
A ce lâche Tyran du reste des mortels ;
Allons, ne laissons pas refroidir ce beau zele ;
Mon devoir près de vous, doute, tremble, chancele.
Le mal presse, il est temps, Madame.

CECILIE.

Allons, Seigneur.

Excusez, si j'y cours avecque moins d'ardeur¹¹⁷ : 1600
Mon cœur, quoy que Romain est fait tout comme un autre,
Et ma vertu n'est pas si forte que la vostre.

POMPEE.

Ah ! si vostre vertu doute de son pouvoir,
Puis-je bien m'asseurer de faire mon devoir ?
Avec toute l'ardeur de la vertu Romaine, 1605
Je resisteray mal au torrent qui m'entraîne,
Et si vostre devoir ne soustient pas le mien,
Quelqu'en soit le succès ne me reprochez rien. [73]
Dieux, qui voyez ma peine en faveur de ma gloire
De mes derniers efforts gardez bien la memoire. 1610

CECILIE.

Hé quoy presumez-vous, si je doute un moment,
Que je réponde mal à ce beau sentiment,
Je feray mon devoir, avec cét avantage
Que j'ay plus de besoin de force et de courage,
Que je crains tout pour vous dans ce funeste jour, 1615
Et que je dois combatre un pere et mon amour ;
Mais un pere cruel, puisqu'il vous faut tout dire,
Qui vous voyant douter sur le choix qu'il desire,
Veut qu'entre deux *Amants arbitre de leur sort,
Je partage aujourd'huy mon hymen et la mort¹¹⁸. 1620

POMPEE.

O ! Dieux quelle fureur, ne craignez rien, ma vie
Peut encor défier toute sa tyrannie,

117. Vers faux de 11 syllabes :

Excusez, si j'y cours avec moins d'ardeur. Nous corrigeons.

118. Voir vers 1509, 1576-1578. Les héros s'informent mutuellement du danger qui les menace tous quoique différemment (et en informent en même temps les spectateurs).

Il vient.

SCENE V.

[74]

SYLLA. POMPEE. CECILIE. SABINE.

SILLA.

Peut-on sçavoir qui sera vostre Epoux ?
Mais j'entens vostre choix, Pompée est avec vous.

CECILIE.

En effet sur ce choix c'est luy que j'en doy croire, 1625
J'ay choisi Marius Seigneur, et j'en fais gloire.

SYLLA. à part.

Dieux !

CECILIE.

Et j'ay dû répondre en cette occasion,
Plus à vostre devoir qu'à vostre intention.

SILLA.

Vous avez concerté ce beau choix l'un et l'autre,
Et vous avez réglé mon devoir sur le vostre : 1630
Ce Heros tout brûlant, tout avide d'honneur,
A poussé jusqu'au bout cette noble fureur.

POMPEE.

Seigneur, j'aime la gloire, et la trouve trop belle
Pour rien faire jamais qui soit indigne d'elle.
Quoy que pour Cecilie, et l'amour et l'honneur 1635
D'une *flâme immortelle ait embrasé mon cœur,
Quand la seule vertu doit estre consultée,
L'amour perd tous ses droits, sa voix n'est point contée. [75]
Je sçay bien qu'immoler sa gloire à ses beaux yeux,
Seroit peut-estre un crime illustre et glorieux ; 1640
Je sçay ce qu'est Sylla, quels honneurs doit pretendre,
Quiconque aura l'honneur de devenir son gendre ;
Je sçay quelles fureurs suivront un tel refus ;
Je sçay que toute Rome, et mesme Marius
S'étonnera de voir une vertu si rare ; 1645
Mais quel que sort affreux, que mon cœur se prepare,
Le destin de Pompée est trop grand et trop beau,
Pour refuser au monde un exemple nouveau.

L'univers apprendra que pour l'honneur de Rome,
Sous le regne du crime il est encore un home, 1650
Qui fait voir à Sylla malgré tout son *courroux,
Que le bien de la gloire est le plus grand de tous.

SYLLA.

Et ces beaux sentimens ont sur vous tant de force,
Qu'ils font entre vous deux un eternel divorce.
Ainsi cette vertu ne sert qu'à vous trahir. 1655

CECILIE.

Ainsi tout nostre amour n'a pû nous ébloüir.
Ainsi tous deux épris d'une ardeur legitime
Nous nous aidons l'un l'autre à triompher du crime,
Et pousser jusqu'au bout un effort genereux.
Ainsi deux cœurs unis noblement amoureux, 1660 [76]
Font de cette union d'estime et de tendresse
Un commerce d'honneur et non pas de foiblesse.
Cet amour va plus loin, et s'il agit pour nous,
C'est pour mieux faire aller ses soins jusques à vous.
Il veut servir mon pere au peril de sa haine, 1665
Rendre cette grande ame à la vertu Romaine ;
Il le veut arracher à ces noms odieux,
D'implacable ennemy, de Tyran furieux ;
Il le veut delivrer du destin des parjures,
Dérober sa conduite aux craintes, aux murmures : 1670
Cet amour genereux veut enfin malgré vous
Payer à Marius ce qu'il a fait pour nous,
Epargner à Sylla l'ingrate barbarie
D'attenter sur celui qui nous sauve la vie,
Et garentir la paix, Rome et vostre pouvoir 1675
Des fureurs d'un *Amant qu'on met au desespoir.
Si par ce digne amour vostre haine est trompée,
Voilà ce que vous vaut Cecilie et Pompée,
Rendez graces au Ciel, qui vous preste aujourd'huy
Une fille comme elle, un amy comme luy. 1680

SYLLA.

J'admire ce beau zele , et ne puis m'en defendre,

Je voy par vos conseils quel *party je doy prendre
Il faut vous contenter. Qu'on l'aille donc chercher,
Ce precieux Rival, cet ennemy si cher.

SCENE VI.

[77]

SYLLA. POMPEE. CECILIE. PISON. MARCELLE.

PISON.

Seigneur....

1685

SYLLA.

Qu'est-ce Pison ?

PISON.

Marius dans la place

Suivy d'un gros d'amis et de la populace,

Marche vers le Palais avec ses revoltez,

Et vient vous demander l'effet de nos traitez,

Le Camp est adverty, mais la Ville fermée,

Vous prive en ce moment du secours de l'armée¹¹⁹.

1690

SYLLA.

C'est comme Marius s'aquite envers tous deux.

Grace à son desespoir, j'ay tout ce que je veux,

Puisqu'il m'ose attaquer, il n'est plus temps de feindre :

Vains scrupules d'estat cessez de me contraindre,

Déguisement honteux d'un *courroux violent

1695

Laisse agir ma fureur ton secours est trop lent.

[78]

Viens Pison, il est temps de me faire connoistre.

Tremblez mes ennemis, tout Sylla va parestre.

Vous pouvez demeurer, et vous aider tous deux

A plaindre dignement un *Amant malheureux.

1700

119. Dans l'intrigue, Sylla après le combat a pénétré à Préneste seul sans son armée, et la ville étant toujours assiégée, l'armée ne peut agir.

SCENE VII.

POMPEE. CECILIE. SABINE.

POMPEE.

Que me commandez-vous dans cette conjoncture ?

CECILIE.

Des perils si pressans font trembler la nature :

Mais contre la vertu, qu'on trahit lâchement,

Le sang, quoyqu'allarmé s'explique foiblement.

POMPEE.

Je vay donc s'il se peut secourir l'un et l'autre.

1705

CECILIE.

Allez, et reglez seul mon devoir et le vostre.

SCENE VIII.

[79]

CECILIE. SABINE.

SABINE.

Quel est vostre dessein ? malgré son desespoir
Le sort de Marius est en vostre pouvoir.
Empeschez pour son bien un effort temeraire ;
Servez à mesme temps vous, Rome et vostre pere ;
Un seul mot, un regard le peuvent desarmer.

1710

CECILIE.

Je sçay jusqu'à quel point Marius sçait aimer.
Mais je n'abuse point de cét amour extrême.
Perisse tout plustost, perisse Rome mesme,
Perisse Cecilie, et toute ma * maison,
Si je les dois sauver par une trahison,
Quand tu vois Marius prest à se satisfaire.
Veux-tu...

1715

SABINE.

Mais voulez-vous exposer vostre pere !
Vous voyez quels perils...

CECILIE.

Pourquoy m'allarmes-tu ?
Pourquoy d'un nom si cher *étonner ma vertu ?
Faut-il avec un pere estre d'intelligence,
Alors qu'il faut trahir l'honneur et l'innocence?
Pour un pere sans foy, le sang est sans pouvoir
Et le soin de ma gloire est mon premier devoir.

1720

SCENE IX.

[80]

CECILIE. SABINE. MARCELLE.

CECILIE.

Qu'est-ce ?

1725

MARCELLE.

Helas ! pour comble de misere,
Marius va tomber aux mains de vostre pere.

CECILIE.

Comment !

MARCELLE.

Le *fier Sylla se presente aux mutins,
Comme s'il estoit seul maistre de leurs destins :
Son intrepidité desarme leur audace,
Et toute leur ardeur se convertit en glace,
Tant ils craignent ce front, devant qui tant de fois
L'univers tout entier a veu trembler ses Rois :
Marius reste seul sans secours, sans defence,

1730

CECILIE.

Allons sans plus tarder, allons par ma presence...

SCENE X.**[81]***CECILIE. POMPEE. MARCELLE. SABINE.***CECILIE.**

Ah ! Seigneur, Marius...

1735

POMPEE.

Vous voyez ma douleur.

Abandonné des siens, mais malgré son malheur,
Plus honteux que troublé de les voir sans courage.

La trahison, dit-il, acheve son ouvrage,
Sylla. Puis de son fer s'estant percé le flanc¹²⁰,

Tu n'auras pas l'honneur de répandre mon sang ;

1740

Ma main en t'immolant ta plus chere victime,
Pour punir ta fureur luy dérobe ce crime.

CECILIE.Et souille tout mon sang¹²¹ apres cet attentat

Des titres odieux de perfide et d'ingrat.

POMPEE.

Mais ce n'est pas assez : j'ay bien plus à vous dire.

1745

D'horreur et de pitié mon cœur tremble et soupire.

Marius, m'adressant sa voix et ses soupirs,

Mon trépas, cher Rival, vange tes déplaisirs ;

Adieu, jouïs en paix du bon-heur de ta *flâme¹²².

Attendri par ces mots jusques aux *feux de l'ame,

1750

Je change tout d'un coup ma tendresse en horreur,

Voyant le *fier Sylla d'un œil plein de fureur

[82]

Jouyr de ce spectacle, et charmé de son crime

D'un avide regard devorer sa victime.

Après avoir soulé toute sa cruauté,

1755

120. Tous les récits historiques s'accordent : « Marius tentait de s'échapper par un souterrain cerné par l'armée, il se donna la mort » (Tite Live, Abrégé du *Livre 87*). « Voyant sa situation désespérée, Marius s'efforce de s'échapper par des galeries souterraines creusées jusqu'à divers points de la campagne. Quand il sort de terre il est tué soit par des gens postés à cet effet, soit de sa propre main, soit par des coups portés mutuellement avec le jeune frère de Télésinus » (Velleius Paterculus, *Livre II*, ch. 27). « Il se tua lui-même de sa propre main » (Plutarque, *Vie de Marius*, LXXXIX). Voir aussi Plutarque (*Vie de Sylla*, LXVII) et Orose (*Livre V*, ch. 9).

121. Au sens de parenté, famille.

122. Marius confie ici à son rival celle qu'il aime. De même que Cécilie et Pompée avaient renoncé à leur amour réciproque en faveur de Marius (vers 1566, 1626...) Le renoncement à la personne aimée est un thème fréquent dans la tragédie du XVII^e siècle où l'amour est si présent. Voir introduction p. 46-48.

Inquiet, et malgré toute sa dureté,
 Plein du trouble qui suit les ames criminelles,
 Il veut se dérober à ses peines cruelles,
 Et tasche vainement à force de forfaits
 D'étouffer des remors, qui ne mourront jamais, 1760
 A toute son armée il a livré Preneste¹²³ :
 En vain je veux combatre un dessein si funeste,
 Plus mon zele importun excite ses remors,
 Plus pour les surmonter il demande de morts :
 Il va jusques sur Rome¹²⁴ étendre la tempeste, 1765
 Ce ne sont que fureurs qu'il roule dans sa teste ;
 Et son esprit n'est plein que de punitions,
 De fers, de sang, d'exils et de proscriptions.
 Son cœur persecuté du tourment qu'il endure,
 Deteste sa grandeur, maudit la Dictature, 1770
 Il veut l'abandonner, et privé de son rang,
 Se livrer à quiconque aura soif de son sang.
 Cependant pour combler ses remors et ses crimes
 Il cherche à s'immoler mille et mille victimes.
 Et si vous n'avez soin de calmer son *courroux, 1775
 Je crains tout pour luy-mesme, et pour Rome et pour nous.

123. Marius mort, « dès qu'il (Lucrétius Offela) fut entré dans Préneste, il fit immédiatement mettre à mort une partie des membres du Sénat qui servait là sous Marius, et emprisonner les autres. Sylla fit égorger ceux-ci à son arrivée dans cette ville » (Appien, ch. 10, §. 94). Ou bien Sylla « se transportant à Préneste, fit du commencement le procès à ceux de la ville (...) il les fit assembler tous en un lieu jusques au nombre de douze mille hommes, qu'il fit passer tous au fil de l'épée » (Plutarque, *Vie de Sylla*, LXVII). Et Appien ajoute encore : « Il livra ensuite au pillage cette ville. »

124. Mêmes actes contre Rome, par exemple : « Dès que Sylla entra en vainqueur à Rome, il fit tuer contre la loi divine et le respect de la parole donnée, trois mille hommes sans armes et confiants, qui s'étaient rendus... », parfois même des partisans de Sylla ! (Orose, *Livre V*, ch. 21).

SCENE DERNIERE.

[83]

POMPEE. CECILIE. PISON.

PISON.

Sylla n'attend que vous, et sa cruelle rage

Brûle d'aller dans Rome achever son ouvrage,

Rien de ce noir projet ne le peut divertir :

Les ordres sont donnez, Madame il faut partir.

1780

CECILIE.

Allons, allons nous mettre entre Rome et mon pere,

Et mourir à ses pieds ou fléchir sa colere.

FIN.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

Par Grace et Privilege du Roy, donné à Paris le 24. jour de Mars 1669. Signé, DALANCE, il est permis à G QUINET, de faire imprimer, vendre et debiter un Livre intitulé *le Jeune Marius, Tragedie*, durant le temps et espace de sept années, entieres et accomplies, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu du present Privilege. Et defenses sont faites à tous autres, de quelque qualité et condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer ladite Piece, sur peine de confiscation des Exemplaires, et de tous dépens, dommages et interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilege.

Registré sur le livre de la Communauté des Marchands Libraires et Imprimeurs de cette ville de Paris, le 26.Mars 1669. suivant l'Arrest du Parlement du 8.Avril 1653.

A. SOUBRON, Syndic.

Achévé d'imprimer pour la premiere fois le 28.Mars 1669.

Annexes

Lexique

Les citations sont issues du Dictionnaire de FURETIÈRE. Nous avons seulement relevé ici les sens spécifiques au XVII^e siècle. Les références aux vers sont notées entre parenthèses.

Amant

Qui aime d'une passion violente, sans connotation sexuelle.

Apas : (appas)

Appâts : ce qui attire, engage à faire quelque chose, piège.

V. 361, 1534.

Appas : charmes de quelqu'un.

V. 197, 345, 577, 653, 1127, 1499, 1568, 1595.

Bonheur/heur

Heur venu de l'ancien français est encore fréquent.

« Honneurs. »

V. 63, 906.

Hasard positif, chance.

V. 1, 279, 393, 459, 870.

Courroux

« Mouvement impétueux de colère », le sens de ce terme est plus fort que maintenant.

Cruelle

« Les amants disent que leur maîtresse est cruelle quand elle ne satisfait pas à tous leurs désirs ».

V. 249, 258, 598.

Estonné

Épouvanter, effrayer.

Fier

Cruel, barbare, tyran.

V. 515, 1727, 1752.

Feu

Ardeur amoureuse.

Flâme: (flamme)

Ardeur amoureuse.

Fortune

« Providence divine qui agit par des voies inconnues » (divinité antique).

V. 776.

Par extension, ce qui arrive par hasard, chance, succès.

Dédicace 1, v. 89, 562, 697, 877, 960.

Destinée, vie.

V. 897, 944, 1548.

« Gens puissants et en crédit ».

Dédicace 2.

Furie

Fureur.

Généreux

Pour une personne, qui a l'âme noble ou magnanime.

V. 522, 688, 837, 932, 1087, 1492.

Hasards

Périls, dangers.

Haster

Presser (sens transitif).

Maison

Famille (noble).

Maistresse

« Jeune fille qu'on recherche en mariage » (pas plus de connotation sexuelle que pour « amant »).

Parents

Tous les membres qui sont de la même famille.

Parti

« Troupe de gens de guerre qu'on commande pour quelque expédition ».

V. 64.

Résolution prise après délibérations.

V. 1682.

Bibliographie

Œuvres de référence antérieures à 1800

Œuvres

- BOYER, Claude, *Oropaste ou le faux Tonaxare* (1663), tragédie, publiée avec une introduction et des notes par Ch Delmas et G. Forestier, Genève, Droz, 1990.
- BOYER, Claude, *Le Comte d'Essex*, tragédie, Paris, C. Osmont, 1678, in-12°.
- BOYER, Claude, *Artaxerce*, tragédie, Paris, C. Blageart, 1683, in-12°.
- CHAULMER, Charles, *La mort de Pompée*, tragédie, Paris, A de Sommaville, 1638, in-4°.
- CORNEILLE, Pierre, *Le Cid* (1637), tragi-comédie, éd. G. Forestier, Paris, S.T.F.M, 1992.
- CORNEILLE, Pierre, *Cinna* (1642), tragédie, [in] *Œuvres Complètes*, éd. G. Couton, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1981, Tome I.
- CORNEILLE, Pierre, *Héraclius* (1647), tragédie, éd. G. Forestier, Paris, Cicero, 1995.
- CORNEILLE, Pierre, *Sertorius* (1662), tragédie, [in] *Œuvres Complètes*, éd. G. Couton, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987, t. III.
- CORNEILLE, Pierre, *Suréna* (1674), tragédie, éd. G. Forestier, Paris, Livre de poche, 1993.
- DESCARTES, René, *Les Passions de l'âme* (1650), Paris, Vrin, 1970.
- DE VIAU, Théophile, *Pyrame et Thisbé*, tragédie, Paris, 1630.
- DU RYER, Pierre, *Alcionée*, tragédie, Paris, A. de Sommaville, 1640.
- MACHIAVEL, Nicolas, *Le Prince* (1513), Paris, Livre de poche, 1962.
- RACINE, Jean, *Andromaque* (1667), tragédie, [in] *Œuvres Complètes*, éd. R. Picard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, Tome I.
- RACINE, Jean, *Britannicus* (1669), tragédie, [in] *Œuvres Complètes*, éd. R. Picard, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, Tome I.
- SÉNÈQUE, *De clementia*, texte établi et traduit par Fr. Préchac, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1967.
- URFÉ, Honoré d', *L'Astrée* (1607-1628), Paris, éd. Folio, Gallimard, 1984.

Ouvrages de poétique

- ARISTOTE, *La Poétique*, traduit par M. Magnien, Paris, Livre de poche, 1990.

AUBIGNAC, François Hédelin abbé d', *La pratique du théâtre* (1657), P.Martino éd., Alger, Carbonel, 1927.

CORNEILLE, Pierre, *Discours du poème dramatique*, [in] Œuvres Complètes, éd. G. Couton, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1987, t. III.

FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel*, La Haye-Rotterdam, A. et E. Leers, 1690 (réimprimé Paris, éd. Le Robert, 1978).

RAPIN, René, *Réflexions sur la poétique de ce temps et sur les ouvrages des poètes anciens et modernes* (1674), E. T. Dubois éd. (pour l'éd. de 1675), Genève, Droz, 1970.

Le contexte littéraire

CHAPELAIN, Jean, *Liste de quelques gens de lettres français vivants en 1662*, [in] *Opuscules critiques*, éd. A. C. Hunter, Paris, Droz, 1936.

D'OLIVET, *Histoire de l'Académie française (1652-1700)*, Paris, 1742, Tome II.

FURETIÈRE, Antoine, *Factums pour Messire Antoine Furetière, abbé de Chalivoy, contre quelques-uns des Messieurs de l'Académie Française* (1685-1688), [in] *Recueil des Factums d'Antoine Furetière*, éd. C. Asselineau, Paris, Paulet-Malassis et de Boise, 1858, in-12°.

FURETIÈRE, Antoine, *Les Couches de l'Académie, poème allegorique et burlesque par Furetière* (1688), [in] *op. cit.*, p. 293-324.

MÉNAGE, Gilles, *Menagiana*, Paris, T. et P.. Delaulne, 1693, in-8°.

PARFAICT, Claude et François (dits les frères PARFAICT), *Histoire du Théâtre français, depuis son origine, jusqu'à présent, avec la vie des plus célèbres Poètes dramatiques, un Catalogue exact de leurs Pièces, et des Notes Historiques et Critiques*, Paris, P. G. Le Mercier et Saillant, 1734.

ROBINET, Charles, *Lettres en vers à Madame*, [in] *Les continuateurs de Loret*, t. III (janvier 1668 - décembre 1669), publié par E Picot, Paris, Librairie Damascène Morgand, 1899.

SOMAIZE, *Le dictionnaire des Précieuses, historique, poétique, géographique, cosmographique, cronologique et armoirique par le sieur de Somaize*, Paris, J. Jannet, 1661.

Sources

APPIEN D'ALEXANDRIE, *Les Guerres civiles à Rome*, texte établi et traduit par J. I. Combes-Dounous, Paris, éd. Les Belles Lettres, 1993, t. I, chapitre VII - XI.

HINARD, François, *Sylla*, Paris, Fayard, 1985.

OROSE, *Histoires*, texte établi et traduit par M-P. Arnaud-Lindet, Paris, éd. Les Belles-Lettres, 1991, Livre V.

PLUTARQUE, *Les Vies des hommes illustres*, traduction J. Amyiot, Gérard Walter, éd. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951, 2 vol.

SALLUSTE, *La guerre de Jugurtha*, traduction J. Roman, Paris, éd. Les Belles-Lettres, 1924.

TITE LIVE, *Abrégés des livres 73-89 du Ab Urbe Condita*, texte établi et traduit par P. Jal, Paris, éd. Les Belles-Lettres, 1995.

VELLEIUS PATERCULUS, *Histoire romaine*, texte établi et traduit par J. Hellegouarc'h, Paris, éd. Les Belles-Lettres, 1982, Livre II.

Études sur le théâtre et le contexte littéraire du XVII^e siècle

Ouvrages

BRODY, Clara C., *The Works of Claude Boyer*, New York, King's Crown Press, 1947.

DEIERKAUF-HOLSBOER, Sophie Wilma, *Le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne 1548-1680*, Paris, Nizet, 1968-1970, 2 vol.

DELMAS, Christian, *La Tragédie de l'âge classique (1553-1770)*, Paris, Seuil, 1994.

FORESTIER, Georges, *Introduction à l'analyse des textes classiques*, Paris, Nathan, 1993.

FORESTIER, Georges, *Essai de génétique théâtrale. Corneille à l'œuvre*, Paris, Klincksieck, 1996.

FOURNEL, Victor, *Les Contemporains de Molière*, Paris, F. Didot, t. I, 1868.

LANCASTER, Henry Carrington, *A History of French Dramatic Literature in the XVIIth Century*, Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Paris, PUF, 1929-1942.

MÉLÈSE, Pierre, *Le Théâtre et le public sous Louis XIV (1659-1715)*, Genève, Slatkine, 1976.

MÉLÈSE, Pierre, *Répertoire analytique des documents contemporains d'information et de critique concernant le théâtre à Paris sous Louis XIV (1659-1715)*, Genève, Slatkine, 1976.

NADAL, Octave, *Le Sentiment de l'amour dans l'œuvre de Pierre Corneille*, Paris, Gallimard, 1948.

MOREL, Jacques, *La Tragédie*, Paris, Armand Colin, 1964.

SCHERER, Jacques, *La Dramaturgie classique en France*, Paris, Nizet, 1950.

TRUCHET, Jacques, *La Tragédie classique*, Paris, PUF, 1975.

Articles

ANDRIEU, Paul-Léon, « Plaidoyer pour deux académiciens albigeois », *Cahiers Raciniens*, 1961, p. 756-761.

DROZ, Édouard, « Corneille et l'Astrée », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1921, p. 161-203 et p. 361-387.

FORESTIER, Georges, « Théorie et pratique de l'histoire dans la tragédie classique », *Littératures classiques*, 11, 1989, p.95-107.

FORESTIER, Georges, « Dramaturgie racinienne (Petit essai de génétique théâtrale) », *Littératures classiques*, 26, janvier 1996, p.13-38.

FOURNEL, Victor, « Contemporains et successeurs de Racine. Les poètes décriés. Le Clerc, Boyer, Pradon, Campistron », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1894, vol. 1, p. 233-258.

GUICHEMERRE, Roger, « Le renoncement à la personne aimée en faveur d'un/une autre dans le théâtre de Pierre Corneille », [in] *Pierre Corneille, Actes du colloque tenu à Rouen du 2 au 6 octobre 1984 [...]*, Paris, PUF, 1985, p. 581-592.

KNIGHT, R. C., « Que devient l'héroïsme dans les tragédies « matrimoniales » ? », [in] *Pierre Corneille, op. cit.*, p. 625-631.

ROLLAND, Jules, « Claude Boyer de l'Académie française et les coteries littéraires du Grand Siècle », *Histoire littéraire de la ville d'Albi*, Toulouse, 1879, ch. 10, p. 245-283.

TANQUEREY, F. J., « Le romanesque dans le théâtre de Corneille », *Revue des cours et conférences*, 1ère série, XL, Paris, 1938-1939.

SWEETSER, Marie-Odile, « Les femmes et le pouvoir dans le théâtre cornélien », [in] *Pierre Corneille, op. cit.*, p. 605-614.

VIALA, Alain, « Péril, conseil et secret d'État dans les tragédies romaines de Racine : Racine et Machiavel », *Littératures classiques*, 26, janvier 1996, p. 90-113.

Appendice n° 1

Lettre à Madame du 2 février 1669 (vers 54-109)

Par Charles ROBINET.

Tandis que je parle d'Ecris
Et d'Ouvrages de beaux Espris,
il est bien juste que je die
Quelque mot de la Tragédie
Qui présentement, à l'HÔTEL,
Ravit maint notable Mortel,
Puisque vraiment on y remarque
Infinité de Gens de marque ;
C'est le jeune et grand MARIUS,
Poëme si beau que rien plus,
Dont Boyer, qui sur le Parnasse
Depuis si long-temps tient sa Place,
Est le digne et louable Auteur,
Et dont vous avez vû, Lecteur,
Tant d'autres fameux Dramatiques,
Galans, Comiques et Tragiques.
C'en est assez dire à son los,
Et c'est, je pense, en peu de mots
Faire voir, sans nul vain langage,
Le mérite de cét Ouvrage,
Laisant aux Juges importans
De tous les Ecris de ce temps
A rendre sur ce leur Sentence,
Dessous laquelle, en conscience,
Tous les autres aveuglement
Captiveront leur Sentiment.
Mais de la TROUPE, je dois dire
Qu'à l'ordinaire l'on admire
En ce Sujet tragique-là ;
Que la FLEUR, lequel fait SYLLA,
Soûtient très-bien le Caractère
De ce Tyran si sanguinaire
Et pire qu'un Olibrius ;

Que FLORIDOR, de MARIUS,
Fait aussi le Rôle à merveille,
ID EST, de façon nompareille
Et tout ainsi qu'un rare Acteur
Dont chacun est admirateur ;
Que HAUTE-ROCHE y représente,
De manière encor fort galante,
POMPÉE, autre jeune Héros,
Et qu'enfin, avec un grand los,
DENNEBAUT, leur jeunette ACTRICE
Et des cœurs franche tentatrice
Par ses Attraits délicieux,
Fait son Personnage des mieux,
Ou bien celui de CÉCILIE,
Pour qui beaucoup l'on se soucie,
Pour l'étrange embarras d'amour
Dans lequel, chacun à son tour,
Pompée et Marius la mettent.
Mais que les Lecteurs me permettent
De trancher tout court là-dessus,
afin qu'allans voir MARIUS,
Ils ayent ce que le plus je prise :
Le doux plaisir de la Surprise.